

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ.....	i
TABLE DES MATIÈRES.....	iii
LISTE DES TABLEAUX.....	vi
LISTE DES FIGURES.....	vii
NOTES SUR LES NOMS JAPONAIS.....	viii
DÉDICACE.....	ix
REMERCIEMENTS	x
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE 1	11
SOURCES ET MÉTHODES	11
1.1. RÉFÉRENCES	12
1.2. GÉOGRAPHIE HUMAINE ET URBANISME	15
1.3. PORTS DE TRAITÉ	19
1.4. LES RELATIONS EST-OUEST.....	21
1.5. CONCLUSION.....	25
CHAPITRE 2	27
LES LIENS ENTRE LE JAPON ET L'OUEST	27
2.1. LES RELATIONS ENTRE L'OCCIDENT ET LE JAPON.....	27
2.1.1. LES ÉCHANGES DANS LES MERS DE L'EST	28
2.1.1.1. LE COMMERCE TRIBUTAIRE	30
2.1.1.2. LE JAPON ET L'OCCIDENT ASIATIQUE	32
2.1.2. LE <i>SAKOKU</i> , UN CONCEPT MITIGÉ.....	33
2.1.2.1. DIFFÉRENTES INTERPRÉTATIONS	39
2.1.3. LES PREMIERS CONTACTS AVEC LES BRITANNIQUES ET LES AMÉRICAINS.....	45
2.1.3.1. LE CAS DE LA CHINE	46
2.1.3.2. LE CAS DU SIAM	48
2.1.3.3. LES PREMIERS CONTACTS SUR LES CÔTES JAPONAISES AU XIX ^e SIÈCLE	49

2.1.3.3.1.	LES AMÉRICAINS ET L'OUVERTURE DU JAPON.....	55
2.1.3.4.	LE MODELAGE DE LA CULTURE DIPLOMATIQUE JAPONAISE.....	57
2.2.	LES TRAITÉS <i>ANSEI</i>	61
2.2.1.	PROLOGUE : L'EXPÉDITION PERRY	61
2.2.2.	LE TRAITÉ HARRIS	63
2.2.2.1.	LES PRINCIPALES CLAUSES	65
2.2.2.2.	L'IMPORTANCE DE YOKOHAMA.....	69
2.2.3.	LA RÉELLE APPLICATION DES TRAITÉS.....	72
2.3.	CONCLUSION.....	74
CHAPITRE 3		79
LA COMMUNAUTÉ ANGLO-AMÉRICAINNE DE YOKAHAMA		79
3.1	BREF PORTRAIT DÉMOGRAPHIQUE.....	79
3.1.1	DIFFICULTÉS DE RECENSEMENT	80
3.1.2	PROVENANCE DES HABITANTS.....	85
3.1.3	LA SITUATION FÉMININE	86
3.1.4	LES MISSIONNAIRES.....	89
3.2	COMMERCE ET ÉCONOMIE LOCALE ET INTERNATIONALE.....	93
3.2.1	LA RUÉE VERS L'OR DE YOKOHAMA.....	93
3.2.2	ACTIVITÉS ÉCONOMIQUES DES HABITANTS.....	96
3.2.2.1	LES COMPAGNIES ET FIRMES DE COMMERCE.....	96
3.2.2.2	LE COMMERCE INTERNATIONAL À YOKOHAMA	100
3.2.2.3	LES PROFESSIONNELS	101
3.3	LA VIE SOCIALE ET COMMUNAUTAIRE.....	103
3.3.1	LES CLUBS ET ACTIVITÉS COMMUNAUTAIRES	105
3.3.1.1	L'IMPORTANCE DES CLUBS SPORTIFS.....	106
3.3.1.2	LES CLUBS PRIVÉS ET ÉVÈNEMENTS CULTURELS	108
3.3.2	LES PUBLICATIONS LOCALES	110
3.3.3	YOKOHAMA, VILLE DE DIVERTISSEMENTS.....	115
3.4	CONCLUSION.....	119
CHAPITRE 4		121
LE TERRITOIRE ET SES HABITANTS		121

4.1	LE <i>BUND</i> DE YOKOHAMA	122
4.1.1.	CONSTRUIRE L'ESPACE URBAIN : YOKOHAMA	123
4.1.1.1.	LE QUARTIER OCCIDENTAL	127
4.1.1.1.1.	L'INCENDIE DE 1866.....	130
4.1.1.1.2.	LE <i>BUND</i> : UN ESPACE MULTIFONCTIONNEL	132
4.1.1.2.	LES QUARTIERS JAPONAIS ET CHINOIS	135
4.1.1.3.	LE QUARTIER <i>MIYOZAKI</i>	139
4.1.2.	ÉPILOQUE : ESPACES DE TRAVAIL, DE DIVERTISSEMENT ET DE VIE PRIVÉE.....	143
4.2	LES RELATIONS ENTRE LES ANGLO-AMÉRICAINS ET LES AUTRES.....	145
4.2.1.	L'INDISPENSABLE <i>COMPRADOR</i> CHINOIS.....	147
4.2.2.	LES <i>BANTŌ</i> JAPONAIS	150
4.2.3.	HÉGÉMONIE OU NON ?.....	152
4.3	LES FRONTIÈRES PSYCHOLOGIQUES DE YOKOHAMA	153
4.3.1.	INSÉCURITÉ FACE À L'EXTÉRIEUR.....	154
4.3.1.1.	LA BARRIÈRE DE LA LANGUE	157
4.3.1.2.	PRESSIONS INTERNES ET EXTERNES.....	159
4.3.2.	OPINIONS FACE À LA RÉVISION DES TRAITÉS INÉGAUX....	161
4.4	CONCLUSION.....	167
	CONCLUSION GÉNÉRALE	170
	BIBLIOGRAPHIE	178
	ANNEXE.....	184
	GLOSSAIRE	190

LISTE DES TABLEAUX

TABLEAU 1: NOMBRE D'OCCIDENTAUX, DE FIRMES DE COMMERCE ET
D'EMPLOYÉS DES PORTS DE TRAITÉ DE 1870 À 189597

TABLEAU 2: NOMBRE D'ANGLO-AMÉRICAINS, DE FIRMES DE
COMMERCE ET D'EMPLOYÉS DES PORTS DE TRAITÉ DE 1870 À 189597

LISTE DES FIGURES

FIGURE 1: LES ANCIENNES ROUTES MARITIMES ENTRE LE JAPON ET L'ASIE DE L'EST	29
FIGURE 2: CARTE DU PORT DE NAGASAKI PENDANT L'ÈRE EDO.....	36
FIGURE 3: LES PORTS DU JAPON EN 1860	70
FIGURE 4: YOKOHAMA ET KANAGAWA.....	73
FIGURE 5: LES PORTS DE TRAITÉ DANS LE JAPON DANS LES ANNÉES 1860	80
FIGURE 6: YOKOHAMA ET SES ENVIRONS.....	124
FIGURE 7: PLAN SOMMAIRE DE YOKOHAMA AVANT L'INCENDIE DE 1866	125

NOTES SUR LES NOMS JAPONAIS

Les noms japonais sont écrits selon la forme traditionnelle japonaise, soit le nom de famille en premier suivi du prénom. Ainsi, dans Tokugawa Ieyasu, Tokugawa est le nom de famille et Ieyasu le prénom. Cependant, certains auteurs, comme Shinya Sugiyama, sont cités selon la convention occidentale (prénom suivi du nom de famille) car c'est comme cela qu'ils sont ou qu'ils se sont eux-mêmes nommés comme auteur dans l'historiographie.

De plus, la convention japonaise veut que certains individus comme les *shōgun* ou des personnages historiques importants soient cités par leurs prénoms plutôt que par leurs noms de famille. C'est pourquoi le *shōgun* Tokugawa Iesada est nommé Iesada dans le texte.

DÉDICACE

L'Asie est une source intarissable d'intérêts. Toutes sortes de gens de différentes époques ont porté leur regard et leur intérêt vers cette partie du monde et ce pour toute sorte de motifs différents. Ce sont des gens tels des aventuriers, des marchands, des conquérants, des missionnaires et des scientifiques qui ont aidé à faire connaître l'Asie. Ce mémoire n'aurait pu voir le jour sans l'apport de leurs expériences, ainsi que l'apport des historiens qui ont écrit à leur sujet.

L'histoire est quelque chose qui s'écrit et se réécrit dans un cycle de connaissances qui revient souvent en arrière pour être en mesure de se projeter dans l'avenir.

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier mes directeurs de recherche qui m'ont épaulé et guidé dans ma démarche. À ma directrice Cylvie Claveau qui a su croire en mon sujet et à mes idées alors que même moi j'avais des doutes quant à la faisabilité de mon projet. Madame Claveau a le don de nous faire sentir brillant. Ensuite, à mon co-directeur Christian Roy qui savait mieux que nous combien cela pouvait être difficile et compliqué de rédiger un mémoire sur un sujet éloigné comme le Japon. Monsieur Roy m'a donné beaucoup de conseils précieux pour mes sources et ma rédaction qui m'ont permis d'écrire ce mémoire avec plus de confiance.

Enfin, à mon conjoint Michaël Guérette, le pilier qui m'a soutenue moralement durant ces trois années et qui me rappelait souvent vers la fin que je devais finir mon mémoire. Merci du rappel.

INTRODUCTION

Pendant le XVII^e siècle jusqu'à la moitié du XIX^e siècle, le Japon pratiquait une politique extérieure dite isolationniste, appelée le *sakoku*. Cette politique particulière fut mise en place en partie à la suite des troubles causés par les Catholiques portugais et espagnols qui s'étaient implantés au Japon pendant les XVI^e et XVII^e siècles. Le Japon vécut donc le reste du XVII^e, le XVIII^e et la première moitié du XIX^e siècle en isolement relatif sur le plan des relations extérieures. Cet isolement fut brisé en 1853 par l'arrivée de la flotte du commodore américain Matthew C. Perry, porteur d'une lettre du président américain Millard Fillmore. Cette lettre demandait d'établir des relations diplomatiques, ainsi que le droit pour les navires américains de se ravitailler dans les ports japonais. Le traité qui fut signé l'année suivante ouvrit la voie aux autres puissances européennes, telles le Royaume-Uni, la France et la Russie, qui établirent des relations diplomatiques avec le Japon et obtinrent des privilèges semblables à ce que l'on retrouve dans des traités inégaux. Ici, il est intéressant de voir que la manière d'ouvrir le Japon au commerce international et les méthodes utilisées par les Occidentaux pour obtenir ces traités inégaux ne furent pas les mêmes qu'en Asie continentale. Le Japon ne se fit ni envahir et ni battre militairement. Les conditions et les clauses des traités signés pendant la seconde moitié du XIX^e siècle furent négociées et non pas imposées, même si ces traités restèrent fondamentalement inégaux.

Les traités inégaux en Asie de l'Est comportaient plusieurs clauses qui étaient généralement communes à tous, par exemple, l'extraterritorialité, des tarifs commerciaux à l'avantage des vainqueurs et des concessions de terres bordant les voies

maritimes pour les Occidentaux que l'on nomme des ports de traité. C'est sur ce dernier point que notre recherche se concentrera. Dans le cas du Japon, sept ports de traité furent ouverts pendant la seconde moitié du XIX^e siècle où la population occidentale y fut concentrée. Elle était relativement surveillée par les autorités japonaises, car elles craignaient que des problèmes ne se créent s'il advenait que les Occidentaux ne se mêlassent avec le reste de la population japonaise. Ces traités (appelés traités *Ansei*) furent conclus en 1858, ce qui correspond à la période *bakumatsu* (1853-1868). Elle fut caractérisée au Japon par des troubles politiques et sociaux qui furent accentués par l'arrivée des Américains en 1853, puis des Britanniques et des autres Européens. Politiquement, certains seigneurs féodaux, notamment ceux des domaines de Satsuma, de Chōshū, de Mito, de Hizen et de Tosa, contestèrent la décision du gouvernement d'avoir accepté de faire entrer des étrangers au pays, et ce, sans l'accord de l'empereur¹. L'instabilité politique qui s'ensuivit mena à des affrontements entre la faction pro-impériale, prônant une recentralisation du pouvoir politique en la personne de l'empereur, contre la faction des Tokugawa, qui constituait le gouvernement et dirigeaient *de facto* le pays jusqu'à maintenant. Au final, c'est la faction pro-impériale qui l'emporta, ce qui amena la Restauration de Meiji, du nom posthume du nouvel empereur, où l'administration et le pouvoir des Tokugawa furent démantelés².

Nous allons tenter d'expliquer le mieux possible le contexte politique dans lequel les traités *Ansei* furent signés. Cependant, la société japonaise à cette époque était

¹ Bernard Bernier, *Capitalisme, société et culture au Japon. Aux origines de l'industrialisation*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1988, p.198-199.

² *Ibid*, p.208.

traversée par des problèmes et des crises à la fois politiques et sociales. L'analyse de ces crises pourrait constituer un mémoire de maîtrise à lui seul. Ainsi, nous ne pourrions accorder beaucoup de place à cet aspect certes intéressant, mais complexe. De plus, nous passerons outre la Restauration Meiji ainsi que les changements politiques, économiques et sociaux de cette période car, encore une fois, c'est un sujet trop vaste et qui eut que peu d'influence sur les ports de traité en tant que tel. Cependant, ces changements, que beaucoup considèrent comme une occidentalisation du Japon, étaient liés à la volonté du gouvernement Meiji de réviser les traités inégaux, sujet sur lequel nous reviendrons au dernier chapitre.

Néanmoins, il sera intéressant de voir comment les traités *Ansei* avaient été négociés et conclus entre les différentes factions et quels avaient été les enjeux parmi les négociateurs. Lors de la négociation du premier des traités *Ansei*, le traité Harris (1858), l'un des enjeux majeurs discutés était les ports de traité qui allaient être ouverts pour les Occidentaux. Or, dans l'esprit de Ii Naosuke, le conseiller en chef du gouvernement japonais, la présence occidentale devait à tout prix être restreinte pour éviter des troubles parmi la population³. Pour Townsend Harris, le premier consul américain, les ports de traité et la pratique d'ouvrir des districts spéciaux pour les étrangers dans les villes portuaires étaient chose commune en Asie. Donc, il désirait la même chose au Japon. Les Occidentaux pourraient alors s'installer sur des concessions, certes relativement isolées, mais proche de voies maritimes, tout en profitant de l'extraterritorialité qui les plaçait sous les juridictions des lois de leur pays et non

³ Michael Robert Auslin, *Negotiating with Imperialism: the Unequal Treaties and the Culture of Japanese Diplomacy*. Cambridge, Harvard University Press, 2004, p.49.

celles des autorités locales⁴. Les ports de traité, en particulier Yokohama, devinrent des enjeux qui allaient définir la vie des Occidentaux vivant dans un pays qui ne voulaient essentiellement pas d'eux.

Les ports de traité étaient souvent créés de toutes pièces sur un territoire qui ne possédait pas d'installations pour accueillir des marchands en grand nombre. Ces nouvelles villes devinrent des genres de micro-colonies, où la culture et le mode de vie occidental purent se développer et s'épanouir en plein territoire japonais. Yokohama était l'une des plus grandes et des plus actives parmi les sept qui furent ouvertes et elle connut une assez grande concentration d'Occidentaux, de compagnies et de manufactures diverses. Selon l'analyse de Kevin C. Murphy, elle se constitua également un système social assez particulier qui reflétait majoritairement une culture victorienne avec une touche impériale, dû à la présence et l'influence britannique⁵.

Le système des ports de traité instauré par les traités *Ansei* créa les conditions de la résidence des étrangers et du commerce qu'ils pouvaient pratiquer avec les commerçants japonais. Ce système délimitait également les zones où les étrangers pouvaient habiter et circuler sur le sol japonais, essentiellement autour des villes de Yokohama, de Hyōgo, de Nagasaki, de Hakodate, de Niigata, d'Edo et d'Osaka⁶. Dans les faits, les échanges entre les Occidentaux de Yokohama et l'intérieur du pays ont été très limités, puisque les premiers ne pouvaient pratiquement pas sortir du territoire de

⁴ *Ibid*, p.41.

⁵ Kevin C. Murphy, *The American Merchant Experience in Nineteenth Century Japan*, London, Routledge Curzon, 2002, p.55.

⁶ *Ibid*, p.20.

la ville et que ce n'était qu'une petite partie des commerçants japonais qui voulaient actuellement aller sur place pour échanger.

Repliés sur eux-mêmes au milieu d'un territoire inconnu, sans moyen de se l'approprier, les habitants de Yokohama se construisirent avec le temps une micro-société avec leur propre culture, leurs propres valeurs et leurs propres activités. À proprement parler, ces villes de traité n'ont pas été des colonies. Cependant, il s'en dégageait tout de même une ambiance impériale de par les raisons politiques de la présence occidentale en sol japonais et dans le reste de l'Asie. Si nous observons la Chine, nous pouvons constater que le système des ports de traité lui fut imposé antérieurement à celui du Japon. Ainsi, nous pouvons examiner le cas de la Chine, ainsi que d'autres pays limitrophes qui ont eu la même expérience, comme le Siam, afin de voir si leur cas a pu constituer un modèle pour implanter les ports de traité au Japon et pour négocier les traités inégaux.

De même, en Chine, plusieurs travaux furent réalisés sur ce qu'on appelle le *bund*, ou l'espace littoral des villes portuaires, qui comprenait généralement le port et les bâtiments qui l'entouraient et qui englobait ses principales activités commerciales. Le *bund* de Shanghai est fameux dans les études urbaines sur l'impérialisme en Chine puisque, selon les experts, il reflète à la perfection le système social et le mode de vie importé en Asie par les conquêtes britanniques en Chine⁷. En effet, la présence et la disposition des différents édifices coloniaux et bâtiments de commerce reflétaient la

⁷ Jeremy, E. Taylor, « The Bund: Littoral Space of Empire in the Treaty-Ports of East Asia », *Social History*, Vol 27, No 2, May 2002, p.125.

nature impériale de la présence occidentale ainsi que l'organisation spatiale de la vie des Occidentaux qui y vivaient. De même, le *bund* de Yokohama pourrait également nous révéler des informations sur le mode de vie des habitants et sur le fonctionnement spatial de la ville.

Notre mémoire portera donc sur ce système de ports de traité observé au Japon, particulièrement dans la ville portuaire de Yokohama. Nous pensons que les traités inégaux instaurèrent plus qu'une série de mesures concernant le commerce et la résidence des étrangers. Avec les traités *Ansei* sont arrivés tout un système social et impérial, ainsi que des institutions qui avaient déjà fait leur preuve en Chine et ailleurs en Asie continentale. Les grands *hongs* de Chine, ces compagnies occidentales qui commerçaient en mer de Chine, comme *Jardine Matheson & Co*, s'installèrent à Yokohama. Leur intention était de continuer leurs affaires de la même manière qu'ils le faisaient déjà et beaucoup les suivirent afin de profiter des nouvelles opportunités de commerce de ce nouveau port de traité. Les marchands ont été les premiers habitants de Yokohama et ce sont eux et leurs activités qui donnèrent les impulsions au développement de la ville ainsi que le rythme à laquelle la ville fonctionnait. Les allées et venues des bateaux marchands déterminaient les arrivées et départs de marchandises, mais également les arrivées de nouveaux habitants et des nouvelles de l'extérieur. De plus, étant donné que les traités inégaux identifiaient spécifiquement les ports de traité comme des endroits privilégiés pour le commerce entre le Japon et l'extérieur, la place des marchands à Yokohama était alors importante, économiquement certes, mais aussi

symboliquement et c'était fréquent d'ailleurs que le consul américain de Yokohama soit lui-même un marchand⁸.

Ce mémoire cherchera à comprendre ce système, quel était-il, comment il fut créé et comment il s'incarna dans la ville et chez la communauté anglo-américaine de Yokohama. Nous chercherons également à voir comment il a influencé les relations de la communauté avec ses voisins japonais pendant la seconde moitié du XIX^e siècle, période pendant laquelle les traités *Ansei* étaient actifs. Les Britanniques nous semblent être les meilleurs sujets à étudier, car il semble à première vue que leurs institutions et leurs expériences ont été importantes dans le développement de Yokohama. Nous y avons ajouté les Américains, car ces deux groupes partageaient beaucoup de points communs culturellement et linguistiquement. Cette proximité se reflétait dans le fait que ces deux groupes se mélangeaient très souvent, lors d'activités communautaires par exemple. Ce sont les Américains qui négocièrent les premiers traités avec le Japon et avec les Britanniques, ils ont formé la communauté la plus grande et la plus active de Yokohama durant toute sa période. Bien que la ville ait également compté d'autres communautés nationales, nous avons choisi d'analyser uniquement les Américains et les Britanniques afin de pouvoir les examiner avec plus de profondeur, ce qui aurait été impossible dans le temps imparti s'il avait fallu également examiner les communautés françaises ou allemandes.

⁸ Kevin C. Murphy, *The American Merchant Experience*, p.96.

Notre question de recherche semble à première vue plutôt large et peu précise. Nous tentons de rendre compte d'un concept qui ne s'explique pas facilement et qui peut s'interpréter de différentes façons. De plus, nous cherchons également à montrer que l'espace et le territoire peuvent être des angles d'analyse pertinents lorsqu'on analyse les relations internationales. Donc, afin de guider notre recherche, nous examinerons trois aspects principaux qui nous serviront à répondre à notre question. Le premier chapitre traitera rapidement de notre méthodologie ainsi que des sources utilisées. Le deuxième chapitre examinera les relations entre le Japon et l'Ouest, afin de pouvoir répondre à la question suivante : comment les traités *Ansei*, mais surtout le traité Harris, ont été négociés et signés, ce qui créa Yokohama et fit en sorte que des gens vinrent y habiter ? Nous commencerons d'abord par expliquer pourquoi le Japon décida de couper ses contacts avec l'extérieur avec le *sakoku*. Nous verrons ensuite l'arrivée des Américains pendant le XIX^e siècle et comment le Japon répondit à leurs demandes avec une stratégie diplomatique qui fut élaborée grâce aux connaissances des expériences chinoise et siamoise avec les Britanniques. Cette stratégie sera mise en œuvre lors de la négociation des ports de traité et nous verrons qu'une signification particulière fut attachée à Yokohama en accord avec cette stratégie. Exceptionnellement, ce chapitre est écrit du point de vue du Japon plutôt que des Occidentaux car il cherche justement à examiner ce point de vue japonais, essentiel à considérer pour comprendre les actions des autorités japonaises à l'égard de Yokohama et de ses habitants.

Le troisième chapitre sera consacré à la communauté anglo-américaine. Nous ferons un portrait de celle-ci, ainsi qu'un bref portrait de la population générale de

Yokohama pour la mettre en perspective, afin de définir dès le départ qui sont nos sujets. Puis nous verrons l'état économique de la ville et la place de Yokohama dans le commerce international en tant qu'intermédiaire entre le marché intérieur et extérieur du Japon. Ici, les marchands seront les personnages principaux, car ce sont eux qui laissèrent le plus de témoignages sur leurs affaires mais aussi sur leur vie sociale. Le dernier point de cette partie porte sur la vie sociale de cette communauté. Nous examinerons quelles ont été les activités communautaires et les événements culturels qui ont rassemblé ses membres et qui créèrent un sentiment d'appartenance communautaire, notamment grâce à une activité journalistique prolifique.

Enfin, le quatrième et dernier chapitre sera consacré à la dimension spatiale du mémoire. Dans cette partie, nous examinerons les relations entre les habitants de Yokohama et les Japonais. D'abord, nous définirons le *bund* de Yokohama et comment son espace urbain a été créé puis approprié par ses habitants. Yokohama était en fait divisée en plusieurs quartiers ou concessions et il y avait une stricte limitation entre les quartiers occidental, japonais et *Miyozaki* qui avaient chacun leur fonction dans la ville. Nous verrons ensuite que les relations entre ces deux groupes, qui s'articulaient essentiellement autour du travail, étaient pour le moins tumultueuses. Enfin, après avoir discuté des relations entre Anglo-américains et Japonais, il serait en fait plus juste de discuter des relations entre les Occidentaux et l'extérieur de Yokohama. C'est ici que la dimension spatiale devient importante, car il y a un lien à faire entre le territoire qui a été approprié et apprivoisé par les Anglo-américains et la frontière invisible qui les séparait du reste du Japon. Nous verrons donc cette idée de frontière qui maintint une division stricte entre Yokohama (l'espace des Occidentaux) et le reste du Japon

(un espace qui leur était relativement inconnu) et qui finit par créer chez une partie de la population un sentiment d'insécurité envers l'extérieur. Ceci créa également une opposition dirigée contre le mouvement de révision des traités inégaux que le gouvernement Meiji cherchait à accomplir, car une révision des traités signifiait que Yokohama perdrait son statut de port de traité et que ses habitants perdraient les conditions et les accommodements du système de port de traité.

CHAPITRE 1

SOURCES ET MÉTHODES

Ce mémoire propose une approche encore peu utilisée parmi les historiens. Elle se veut territoriale et régionale et elle se rapproche en partie de la microhistoire dans le sens où nous cherchons à étudier le phénomène des ports de traité non seulement à partir de l'échelle de la politique et des nations, mais également à la plus petite échelle possible, celle des hommes et des femmes qui y ont vécu. Cependant, nous savons les limites de ce travail et nous n'avons pas cherché à faire de la microhistoire, seulement à nous en approcher le plus possible. Cette approche pluridisciplinaire donc, mêle l'histoire avec la géographie, mais aussi la démographie, la sociologie et les relations internationales ainsi que quelques notions d'urbanisme et d'économie régionale

L'histoire de l'impérialisme, dont notre sujet fait partie, est fortement teintée de l'approche à grande échelle où les acteurs historiques sont le plus souvent des gouvernements nationaux, des ministres ou des généraux et où l'histoire politique ou militaire sont les plus souvent sollicitées. Pour notre part, nous voulons prioriser une approche sociale et culturelle et donner une place à l'individu et aux différents groupes qui composèrent Yokohama. Ces groupes seront replacés dans leur contexte spatial à l'intérieur de cette ville, qui sera remise dans son contexte régional ainsi que géopolitique. Cette démarche vise à montrer que le territoire et les relations entre celui-ci et les groupes humains qui y habitèrent et celles entre différents groupes humains issus de territoires différents peuvent être des éléments d'analyse historique qui ont eu leur poids et leur influence dans le cours de l'histoire. C'est pourquoi nous nous

intéressons surtout à la dimension territoriale de Yokohama et à ses relations avec l'extérieur et que nous délaissions des éléments d'analyse certes intéressants, comme par exemple les enjeux politiques et économiques autour de l'ouverture du Japon, mais qui ont déjà été étudiés dans l'historiographie.

Dans ce chapitre, nous ferons une présentation des sources principales que nous utiliserons en fonction de plusieurs thèmes importants abordés dans ce mémoire. Cependant, il faut déjà émettre une mise en garde. Les sources utilisées dans ce mémoire sont presque toutes des sources secondaires. Ainsi, des ouvrages ou des pièces d'archives fort pertinentes ont été laissés de côté en raison de la barrière géographique et linguistique. Notre sujet est japonais, mais notre maîtrise de cette langue et de son écriture n'est pas suffisamment avancée pour nous permettre de bien utiliser ces sources. De plus, nous n'avons pas pu nous rendre sur place pour consulter nous-mêmes les archives historiques de la ville de Yokohama, ni même consulter l'avis d'historiens japonais qui auraient certainement eu un point de vue très intéressant à comparer avec nos auteurs occidentaux. On peut alors considérer ce mémoire comme une analyse de l'histoire et du point de vue occidental, en particulier de la littérature américaine et britannique, à l'exception du chapitre 2 qui est fait du point de vue japonais mais toujours à partir d'une littérature anglophone.

1.1. RÉFÉRENCES

Tout d'abord, voyons les ouvrages qui ont servi de références, c'est-à-dire qui nous ont servi à établir le portrait de Yokohama et de sa communauté anglo-américaine

et qui nous ont aidé à nous repérer dans l'histoire japonaise. Nous nous sommes basés en partie sur le livre de l'anthropologue canadien Bernard Bernier, *Capitalisme, société et culture au Japon. Aux origines de l'industrialisation*¹, pour replacer notre sujet dans son contexte historique. Quoique l'étude de Bernier date quelque peu (1988), elle est une des rares synthèses qui aborde à la fois l'histoire politique, économique, sociale, culturelle et religieuse, en passant par l'histoire des mentalités et celle des relations avec l'extérieur. Cependant, peu de place est donnée au peuple, ni même aux femmes dans cette société qui amorça pourtant de grands changements économiques et sociaux au tournant du XX^e siècle. Ainsi, c'est surtout pour son analyse des relations extérieures, à laquelle il apporte plusieurs thèses d'auteurs différents, que nous allons nous référer à lui.

En ce qui a trait spécifiquement à Yokohama, les deux sources principales sur lesquelles nous nous sommes appuyées sont le livre de l'historien américain Kevin C. Murphy, *The American Merchant Experience in Nineteenth Century Japan*², et la thèse de doctorat d'un spécialiste américain en histoire de l'Asie Todd S. Munson, *Imperialism and Infomedia in Bakumatsu Japan : The View from Treaty-Port Yokohama*³. *The American Merchant Experience* offre un portrait très complet de la vie des marchands américains qui vécurent à Yokohama, de son ouverture en tant que port de traité jusqu'à sa fermeture à la fin du XIX^e siècle. Bien que son sujet soit

¹ Bernard Bernier, *Capitalisme, société et culture au Japon. Aux origines de l'industrialisation*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1988, 456 pages.

² Kevin C. Murphy, *The American Merchant Experience in Nineteenth Century Japan*, London, Routledge Curzon, 2002, 273 pages.

³ Todd S. Munson, *Imperialism and Infomedia in Bakumatsu Japan: The View from Treaty-Port Yokohama*, Indiana University, 2004, 464 pages.

spécifiquement américain, Murphy n'ignore pas non plus les autres habitants de Yokohama et mentionne régulièrement les Britanniques qui partageaient sensiblement le même mode de vie que les Américains. Murphy a utilisé un éventail plutôt impressionnant de sources, comprenant bien évidemment une très longue liste de monographies mais également des journaux de l'époque de Yokohama ainsi que des archives de la ville, des consuls et des diverses compagnies de commerce qui vinrent s'établir. Il s'est également appuyé sur les travaux de Shinya Sugiyama (professeur d'histoire économique à l'Université Keio⁴) pour reconstituer la population des ports de traité et sa vie économique. Cependant, bien que relativement complète, son analyse délaisse la dimension de l'espace. Ainsi, pour savoir à quoi ressemblait la ville, nous sommes référés à la thèse de Munson. Celle-ci offre un portrait de Yokohama, mais du point de vue de ses publications locales, autant japonaises qu'étrangères. À partir de ces publications, Munson reconstitue la ville et ses activités, mais aussi les gens qui y habitaient grâce aux descriptions et aux points de vue des différents auteurs qu'ils furent critiques, satiriques ou admiratifs.

Enfin, il faut mentionner l'utilisation de cartes historiques des ports de traité asiatiques provenant de la bibliothèque de l'Université du Texas et réalisées par William F. Mayers, N.B. Dennys et Charles King⁵. Ces cartes nous ont offert un réel

⁴ ResearchGate, « Shinya Sugiyama », *ResearchGate* [en ligne], consulté le 21 décembre 2018, https://www.researchgate.net/profile/Shinya_Sugiyama.

⁵ William Frederick Mayers, N. B. Dennys and Charles King, « Maps from the Treaty Ports of China and Japan », *Trubner and Co*, London, 1867; [en ligne] sur *University of Texas Libraries*, consulté le 22 février 2018, https://legacy.lib.utexas.edu/maps/historical/treaty_ports_china_japan_1867/.

portrait de Yokohama et de ses alentours, ce qui est ô combien utile et essentiel lorsqu'on étudie un territoire et ses régions.

1.2. GÉOGRAPHIE HUMAINE ET URBANISME

L'histoire régionale bénéficie depuis quelques décennies de la tendance à la pluridisciplinarité, notamment avec la géographie humaine et l'urbanisme, ce qui a engendré de nouveaux sujets d'étude avec de nouveaux angles d'analyse. Alors que la géographie humaine est un domaine plus développé du côté de l'école française, c'est véritablement depuis la thèse de l'espace social de Henri Lefebvre⁶, philosophe spécialiste en sociologie et géographie, qu'elle est devenue un domaine d'étude en bonne et due forme autant en français qu'en anglais. La thèse de Lefebvre devint un pilier dans cette nouvelle approche traitant de l'espace et de ses effets sur les relations sociales, où il analysa l'espace en tant que produit de la société. Quoique c'est un sujet encore récent, on retrouve déjà des travaux d'historiens⁷ à propos de la relation entre l'espace et le pouvoir avec, comme exemple, les grandes capitales du monde et les villes coloniales de l'ère victorienne. Ce nouvel engouement donna aussi des recherches sur les ports de traité chinois, notamment le *bund* de Shanghai, très souvent cité comme un exemple typique. Cependant, le *bund* en tant que tel est encore un sujet peu traité par les historiens, même si les ports de traité ont constitué un système

⁶ Henri Lefebvre, *La production de l'espace*, Paris, Éditions Anthropos, 1974, 485 pages.

⁷ Comme par exemple, ceux de John M. MacKenzie (ed.), *Imperialism and the Natural World*, New-York, Manchester University Press, 1990, et d'Anthony D. King, *Urbanism, Colonialism, and the World-economy: Cultural and Spatial Foundations of the World Urban System*, New-York, Routledge, 1990.

important et un phénomène unique dans l'histoire de l'Asie de l'Est⁸. Un des rares qui le fit est Jeremy E. Taylor, un historien spécialiste de l'Asie de l'Université de Nottingham, dans son article « The Bund : Littoral Space of Empire in the Treaty Port of East Asia »⁹. Taylor analyse le phénomène des ports de traité en Asie, particulièrement en Chine et au Japon, en expliquant comment ces villes, et particulièrement leur *bund*, ont été construits en exprimant la présence impériale par la disposition spatiale des bâtiments importants et des activités de la ville. La thèse de Taylor nous sera énormément utile pour analyser Yokohama et comment ses habitants utilisaient son espace et son territoire, amis surtout pour le concept-clé du *bund*. Selon lui, le terme *bund* est d'abord apparu pour nommer la berge et le port de Shanghai qui s'est développé à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle sous le système des ports de traité chinois. Mais le *bund* est bien plus qu'une simple zone dans une ville;

*[I]t is the single most important spatial reminder of an entire social system and lifestyle that came to East Asia in the wake of British success over China in the first Opium War, and the arrival of Admiral Perry's gunboats in Japanese waters shortly afterwards.*¹⁰

Et plus loin, il ajoute;

*Above all it meant a social system of exclusion and exploitation that was unique in the imperialist movement of the western powers during the mid- to late nineteenth century, and into the early years of the twentieth century. This system brought with it specific concepts regarding space and power, and transferred such concepts onto the environments of Asia's riverine and coastal ports.*¹¹

⁸ Jeremy, E. Taylor, « The Bund », p.126-127.

⁹ *Ibid*, p.125-142.

¹⁰ *Ibid*, p.125.

¹¹ *Ibid*.

Selon Taylor, le *bund* serait en fait la manifestation physique d'un système social et impérial, commun à cette époque en Asie et teinté d'un certain colonialisme¹². En reprenant ceci et la théorie de construction de l'espace de Lefebvre, le *bund* devient alors la construction du système social et impérial établi à Yokohama. Ce sont ses habitants qui le construisent à leur image et selon leur mode de vie. Ainsi, nous pourrions examiner comment fut construit ce *bund* ainsi que Yokohama pour voir comment s'est construit ce système. Taylor ajoute également, que le *bund* pouvait correspondre à plusieurs réalités. Il pouvait s'agir strictement des quais du port. Il pouvait également inclure les bâtiments qui se trouvaient près de ses quais, quelques fois avec les routes qui leur faisaient face. Le *bund* pouvait également référer au mode de vie des gens qui y vivaient au rythme de ses activités¹³. Carola Hein dans *The Oxford Handbook of Cities in World History* préfère utiliser le terme de *waterfront* et le décrit comme étant une porte sur le monde où transitent des navires, des marchandises et des personnes provenant de partout dans le monde. Elle décrit le *waterfront* comme étant généralement d'architecture européenne avec des allures internationales en raison de la présence de compagnies étrangères et de migrants¹⁴.

En considérant que le *bund* est aussi un mode de vie, nous pourrions, au sens le plus large, définir le *bund* comme étant toute la ville puisque ce sont tous les habitants qui participèrent au mode de vie. Cependant, l'historiographie préfère utiliser la

¹² Les ports de traités n'étaient pas des colonies, notamment parce qu'ils étaient officiellement soumis à l'autorité locale, mais ils étaient définitivement coloniaux dans leur culture et parce qu'ils possédaient des acquis typiquement impériaux comme l'extraterritorialité, c'est pourquoi Taylor utilise les termes de semi-colonialisme ou de semi-impérial pour les décrire; *Ibid*, p.132.

¹³ *Ibid*, p.127.

¹⁴ Carola Hein, « Ports Cities », dans Peter Clark (Ed.), *The Oxford Handbook of Cities in World History*, Oxford, Oxford University Press, 2013, p.813.

définition classique du *bund* qui se constitue des quais, des bâtiments et des routes qui les relient. Donc, pour éviter les confusions, nous utiliserons l'appellation *bund* pour uniquement désigner le port et les bâtiments qui lui font face. Cependant, c'est tout de même toute la ville que nous examinerons, car ce sont tous ses habitants qui participèrent à la construction de son espace social.

Ensuite, il ne faut pas négliger le fait que Yokohama faisait partie d'un système économique et diplomatique qui influença sa création. Pour replacer cette ville portuaire dans son contexte géopolitique, nous utiliserons la synthèse de François Gipouloux, directeur de recherche du CNRS section UMR Chine, Corée, Japon, *La Méditerranée asiatique. Villes portuaires et réseaux marchands en Chine, au Japon et en Asie du Sud-Est, XVI^e-XXI^e siècle*¹⁵. Sa synthèse explique comment la mer de Chine et les pays qui la bordait étaient tous plus ou moins reliés par des échanges commerciaux et diplomatiques. La force de Gipouloux est de comparer les réseaux de mer de Chine à ceux de la Méditerranée pour en définir les différences et expliquer comment s'articulaient et sur quoi se basaient les échanges entre les pays qui la bordaient. Son étude non seulement y arrive, mais explique également les conséquences de la nature particulière de ces relations internationales dominées par la Chine, dont l'une est le retrait et l'isolement relatif du Japon. Un autre auteur est digne de mention à propos des politiques étrangères japonaises au moment des contacts avec les Occidentaux, soit Stephen A. Lambo, spécialiste des relations internationales, et sa thèse, *Japan's Oceanic Ascendancy: Geopolitics, Grand Strategy, and Oceanic*

¹⁵ François Gipouloux, *La Méditerranée asiatique. Villes portuaires et réseaux marchands en Chine, au Japon et en Asie du Sud-est, XVI^e-XXe siècle*, Paris, CNRS Éditions, 2009, 480 pages.

*History*¹⁶. Alors que Gipouloux adopte une approche plus détachée pour couvrir équitablement les pays de la mer de Chine, Lambo écrit à partir du point de vue du Japon et il amène des thèses d'auteurs japonais, ce qui est digne de mention.

1.3. PORTS DE TRAITÉ

Plus spécifiquement à propos des ports de traité et des gens qui y ont vécu, on retrouve beaucoup de sources qui les décrivent et qui témoignent de la vie de ses habitants. Il existe des sources d'archives de marchands, de missionnaires, de compagnies marchandes, de consuls, de particuliers et également de journaux de l'époque qui laissèrent des descriptions de Yokohama. Nous avons eu accès à ces archives par l'intermédiaire de nos sources secondaires.

Murphy, Taylor et Munson ont tous un point de vue et des angles d'analyse différents à propos des ports de traité et de Yokohama. Si Taylor voit le *bund* comme la manifestation d'un système social et impérial commun à la mer de Chine, Murphy appréhende Yokohama et les autres ports de traité du Japon comme des endroits aliénants. Dans son portrait de la vie des marchands américains, il souligne abondamment le fait que ces marchands étaient confrontés à un pays inconnu, à une culture et à des pratiques commerciales nouvelles. Bien que ce qu'il rapporte soit plutôt négatif, il montre toutefois que les ports de traité étaient également des points de rencontre qui ont permis des contacts entre des nations.

¹⁶ Stephen Alfred Lambo, *Japan's Oceanic Ascendancy: Geopolitics, Grand Strategy, and Oceanic History*, The Fletcher School of Law and Diplomacy, 1999, 323 pages.

Ce concept de point de rencontre est repris par Munson, dont une grande partie des auteurs qu'il a analysés ont beaucoup traité des étrangers qui venaient à Yokohama et des différences qu'ils observaient à leur égard. Yokohama au travers des publications japonaises est une ville touristique avec comme plus grandes curiosités, les Occidentaux eux-mêmes et l'effervescence économique et culturelle qu'ils apportèrent. Elle est aussi une ville avec une certaine passion journalistique visible à partir de la présence de plusieurs journaux multinationaux qui publiaient à propos des activités de la communauté, des grandes nouvelles ou actions politiques aussi bien locales qu'internationales ou des allées et venues des cargos des marchands. L'article de l'auteur japonais Haruhara Akihiko, « English-Language Newspapers in Japan »¹⁷, est également une excellente source complémentaire à propos des activités journalistiques des résidents occidentaux et du développement de la presse au Japon.

Finalement, les ports de traité peuvent aussi être analysés comme des nœuds dans les réseaux dont ils font partie qui permettent la circulation dans le réseau ou vers d'autres réseaux. Ainsi, l'historien américain d'origine japonaise Yasuhiro Makimura, dans sa thèse de doctorat *The Silk Road at Yokohama*¹⁸, illustre bien la place de Yokohama dans les échanges à l'intérieur du Japon et dans le commerce international, où elle jouait le rôle d'intermédiaire entre les producteurs et marchands japonais (notamment de soie) et le marché international.

¹⁷ Haruhara Akihiko, « English-Language Newspapers in Japan », *Japan Quarterly*, Oct. 1994, 41, 4, p.474-484.

¹⁸ Yasuhiro Makimura, *The Silk Road at Yokohama. A History of the Economic Relationships between Yokohama, the Kanto region, and the World through the Japanese Silk Industry in the Nineteenth Century*, Columbia University, 2005, 203 pages.

1.4. LES RELATIONS EST-OUEST

Lorsqu'il s'agit de l'Asie, ses relations diplomatiques avec l'Occident lointain sont toujours fortement teintées d'impérialisme. Nous pouvons difficilement dissocier l'impérialisme de son histoire récente. Soulevant les passions, ce sujet reçut beaucoup d'attention de la part des historiens et des spécialistes depuis le XIX^e siècle, notamment en raison des guerres et des conquêtes qui furent réalisées dans son sillage. Dès 1902, John Atkinson Hobson, économiste et journaliste britannique, expliquait l'origine de l'impérialisme britannique dans *Imperialism, a Study*¹⁹ et y développait l'idée selon laquelle la politique impériale du Royaume-Uni durant le XIX^e siècle était en fait motivée par les intérêts économiques d'un groupe restreint d'investisseurs et d'aristocrates britanniques. Plus tard en 1916, Vladimir Ilitch Oulianov dit Lénine s'inspira de Hobson pour rédiger *L'impérialisme, stade suprême du capitalisme*, où il explique que la guerre de 1914-1918 était une guerre impérialiste, « une guerre pour le partage du monde, pour la distribution et la redistribution des colonies, des « zones d'influence » du capital financier »²⁰.

Dans notre travail, nous verrons effectivement que la présence britannique en Asie, ainsi que celle d'autres pays, était motivée par plusieurs facteurs qui font écho à l'expression de Lénine. Pour bien saisir les notions théoriques derrière ce concept

¹⁹ John Atkinson Hobson, *Imperialism, a Study*, London, James Nisbet & Co, 1902, 400 pages.

²⁰ V. Lénine, *L'impérialisme, stade suprême du capitalisme*, Paris, Éditions Sociales et Moscou, Éditions du Progrès, 1971, p.9.

historique complexe, nous avons choisi de nous appuyer sur *L'orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*²¹ d'Edward Saïd, philosophe postmoderne, littéraire et pionnier des études postcoloniales. Il y explique les mécanismes avec lesquels s'est construit l'impérialisme européen spécifiquement appliqué à l'Orient. La pertinence de son analyse pour nous, mis à part qu'il applique directement ses théories à l'Orient, est qu'il met en lumière les discours qui furent créés à propos de l'Orient et des Orientaux, ce qui a créé des images auxquelles les Occidentaux se réfèrent dans leurs interactions avec eux que ce soit au niveau diplomatique ou humain. Son analyse nous donne ainsi un certain cadre pour appréhender et interpréter les relations entre les Occidentaux et les Japonais.

En ce qui a trait à la diplomatie et aux relations entre pays, plusieurs ouvrages ont retenu notre attention. D'abord, *Negotiating with Imperialism: the Unequal Treaties and the Culture of Japanese Diplomacy*²² de Michael Robert Auslin, historien américain spécialiste de l'Asie et de la politique, offre une analyse sans pareille des événements qui ont mené à l'ouverture du Japon envers les étrangers du point de vue de la diplomatie. Ici, Auslin nous fait comprendre comment fonctionnait le processus de négociation et de conclusion de traités entre les Occidentaux et les Japonais, tout en expliquant les différences de culture diplomatique entre les deux partis, ce qui donna une signification unique aux relations entre le Japon, les États-Unis et les grandes puissances européennes ainsi qu'à Yokohama, qui fut un résultat de ces traités. Au sujet

²¹ Edward W. Saïd, *L'orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Éditions du Seuil, 2005, 578 pages.

²² Michael Robert Auslin, *Negotiating with Imperialism: the Unequal Treaties and the Culture of Japanese Diplomacy*, Cambridge, Harvard University Press, 2004, 263 pages.

des traités inégaux, mentionnons l'article de Teemu Ruskola, « Canton is not Boston : The Invention of American Imperial Sovereignty »²³. Ruskola est un historien américain spécialiste des études asiatiques, notamment des lois chinoises. Il explique dans son article le point de vue américain sur l'élaboration de leur politique impériale en Asie, particulièrement en Chine, et de leur culture diplomatique en matière de traités inégaux.

The Clash. U.S.-Japanese Relations throughout History et *Yankees and Samurai. America's Role in the Emergence of Modern Japan*, de Walter LaFeber et Foster Rhea Dulles²⁴ respectivement, tous deux historiens spécialistes des relations américaines à l'étranger, sont également à retenir. Leurs livres expliquent l'évolution des relations entre le Japon et les États-Unis, en particulier pour l'époque charnière qu'a été la première moitié du XIX^e siècle, où les premiers contacts avec les Américains se sont faits. Malgré son âge (1965), l'étude de Dulles reste pertinente car elle fournit un point de vue différent de celui de LaFeber, celui des acteurs qui ont participé à l'élaboration des relations entre les deux pays en livrant leurs témoignages personnels. À propos de témoignages personnels, nous avons également une source primaire, la seule que nous avons pu consulter, *The Capital of the Tycoon : A Narrative of a Three Years' Residence in Japan* de sir Rutherford Alcock²⁵, le consul britannique en poste de 1859

²³ Teemu Ruskola, « Canton Is Not Boston: The Invention of American Imperial Sovereignty », *American Quarterly*, Vol. 57, No. 3, *Legal Borderlands: Law and the Construction of American Borders*, September 2005, p. 859-884.

²⁴ Walter LaFeber, *The Clash. U.S.-Japanese Relations throughout History*, New-York, W. W. Norton & Company, 1997, 508 pages et Foster Rhea Dulles, *Yankees and Samurai. America's Role in the Emergence of Modern Japan: 1790-1900*, New-York, Harper & Row, 1965, 275 pages.

²⁵ Rutherford Alcock, *The Capital of the Tycoon: A Narrative of a Three Year' Residence in Japan, Volume I and II*, New-York, The Bradley Company, 1863.

à 1862. Sir Alcock laissa un compte-rendu de ses années de service, nous offrant ainsi des descriptions du Japon et de ses habitants, ainsi que ses opinions sur diverses coutumes observées ainsi que sur son travail en tant qu'agent de la couronne britannique pendant les premières années des relations Japon-Occident.

Enfin, qui dit relation dit échange. Au risque de nous répéter, il faut préciser que le Japon faisait partie d'un réseau d'échanges qui était intrinsèquement lié au genre de relations qu'il avait avec ses voisins. Les relations internationales et les réseaux d'échanges, qu'ils soient diplomatiques, culturels ou commerciaux, sont liés et cela, Gipouloux et Lambo mettent bien en lumière le rôle et l'influence des politiques extérieures nationales sur le commerce et les déplacements humains en mer de Chine. À propos de cela, nous avons aussi Martha Chaiklin, historienne néerlandaise spécialiste du Japon, avec son article « Monopolist to Middlemen : Dutch Liberalism and American Imperialism in the Opening of Japan »²⁶. Son article rapporte l'état des relations diplomatiques et commerciales entre le Japon et la Hollande via la Compagnie néerlandaise des Indes orientales (VOC) pendant la période du *sakoku* (1641-1854), où le Japon avait fermé ses frontières à l'extérieur. Utilisant les archives de la VOC, des correspondances de l'époque et se référant à la littérature déjà existante, Chaiklin apporte un point de vue nouveau sur l'ouverture du Japon par les Américains, celui des Hollandais qui étaient présents au Japon depuis deux cents ans et qui avaient ainsi déjà de l'expérience avec la diplomatie japonaise.

²⁶ Martha Chaiklin, « Monopolists to Middlemen: Dutch Liberalism and American Imperialism in the Opening of Japan », *Journal of World History*, Vol. 21, No. 2, June 2010, p. 249-269.

1.5. CONCLUSION

Dans ce chapitre, nous avons révisé nos sources principales et ressorti les thèses des auteurs. Il y a plusieurs remarques à faire à propos de ce bilan historiographique. Premièrement, ayant annoncé que nous cherchions à avoir une approche territoriale, nous remarquons que, bien que ce soit un domaine encore jeune, nous avons néanmoins des sources qui nous seront utiles. Taylor et Lefebvre nous offrent des cadres théoriques pour bâtir notre analyse, alors que Makimura, Gipouloux et Lambo nous fournissent des faits et des interprétations pour l'étayer. Cependant, ces trois auteurs abordent la question du *sakoku* et des relations internationales. Ainsi, nous avons peu de sources qui ont analysé la dimension territoriale de Yokohama en tant que telle. Donc, nous devons nous aventurer hors des sentiers battus pour construire notre argumentation.

Ensuite, comme nous l'avions précisé plus haut, la grande majorité de nos sources se positionne effectivement du point de vue occidental à propos des relations entre le Japon et l'Occident. Ce n'est pas si surprenant puisque la majorité de nos auteurs sont occidentaux, particulièrement américains. Cependant, plusieurs de nos auteurs, comme Bernier, Lambo et Munson amènent des interprétations différentes, notamment japonaises, et les confrontent. Makimura et Haruhara, tous deux japonais, nous offrent également leurs analyses sans qu'elles n'aient eu à passer par une source secondaire. Nous avons également des auteurs ni américains, ni britanniques et ni japonais, nommément Bernier, Gipouloux, Lefebvre et Chaiklin, qui ont une analyse très pertinente et différente de l'approche de nos autres auteurs car ils écrivent avec un

point de vue extérieur. Gipouloux et Bernier écrivent en essayant d'analyser équitablement plusieurs thèses différentes, particulièrement à propos du *sakoku*. Lefebvre et Gipouloux sont issus de l'école française de la géographie humaine qui met beaucoup d'emphase sur les réseaux et les échanges, plus que par exemple Taylor, même si ce dernier se réfère à Lefebvre dans son article. Finalement, Chaiklin offre une analyse d'un tiers parti, la Compagnie néerlandaise des Indes orientales. Elle-même étant néerlandaise, Chaiklin est notre seule source qui nous donne un point de vue extérieur sur ces événements importants de la fin du *sakoku* alors que beaucoup se contente souvent de seulement analyser le dialogue Japon-États-Unis.

De ceci, nous pensons que l'approche de la géographie française, la confrontation des différentes interprétations du *sakoku* et la présence de ce tiers parti néerlandais sont des éléments qui doivent être abordés avec plus d'attention.

CHAPITRE 2

LES LIENS ENTRE LE JAPON ET L'OUEST

Pour comprendre comment le Japon répondit aux demandes occidentales, aboutissant à la création de Yokohama, il faut revenir en arrière de quelques siècles au moment où le Japon avait encore des liens ouverts avec le reste de l'Asie. Pour cette partie, nous aborderons un peu plus les points de vue japonais et asiatique des échanges avec l'Occident. Nous commencerons d'abord par un résumé sommaire du contexte géopolitique de la mer de Chine quelques siècles avant notre période. Puis nous expliquerons pourquoi le Japon instaura sa politique extérieure d'isolement, le *sakoku* et les principales interprétations des historiens sur les causes et les conséquences de cette politique. Nous aborderons ensuite l'arrivée des Européens en Asie puis leurs tentatives pour initier des contacts avec le Japon. Nous verrons aussi que, bien qu'ayant eu peu de contacts avec l'extérieur, les diplomates japonais avaient déjà une solide connaissance de la diplomatie asiatique des Occidentaux, notamment en Chine, ce qui leur a permis de réagir adéquatement à ce qu'ils croyaient être une menace. Finalement, nous verrons les traités qui furent instaurés entre le Japon, le Royaume-Uni, les États-Unis et d'autres pays d'Europe concernant entre autres le commerce et la création du port de traité de Yokohama.

2.1. LES RELATIONS ENTRE L'OCCIDENT ET LE JAPON

La mer de Chine orientale fut longtemps le lieu d'échange entre le Japon, la Chine, la Corée et d'autres pays du Sud-est asiatique. Selon la thèse de François Gipouloux dans

La Méditerranée asiatique, les relations entre le Japon et le reste des pays de l'Asie ont été dictées selon le statut diplomatique que chacun avait l'un envers l'autre. Utilisant le modèle de la mer Méditerranée comme un lieu d'échange et de liaison entre les villes portuaires et entre les pays, Gipouloux compare ce qu'il a appelé la « Méditerranée asiatique » (concept regroupant les mers du Japon, de Chine et celles du sud-est) à ce modèle pour faire valoir les réseaux d'échanges qui existaient entre les pays d'Asie de l'Est. Son étude relève des particularités intéressantes, et l'une des plus pertinentes a trait à la manière de faire du commerce maritime en Asie. En effet, si dans la Méditerranée les républiques portuaires indépendantes, comme Venise et Gênes, permettaient d'instaurer des réseaux maritimes stables et fiables, notamment par des guildes marchandes et des institutions qui régulaient et protégeaient via certains droits maritime et commercial¹, en Asie, le commerce maritime, ou simplement les contacts extérieurs, étaient principalement le fait et le vouloir des gouvernements. La Chine, en tant que grande puissance tributaire (nous verrons plus loin), n'était cependant pas une simple cité marchande, ni d'ailleurs ses voisins, le Japon et la Corée.

2.1.1. LES ÉCHANGES DANS LES MERS DE L'EST

Étant un archipel, le Japon a toujours eu plus ou moins de contacts avec le reste de l'Asie. Du XIV^e au XVI^e siècle, certaines villes portuaires ont bien profité du commerce avec la Chine, la Corée et le royaume des îles Ryūkyū, et c'est le cas pour le port de Sakai, situé sur la baie d'Osaka qui se trouve au centre du Japon, le port de

¹ François Gipouloux, *La Méditerranée asiatique*, chapitre 2, p.39-62.

Hyōgo et surtout celui de Hakata (aujourd'hui Fukuoka), situé près de la Corée entre la mer de Chine orientale et la mer du Japon. Hakata, nous dit Gipouloux, était le grand centre d'échange avec la Chine pendant cette époque².



Figure 1: Les anciennes routes maritimes entre le Japon et l'Asie de l'Est
Source : *The Geopolitics of Japan : An Island Power Adrift*. Stratfor Worldview [en ligne].

Les empereurs Ming (1368-1644) furent confrontés à plusieurs problèmes dès le début de leur règne, notamment des troubles avec les Mongols au Nord et les pirates japonais (appelés *wakō*) qui assaillaient les côtes de la Chine depuis le XIII^e siècle. L'empereur Hong Wu (1368-1398) répondit à ces menaces de plusieurs manières, notamment en instaurant la prohibition des activités maritimes chinoises, en réactivant le système de tribut avec ses voisins et en tentant une ouverture diplomatique vers le Japon et d'autres nations maritimes, dans une tentative pour contrer l'action des *wakō*. Les négociations avec le Japon échouèrent, mais celles avec les îles Ryūkyū réussirent

² *Ibid*, p.78-79.

exceptionnellement bien, ce qui, en échange d'un tribut versé aux Ming, leur permit de recevoir le droit de commercer avec la Chine, une reconnaissance diplomatique et une certaine protection militaire³. Les îles Ryūkyū ne formèrent un royaume qu'en 1429, année où les différentes chefferies de l'île d'Okinawa se soumirent sous l'autorité de celle de Chūzan pour former le gouvernement de Chūzan du pays de Ryūkyū. Or, Chūzan était tributaire de la Chine depuis 1372, ainsi ce fut toutes les îles de Ryūkyū qui bénéficia de son statut de vassal envers la Chine en 1429⁴.

2.1.1.1. LE COMMERCE TRIBUTAIRE

Précisons d'abord un aspect important du commerce outre-mer chinois. Contrairement à ce qui se faisait en Europe à environ la même époque, en Asie, les institutions ou les droits qui réglementaient le commerce et protégeaient les marchands et leurs investissements, comme par exemple les assurances sur les marchandises, étaient peu développés. De plus, les produits de luxe, ceux qui pouvaient rapporter beaucoup comme la soie ou la céramique de qualité, avaient un marché très restreint qui ciblait les bien nantis, le plus souvent la noblesse et les souverains. Et pour intéresser cette élite spéciale et protéger les énormes capitaux impliqués, il fallait des connaissances spécifiques sur les préférences des acheteurs et de bonnes recommandations. C'est pourquoi le commerce extérieur était le plus souvent apparenté au commerce tributaire⁵, d'autant plus qu'il était aussi un monopole d'État à

³ *Ibid*, p.79-81.

⁴ *Ibid*, p.80.

⁵ *Ibid*, p.95.

partir des Ming. En effet, si plusieurs fonctionnaires de la cour détenaient des parts dans des compagnies maritimes et des manufactures, l'État chinois imposait des droits de douanes et une législation très rigoureuse et répressive à laquelle tous ceux qui souhaitaient faire du commerce outre-mer devaient se plier, notamment par l'obtention d'un certificat d'enregistrement officiel qui définissait dans quelle région tel marchand avait le droit de commercer. De plus, il faut mentionner que les navires et les moyens des marchands étaient une ressource d'appoint non négligeable que l'État ne se gênait pas d'utiliser, notamment pour les combats en mer⁶.

Dirigé et autorisé par l'État, le commerce maritime donnait effectivement l'impression qu'il était un organe de l'État chinois. Mais avec la prohibition des activités maritimes sous les Ming, le commerce tributaire et diplomatique prit en partie le relai du commerce outre-mer monopolisé par l'État⁷. Ce commerce s'effectuait déjà chez les souverains et la noblesse étrangère avec les produits de luxe et engageait des marchands ayant des navires, des ressources, des réseaux de contacts et des accréditations gouvernementales témoignant de leur fiabilité.

Le commerce tributaire s'effectuait entre la Chine et ses vassaux selon un ordre hiérarchique spécifique visant à distinguer l'empire du Milieu et les autres États barbares. Tout étranger souhaitant commercer avec la Chine devait provenir d'un pays qui lui payait tribut mais, dans le contexte qui nous intéresse, cet étranger devait en plus faire partie d'une délégation tributaire et avoir une autorisation spéciale pour

⁶ *Ibid*, p.92-97.

⁷ *Ibid*, p.111.

pouvoir acheter ou vendre des produits dans des villes chinoises spécifiques et seulement pendant la durée de l'expédition tributaire. Comme les Chinois ne pouvaient pas voyager outre-mer, les délégations chinoises diplomatiques étaient aussi le seul moyen pour quelques marchands accrédités de commercer légalement avec l'étranger⁸.

2.1.1.2. LE JAPON ET L'OCCIDENT ASIATIQUE

L'ordre instauré sur les mers par la Chine influença énormément les échanges entre les pays de l'Asie de l'Est et surtout ceux d'un de ses plus proches voisins, le Japon. Revenons sur les *wakō*. Ces pirates étaient particulièrement actifs dès la fin du XIV^e siècle et ils comptaient dans leurs rangs beaucoup de Chinois. Pointons ici la coïncidence entre l'intensification de leurs activités et le commencement de la prohibition des activités maritimes chinoises. Sans s'en douter, il eut une prolifération du commerce illégal pour combler les demandes locales en produits étrangers. Les *wakō* cependant ne se contentaient pas seulement d'échanger illégalement des produits, ils ont véritablement ravagé les côtes chinoises et coréennes par leurs raids et enlisé les relations entre le Japon et la Chine, jusqu'à ce que celle-ci suspende ses relations officielles avec le Japon en 1523⁹.

Cependant, le Japon conserva des relations diplomatiques avec la Corée (sous la dynastie Yi) et avec le royaume des Ryūkyū, devenu dépendant du domaine de Satsuma et donc du Japon en 1609, mais payant toujours tribut à la Chine. Le système tributaire

⁸ *Ibid*, p.101-102.

⁹ *Ibid*, p.108-109.

chinois fut très important dans les relations en Asie, mais il n'était pas le seul. Les relations officielles entre la Corée, le Japon et le royaume des Ryūkyū étaient dictées également par un système de ce genre, mais celui-ci était basé sur le concept de « relations amicales entre souverains de statut paritaire »,¹⁰ contrairement à celui de la Chine qui la plaçait au centre et en position de supériorité. Évidemment, depuis 1609, les Ryūkyū n'étaient plus considérés comme l'égal du Japon, mais comme son vassal.

La prohibition des activités maritimes chinoises fut partiellement levée en 1567, mais les empereurs de la nouvelle dynastie Qing la réactivèrent de 1661 à 1685¹¹, mais cela ne changea pas grand-chose au commerce privé avec le Japon. Celui-ci cessa de payer tribut à la Chine en 1523 et donc de se reconnaître comme son vassal, ce qui arrêta le commerce entre ces deux pays. Le véritable changement dans les relations extérieures du Japon se produisit pendant le XVII^e siècle, lors de l'élaboration de la politique appelée plus tard le *sakoku*.

2.1.2. LE *SAKOKU*, UN CONCEPT MITIGÉ

La période du *sakoku*, qui s'est échelonnée des années 1630 jusqu'en 1853, est une période clé dans l'histoire récente du Japon. Elle correspond à l'ère Edo (1603-1868), inaugurée par l'installation du *bakufu*, le gouvernement militaire du nouveau *shōgun* (qui veut dire « généralissime ») Tokugawa Ieyasu et de ses descendants. Nous l'avons vu, des pays comme la Chine avaient déjà coupé leurs relations extérieures au

¹⁰ *Ibid*, p.106.

¹¹ *Ibid*, p.110-111.

strict minimum et, dans ce cas-ci, cela était révélateur d'une volonté d'établir un certain ordre centré sur la primauté chinoise dans les relations tributaires. Or, le cas du Japon est similaire.

Le terme *sakoku* signifie fermeture du pays. Cependant, ce terme aurait été inventé par un interprète japonais en 1801, Shizuki Tadao, alors qu'il traduisait le livre *History of Japan* d'Engelbert Kaempfer, un médecin allemand travaillant pour la Compagnie néerlandaise des Indes orientales et qui écrivit sur le pays à la fin du XVIII^e siècle. Ce terme fut donc créé deux siècles après son application. Il peut paraître logique qu'un étranger qualifie les relations extérieures japonaises de fermeture puisqu'il a certainement observé qu'il était difficile, voire impossible, d'y entrer. Mais le *bakufu* n'a jamais employé ce terme, mais plutôt celui de *kai kin*, qui vient du chinois *hai jin* et signifiant prohibition des activités maritimes, ou simplement *go kin*, prohibition¹². Ainsi, la méthode du *bakufu* pouvait être plus similaire à la méthode chinoise, en raison de l'apparente connivence entre leurs deux termes, mais aussi car le *sakoku* (gardons ce terme puisque c'est celui-ci qui est entré dans l'histoire) a réellement imposé un certain ordre dans les relations entre le Japon, la Corée, les îles Ryūkyū et la Chine, où dans ce cas-ci, elle brillait de son absence. Le *sakoku* a limité très sévèrement les échanges maritimes, mais a conservé une certaine ouverture qui était sélective. Examinons quelles furent les étapes de mise en place de cette politique.

¹² *Ibid*, p.113.

Pendant l'ère Edo, le Japon conserva des relations diplomatiques avec le royaume de Ryūkyū et la Corée, via les domaines de Satsuma et de Tsushima respectivement qui se chargeaient des délégations et du commerce avec ces deux pays, et des relations uniquement commerciales avec la Chine, l'Asie du Sud-Est et les Pays-Bas via la Compagnie néerlandaise des Indes orientales (*Vereenigde Oostindische Compagnie* ou VOC)¹³. La fermeture sélective du Japon fut installée graduellement par le *bakufu* et commença d'abord en 1614 par un décret bannissant la religion chrétienne et expulsant les missionnaires étrangers. Puis en 1625, les Espagnols se virent interdits de résider au Japon. En 1633, de très fortes restrictions sur la sortie des Japonais de leur pays furent émises. Finalement, à la suite d'une révolte très violente de chrétiens japonais près de Nagasaki, puis de sa répression (au moins 30 000 morts) de 1637 à 1638, en 1639 fut émis l'édit d'expulsion des Portugais. À partir de cette date, les seuls Européens qui pouvaient encore commercer et résider au Japon étaient les Hollandais et à un seul endroit, sur la petite île artificielle de Deshima (ou *Dejima* selon les auteurs, *Dessima* sur la carte de la figure 3) dans port de Nagasaki¹⁴ où le commerce extérieur y a été officiellement confiné en 1641¹⁵.

¹³ Bernard Bernier, *Capitalisme, société et culture au Japon*, p.52.

¹⁴ *Ibid*, p.56.

¹⁵ François Gipouloux, *La Méditerranée asiatique*, p.114.

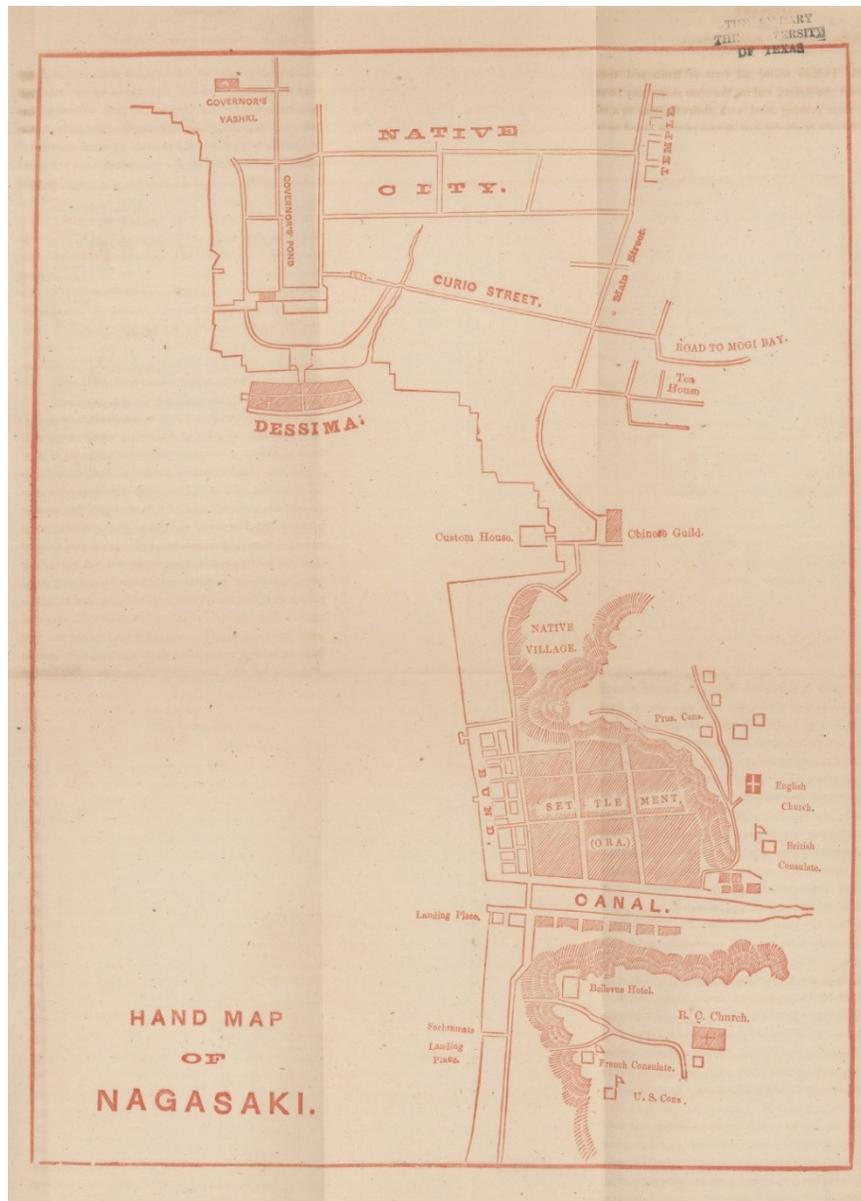


Figure 2: Carte du port de Nagasaki pendant l'ère Edo

Source : William Frederick Meyers, NB Dennys and Charles King, *Maps from the Treaty Ports of China and Japan*, Trubner and Co, London, 1867.

Les différents édits décrétés jusque dans les années 1630, plutôt que de définir une règle ou une politique d'affaires extérieures, semblaient plutôt identifier des cas spécifiques à isoler du pays. C'est parce que l'action des Espagnols et des Portugais au Japon laissa beaucoup de traces traumatiques qui justifiaient les mesures contre eux. Les premiers contacts des Japonais avec les Occidentaux furent vers la fin du XV^e

siècle en Asie du Sud-Est alors que les Portugais commençaient à s'investir dans le commerce des épices, mais ce n'est qu'en 1543 plus précisément qu'ils arrivèrent au Japon pour la première fois. Les Jésuites, menés par François Xavier, arrivèrent à leur suite en 1549¹⁶.

L'arrivée des Portugais permit l'arrivée de nouvelles marchandises au Japon, ce qui était relativement apprécié, notamment chez certains *daimyō* qui s'intéressaient au commerce international. Cependant, les Portugais arrivaient lors d'une guerre civile entre *daimyo* et les échanges avec les Portugais pouvaient leur servir à améliorer leur situation financière, politique et militaire, notamment avec des armes à feu. Les Portugais mêlèrent assez rapidement commerce et évangélisation, car les Jésuites les avaient amenés à prioriser les échanges avec les *daimyō* qui étaient convertis au catholicisme. Le christianisme réussit à s'étendre quelque peu au Japon, surtout aux alentours de Nagasaki. Mais, ce prosélytisme posait un problème politique majeur, car les *daimyō* convertis représentaient un risque quant à leur loyauté par rapport à l'Occident. En effet, différents dirigeants japonais savaient qu'il était déjà arrivé en Asie que les Occidentaux évangélisent des populations qu'ils souhaitaient ensuite conquérir, comme ce fut le cas aux Philippines avec les Espagnols. Les *daimyō* convertis, dans l'esprit de certains, pourraient alors servir d'alliés pour les Occidentaux en sol japonais, se soustrayant à l'autorité légitime de l'empereur pour se soumettre à celle de la papauté¹⁷.

¹⁶ Bernard Bernier, *Capitalisme, société et culture au Japon*, p.52.

¹⁷ *Ibid*, p.53.

En 1587, Toyotomi Hideyoshi, le deuxième unificateur du Japon et prédécesseur de Tokugawa Ieyasu, décréta l'expulsion des Jésuites, mais ce décret fut très peu appliqué, probablement par crainte de perdre des opportunités de commerce avec les Portugais. Le problème demeura et même s'amplifia en 1593 lorsque les Franciscains espagnols débarquèrent. Il faut savoir qu'à l'époque, les Franciscains espagnols et les Jésuites portugais transposaient les joutes politiques entre l'Espagne et le Portugal en une rivalité qui causa beaucoup de problèmes au Japon. En effet, le pape, avec le traité de Tordesillas (1494), avait « concédé » au Portugal la majeure partie de l'Asie comme terre d'évangélisation et de colonisation, mais cela n'avait pas empêché les Espagnols de coloniser les Philippines ni d'envoyer des missionnaires où bon leur semblaient. De plus, les Franciscains étaient arrivés au Japon en tant que représentants du roi d'Espagne, ce qui justifiait facilement pourquoi plusieurs dirigeants japonais considéraient les Espagnols et les chrétiens comme étant le même problème¹⁸.

Ce n'est qu'à l'arrivée des Hollandais au tout début des années 1600 que ce problème trouva une solution. En effet, les Hollandais souhaitaient commercer mais sans évangéliser, offrant ainsi une alternative aux Portugais qui étaient alors les principaux fournisseurs de biens étrangers. C'est à partir de ce moment que les différentes mesures énumérées précédemment commencèrent à être appliquées, visant à interdire le christianisme et à forcer tous les Japonais à s'inscrire à des temples pour réinstaurer les principes du shinto, du bouddhisme et du confucianisme chez toute la

¹⁸ *Ibid*, p.54-55; pour plus de précision à ce sujet, voir la partie *Les relations extérieures* du chapitre 2 de l'étude de Bernier qui explique bien et en détail le contexte de l'arrivée des Portugais et des Espagnols au Japon ainsi que leurs relations avec le Japon, les Japonais et le reste de l'Asie.

population, puis en expulsant les missionnaires puis les Espagnols et les Portugais et en limitant énormément les sorties des Japonais et les entrées étrangères au seul port de Nagasaki¹⁹.

2.1.2.1. DIFFÉRENTES INTERPRÉTATIONS

On aborde souvent la question du *sakoku* en l'examinant sous l'angle religieux ou politique, et avec raison si on prend en compte la nature des documents officiels qui l'ont créé (édit d'expulsion des Portugais, décret bannissant la religion chrétienne, etc). Mais, on peut retrouver des auteurs dont l'avis diverge quant à cette interprétation et qui apportent d'excellents points de vue.

Gipouloux voit dans le *sakoku* l'équivalent japonais de la prohibition des activités maritimes chinoises, où la Chine avait instauré, rappelons-le, un système de relations entre les « civilisés » (la Chine) et les « barbares » (ses voisins). Dans son cas, le Japon se considérait comme l'égal de la Chine et, souligne Gipouloux, il cherchait à construire un ordre nippon-centrique en Asie du Nord-Est hors de la tutelle chinoise. Alors que les historiens et les auteurs contemporains (comme Kaempfer) ont généralement perçu le *sakoku* comme négatif puisqu'il y a une rupture avec les pays européens, il serait plus juste de parler « d'ouverture sélective (*sentakuteki kaikoku*) » pour le désigner, car le Japon avait décidé et réussi à imposer sa vision des relations internationales en s'affranchissant de celle de la Chine²⁰. De plus, la prohibition des

¹⁹ *Ibid*, p.56.

²⁰ François Gipouloux, *La Méditerranée asiatique*, p.118.

activités maritimes ne devrait pas non plus être perçue comme une fermeture, mais plutôt comme « une façon de favoriser un ordre des relations internationales pacifiques et policées »²¹ ainsi que comme la « première formalisation d'un protectionnisme et d'un mercantilisme de type japonais »²². En effet, le *bakufu* n'a pas cherché à monopoliser le commerce extérieur, bien qu'il l'ait confiné à Nagasaki, et il a même favorisé les intérêts des *daimyō* de Tsushima et de Satsuma en leur confiant le commerce avec la Corée et les îles Ryūkyū²³. Gipouloux souligne également que, bien que le volume global du commerce extérieur fût affecté sur la durée, c'est surtout le nombre des fournisseurs qui a été réduit et que donc, les restrictions du commerce prennent une allure de monopole qu'exerçaient les marchands hollandais et chinois de Nagasaki et les *daimyō* de Tsushima et de Satsuma²⁴.

Alors que Gipouloux décharge le *bakufu*, dans une certaine mesure, de toute prétention personnelle au monopole puisqu'il les a accordés à des particuliers, Bernard Bernier a une vision plus centralisatrice de la chose. Citant Ronald P. Toby et son étude *State and Diplomacy in Early Modern Japan*, il explique que les Tokugawa cherchaient à établir solidement leur hégémonie et leur légitimité à l'intérieur et à l'extérieur du Japon. Pour ce faire, il fallait qu'ils puissent contrôler efficacement les relations extérieures, en empêchant les *daimyō* d'avoir des contacts avec l'étranger et en nouant des relations d'égalité avec des monarques voisins, comme le roi de Corée, afin d'obtenir la reconnaissance diplomatique de leur pouvoir. L'arrêt des relations

²¹ *Ibid*, p.119.

²² *Ibid*.

²³ *Ibid*, p.118.

²⁴ *Ibid*, p.119.

diplomatiques avec la Chine signifiait donc que les Tokugawa cherchaient réellement à s'affirmer sur le plan international²⁵.

L'insistance sur la légitimité et l'hégémonie des Tokugawa apporte une bonne réflexion sur le point de vue des nouveaux *shōgun* qui avaient un grand besoin d'établir leur pouvoir dans un pays qui sortait tout juste de près d'un siècle de guerres civiles entre *daimyō*. Cependant, Bernier souligne que dans son insistance, Toby délaisse un aspect tout aussi important qui était la nécessité pour les Tokugawa de maintenir un certain ordre social où le commerce n'y avait pas sa place. En effet, après avoir mis un terme aux troubles, les Tokugawa ont voulu instaurer un ordre hiérarchique dans lequel, *grosso modo*, le groupe des guerriers, les *samurai*, dirigerait celui des paysans et où les marchands seraient tout au bas de la hiérarchie. Dans leur vision, la société devrait être basée sur l'agriculture. Le commerce, qui pouvait être un moyen de parasiter le système pour accumuler de la richesse et donc de se rapprocher de la caste des *samurai*, ne pouvait que nuire et déstabiliser cet ordre. Ainsi donc, selon l'interprétation de Bernier, il fallait pouvoir contrôler le commerce extérieur, le restreindre et le confiner pour qu'il soit complètement sous l'autorité du *bakufu*²⁶.

Un dernier auteur, Stephen A. Lambo, analyse la thèse d'un chercheur japonais, Kawakatsu Heita, publiée dans *Bunmei no Kaiyo Shikan [An Oceanic Interpretation of*

²⁵ Ronald Toby, *State and Diplomacy in Early Modern Japan*, Princeton, Princeton University Press, 1984, p.211-230.

²⁶ Bernard Bernier, *Capitalisme, société et culture au Japon*, p.59.

Civilization] en 1997²⁷. Les points qu'apporte Kawakatsu sont largement critiqués par Lambo, mais son point de vue, notamment du fait qu'il est un des rares auteurs japonais abordés dans ce travail, est assez original pour mériter d'être mentionné. Kawakatsu cherche à délaissier l'interprétation populaire et largement européocentriste, qui place l'Europe au centre du problème du *sakoku*, pour insister sur les relations commerciales plus anciennes du Japon avec ses voisins, notamment la Chine. Il interprète la période du *sakoku* comme une ère d'*import-substitution* où le *bakufu* força l'économie japonaise à produire des biens qui étaient auparavant importés de la Chine. Avant cela, écrit-il, le Japon n'avait que des métaux précieux (or, argent et cuivre) à offrir comme exportations en échange de produits chinois, ce qui résulta en une pénurie de ces métaux précieux. De plus, au moment où les Tokugawa prennent le pouvoir, les produits locaux japonais étaient apparemment menacés par le système économique chinois de la mer de Chine. Ainsi, la fermeture du Japon au commerce extérieur serait, selon Kawakatsu, une mesure en réponse au commerce avec la Chine plutôt qu'avec l'Europe²⁸. Mentionnons également que Kawakatsu appliqua le concept braudélien de la Méditerranée comme une macro-unité géographique et historique aux différentes mers asiatiques (de la mer du Japon jusqu'à celle des Philippines), qu'il a appelé le *Sea Crescent*, dans sa tentative de replacer le développement historique du Japon dans son contexte asiatique²⁹.

²⁷ Kawakatsu Heita, *Bunmei no Kaiyo Shikan [An Oceanic Interpretation of Civilization]*, Tokyo, Chuo Koron Press, 1997.

²⁸ Stephen Alfred Lambo, *Japan's Oceanic Ascendancy*, p.54-55.

²⁹ *Ibid*, p.58.

Cependant, comme le montre Lambo, l'interprétation de Kawakatsu manque de preuves à savoir si le *bakufu* a véritablement pensé en des termes aussi commerciaux et matérialistes. Le *bakufu* croyait-il réellement que la protection des produits japonais serait le garant de l'harmonie du pays et avait-il seulement accès aux données économiques pour arriver à de telles conclusions ? De plus, si le commerce avec la Chine était un problème, on pourrait alors se demander pourquoi le *bakufu* avait autorisé les marchands chinois à poursuivre leur commerce à Nagasaki. Et finalement, retirer les Européens du problème était très imprudent puisqu'ils étaient effectivement une menace idéologique pour le Japon sous une forme religieuse, ce que la Chine n'était pas, du moins, pas de l'envergure du christianisme³⁰.

L'interprétation de Kawakatsu, bien qu'elle ait ses défauts, a au moins le mérite d'essayer d'innover hors des sentiers battus, qui sont largement dominés par une interprétation européocentriste. Étant donné que ce travail traite en grande partie de la question des relations entre le Japon et l'étranger, spécialement les Anglo-américains, précisons quelque chose. Il y a une tendance dans l'historiographie à considérer que les Occidentaux ont provoqué tout ce qui arriva dans l'histoire de l'Asie depuis qu'ils y sont arrivés, ce qui peut, selon les points de vue, réduire l'importance des propres initiatives et actions des Asiatiques. Malheureusement, nous ne pouvons pas aborder cette question puisque ce n'est pas notre but premier et que cela rallongerait davantage nos recherches. Nous resterons conscients cependant de cette réflexion, car il est

³⁰ *Ibid*, p.56.

fortement possible que ce travail aille dans cette idée puisqu'il aborde le point de vue des Anglo-américains.

Les Occidentaux (dans ce cas-ci, les Espagnols et les Portugais) ont certainement causé le *sakoku*, mais il y avait également d'autres causes sous-jacentes qui ont convaincu les dirigeants japonais de fermer les frontières de leur pays, qui étaient une volonté d'instaurer des relations internationales où le Japon ne serait plus subordonné symboliquement à la Chine et la nécessité de maintenir un ordre social intérieur qui avait été fragilisé après de longues guerres civiles. Ces deux objectifs passaient par un contrôle plus rigoureux des échanges extérieurs.

De plus, il est vrai que deux des grands tournants de l'histoire du Japon sont causés par des Occidentaux; le début et la fin de la période du *sakoku*. À la suite de l'expulsion des Portugais et de tous les catholiques, ce fut ensuite tous les étrangers avec lesquels le Japon n'avait pas maintenu de relations qui furent exclus du pays. Les relations diplomatiques avec la Corée finirent par diminuer après 1700. De plus, de nouvelles restrictions furent imposées aux Hollandais et aux Chinois de Nagasaki par rapport à leur confinement, ce qui isola davantage le Japon et le ferma suffisamment pour que les événements majeurs en Asie ne troublent pas ou peu son développement interne³¹. Grâce aux Chinois et aux Hollandais, ces événements étaient bien connus et c'est ce qui permit aux dirigeants japonais de répondre efficacement aux demandes occidentales du milieu du XIX^e siècle.

³¹ Bernard Bernier, *Capitalisme, société et culture au Japon*, p.57-58.

2.1.3. LES PREMIERS CONTACTS AVEC LES BRITANNIQUES ET LES AMÉRICAINS

Les relations entre les pays de la mer de Chine s'étaient organisées sous l'influence d'un ordre dicté par la Chine, puis par un deuxième dicté par le Japon. Lorsque les Occidentaux vinrent s'y immiscer, cela provoqua des changements majeurs dans la dynamique de ces relations. Pour notre cas, nous verrons qu'ils n'ont pas traité le Japon au même titre que d'autres pays asiatiques comme la Chine ou l'Inde. Les pays occidentaux n'ont pas pris possession de territoire ni ne se sont construits des sphères d'influence pour obtenir des monopoles. Ils furent tous mis ensemble dans les mêmes ports de traité qui étaient régis par un ensemble strict de règles et de lois définis par des traités négociés sur une quasi-égalité. Le Japon ne devait pas être colonisé. Leurs intérêts pour lui étaient de l'ordre commercial et le Japon était vu comme une partie d'un plus large réseau d'intérêts économiques, surtout britanniques³². Comme nous l'avions mentionné dans la précédente partie, les Britanniques opéraient dans le commerce du coton, de l'opium, de la soie et du thé, particulièrement avec l'Inde et la Chine, et ils s'attendaient à ce que le Japon y participe également.

Comment alors les Occidentaux, et plus spécifiquement les Britanniques et les Américains, engagèrent-ils des relations avec le Japon et comment s'articulèrent-elles dans le contexte particulier de la première moitié du XIX^e siècle ? Pour répondre à cette question, nous examinerons deux cas où des pays de l'Est asiatique confrontèrent les

³² Michael Robert Auslin, *Negotiating with Imperialism*, p.7.

demandes de l'Ouest et dont les résultats de ces rencontres permettent de saisir la nouvelle dynamique internationale que les Occidentaux amenèrent avec eux.

2.1.3.1. LE CAS DE LA CHINE

Le premier cas est celui de la Chine et de son expérience avec les guerres de l'opium. Durant son histoire, la Chine fut souvent visitée par des étrangers, les « barbares » selon l'ordre hiérarchique qu'elle imposait dans ses relations internationales. Un exemple du point de vue de la Chine sur ses relations avec les barbares permettra mieux de comprendre que de seulement l'expliquer. En 1835, un accord fut signé entre les Qing (1644-1912) et le khanat de Kokand d'Asie centrale à la suite d'une expansion du Kokand sur des territoires chinois. L'accord qui fut signé accordait au Kokand de placer des agents diplomatiques en Chine, l'extraterritorialité à leurs marchands dans la région de Xinjiang, la reconnaissance de pouvoirs consulaires à leurs agents dans cette province, l'établissement de tarifs « réguliers et justes », un commerce libre et sans interférence des Qing et il déclarait implicitement que le Kokand et la Chine étaient égaux et qu'il aurait le traitement de la nation la plus favorisée³³.

Alors que cet accord semble être assez défavorable pour les Qing, inégal même, ceux-ci ne semblaient pas le considérer ainsi. Afin d'alléger le fardeau administratif dans leur empire d'Asie centrale, les Qing auraient simplement donné aux « barbares » les moyens de le faire à leur place. L'extraterritorialité permettait, de plus, de libérer

³³ *Ibid*, p.19.

les Qing de devoir gérer les criminels étrangers eux-mêmes et ne diminuait pas, selon eux, la primauté politique de l'empereur. Et finalement, le traitement de la nation la plus favorisée découlait de la pratique de la « bienveillance impériale » qui accordait à des barbares certains droits que d'autres barbares « favoris » avaient également³⁴. Évidemment, l'ordre sino-centrique des Qing qui orchestrait ses relations internationales avait de fortes composantes honorifiques et traditionnelles qui étaient comprises en Asie. Mais, il n'a suffi qu'un parti non asiatique s'y immisce pour chambouler cet ordre.

En 1842 et 1858, les traités de Nankin puis de Tianjin furent signés entre la Chine et divers pays européens, comprenant notamment le Royaume-Uni, à la suite des guerres de l'opium (1839-1841 et 1856-1860). En 1842, les Qing opérèrent essentiellement la même technique qu'avec le Kokand, soit utiliser les barbares pour contrôler d'autres barbares. Les Européens reçurent le traitement de la nation la plus favorisée, les Qing pensant qu'il était mieux que les barbares soient égaux entre eux, et leurs droits de résidence et de commerce furent officiellement codifiés³⁵. Cependant, il y avait un point majeur à souligner, c'est que ces traités suivaient des défaites militaires. Même si les Qing avaient l'habitude d'accorder des droits, ici, ils n'avaient plus les moyens de les refuser. Ce fut un traité imposé par la force des armes étrangères.

Le traité de Tianjin fut plus punitif et intrusif que le traité de Nankin et il réduisit effectivement la souveraineté chinoise sur son territoire. Les Britanniques reçurent le

³⁴ *Ibid*, p.20.

³⁵ *Ibid*, p.20.

droit d'envoyer leurs navires de guerre partout dans les eaux côtières et intérieures s'ils croyaient qu'une intervention militaire était justifiée. Dix nouveaux ports (en plus des cinq ports et deux villes du traité de Nankin) furent ouverts pour le commerce dont trois étaient dans l'intérieur du pays. Le christianisme pouvait être prêché librement et était désormais protégé par les autorités chinoises. Les Européens disposant de passeports pouvaient voyager partout dans le pays et les communications officielles devaient dorénavant être en anglais. Finalement, la vente de l'opium fut renforcée³⁶.

2.1.3.2. LE CAS DU SIAM

Notre deuxième cas est celui du Siam, aujourd'hui la Thaïlande, dont l'expérience se rapproche de celle du Japon. En effet, le Siam était une partie intéressante dans le réseau d'échange et de commerce d'Asie du Sud-est, réseau qui comprenait la Chine, Singapour et la Malaisie, comme le Japon l'était dans la mer de Chine. Le Siam se situait entre la Birmanie, où les Britanniques y étaient très actifs, et l'Indochine, où la France y était présente, ce qui inquiétait les Britanniques par rapport à leur proximité avec l'Inde³⁷.

En 1826, après la première guerre birmane de 1824, le premier traité anglo-siamois, le traité Burney, fut signé afin de régler le commerce entre les deux parties. De lourds tarifs sur les produits britanniques furent imposés et la présence britannique fut restreinte au seul port de Bangkok. Mais lorsque l'empire britannique

³⁶ *Ibid*, p.21.

³⁷ *Ibid*, p.22.

conquit la Birmanie en 1851, les Britanniques s'imposèrent de nouveau au Siam. Un nouveau traité fut conclu en 1855, qui serait, selon eux, plus apte à protéger les intérêts britanniques. Or, le roi siamois de l'époque, Rama IV, était bien informé des méthodes musclées des Britanniques utilisées pour dominer la Birmanie et il négocia le nouveau traité en tentant de balancer le mieux possible les intérêts britanniques avec ceux de son pays³⁸.

Le nouveau traité ouvrit tous les ports au commerce, mais la résidence des marchands britanniques ne fut autorisée qu'à Bangkok. Le libre-échange fut permis dans tout le pays, ainsi que la possibilité de voyager librement à la condition de posséder un passeport anglo-siamois. D'autres clauses limitèrent également l'achat de terre par les Britanniques, ce qui permit à l'État siamois de conserver le contrôle de ses propres terres. Cependant, il perdit son monopole sur le commerce qui tomba dans les mains des Britanniques. Perdre le contrôle sur son autonomie économique pouvait être un prix cher payé, mais en contrepartie, les Britanniques comprirent qu'il était important de conserver l'autorité politique de la cour siamoise. Un pays stable était le meilleur moyen de protéger la frontière birmano-siamoise ainsi que de favoriser le commerce dans le pays et à l'extérieur grâce aux relations que la cour siamoise entretenait relativement bien avec ses voisins³⁹.

2.1.3.3. LES PREMIERS CONTACTS SUR LES CÔTES JAPONAISES AU XIX^e SIÈCLE

³⁸ *Ibid*, p.22-23.

³⁹ *Ibid*, p.23-24.

Depuis la seconde moitié du XVII^e siècle, les seuls étrangers de l'Ouest autorisés à venir au Japon étaient les Hollandais de la VOC. Il est commun dans l'historiographie d'attribuer l'ouverture du Japon et la fin de son isolationnisme au commodore américain Matthew C. Perry et à son expédition de 1853⁴⁰. Cependant, même s'il serait imprudent de sous-estimer la *gunboat diplomacy* américaine de l'époque, il est aussi imprudent d'attribuer seulement à Perry le mérite de la Convention de Kanagawa, le traité signé en 1854 qui instaura officiellement des relations diplomatiques entre les États-Unis et le Japon. De plus en plus de chercheurs relativisent les impacts de l'expédition de Perry et la replace dans un contexte où, en fait, il y avait déjà eu d'autres tentatives de nouer des relations avec le Japon avant 1853, ce qui avait, en quelque sorte, préparé le terrain pour lui. Plus que tout autre, les Hollandais doivent être crédités pour avoir gardé ouvert la *dutch connection* depuis le XVII^e siècle⁴¹.

Par cette connexion, les Japonais et les Occidentaux ont pu s'informer les uns sur les autres relativement efficacement. Le livre *History of Japan* d'Engelbert Kaempfer, déjà mentionné plus haut, fut publié aux États-Unis et permit de faire connaître l'empire du Japon et d'éveiller la curiosité des Américains⁴². De plus, les Hollandais, au fait des intentions américaines concernant le Japon dans les années 1850, se mirent volontiers à leur disposition comme médiateurs et conseillers afin de négocier le plus pacifiquement possible afin d'éviter une version américaine des guerres d'opium⁴³.

⁴⁰ Martha Chaiklin, « Monopolists to Middlemen », p. 249.

⁴¹ William McOmie, *The Opening of Japan 1853-1855*, Folkestone, Global Oriental, 2006, p.465.

⁴² Foster Rhea Dulles, *Yankees and Samurai*, p.16-17.

⁴³ Martha Chaiklin, « Monopolists to Middlemen », p. 267.

À l'inverse, les Japonais ont également appris beaucoup sur l'Occident, grâce aux « études hollandaises ». À Nagasaki, des intellectuels japonais furent formés dans les sciences et les techniques occidentales et apprirent tout ce qu'ils pouvaient des Hollandais à propos de l'Europe et de l'Amérique : leur géographie, leur histoire, leur gouvernement, leur organisation militaire, leur médecine, leur manière de vivre, ainsi que leur politique étrangère, ce qui se révélera particulièrement utile pour la suite⁴⁴. D'ailleurs, dans le cas des Britanniques et des Américains, les Japonais en étaient venus à les considérer de manière complètement différente. Alors qu'arrivaient les nouvelles des guerres de l'opium, les Japonais en sont venus à très mal considérer les Britanniques et, en raison de cela, ils eurent à l'inverse une assez bonne opinion générale des Américains parce qu'ils savaient que ces derniers combattirent les Britanniques lors de leur guerre d'Indépendance. Un atlas mondial fut également publié au Japon en 1847 et il contenait de nombreux articles sur la Révolution américaine ainsi qu'une biographie de George Washington décrit comme un dirigeant noble et dévoué et il devint, apparemment, une sorte de héros au Japon⁴⁵.

Avant l'expédition Perry, il eut d'autres intrusions de visiteurs étrangers dont certains eurent des impacts importants. En mai 1791, un navire américain, avec comme capitaine John Kendrick, aurait tenté d'accoster sur les côtes japonaises, sans succès. Les sources entourant sa venue et ses intentions sont encore peu précises aujourd'hui, mais l'histoire américaine identifie Kendrick comme le premier visiteur américain au

⁴⁴ Foster Rhea Dulles, *Yankees and Samurai*, p.41.

⁴⁵ *Ibid*, p.43-44.

Japon⁴⁶. Ensuite, entre 1797 et 1807, huit navires dont le port d'attache était américain furent enregistrés à Nagasaki, mais sous le drapeau hollandais, en raison d'un contrat d'affaire entre eux et la VOC. Les autorités de Nagasaki furent d'abord confuses de constater que ces hommes de la VOC parlaient anglais, puis méfiantes croyant qu'ils pourraient être britanniques, et puis rassurées d'apprendre qu'ils étaient américains⁴⁷. Ces équipages comptaient les premiers Américains qui posèrent réellement le pied au Japon car les autorités leurs permirent d'explorer Nagasaki en dehors de l'île de Deshima, quoique surveillés par des gardes et des espions officiels. Ces hommes ramenèrent avec eux des témoignages et des descriptions du pays⁴⁸.

Les frères William et George Cleveland, des marchands engagés par la VOC et originaire de Salem, décrivirent les Japonais comme des gens très courtois et bons. De plus, ils furent surpris de constater que cela semblait la norme parmi toute la population. Mais William Cleveland nota des vices aussi grands que leurs vertus, comme l'alarmant nombre de maisons closes à Nagasaki, la pratique de vendre les filles de familles pauvres à la prostitution et le statut très inférieur des femmes japonaises⁴⁹. George Cleveland, quant à lui, fut fasciné par l'ordre et l'obéissance quasi naturelle des Japonais ainsi que la propreté impeccable des maisons et de la courtoisie générale de tout le monde. Il fut apparemment très impressionné par les *samurai* et leur apparence particulière; leur crâne rasé, leur chignon et leurs épées insérées dans la ceinture de leur costume pour le moins exotique. Les marchands japonais étaient apparemment très

⁴⁶ *Ibid*, p.3.

⁴⁷ *Ibid*, p.6.

⁴⁸ *Ibid*, p.7.

⁴⁹ *Ibid*, p.8.

méticuleux en examinant les produits américains et tout autant méticuleux pour l'emballage des produits qu'ils vendaient. Finalement, il décrivit une excellente soirée où lui et plusieurs autres membres de son équipage furent invités dans une maison de thé où ils furent divertis avec de la musique, des danseurs et des acrobates⁵⁰.

Alors que ces visiteurs ont été relativement inoffensifs, les suivants furent plus directs dans leurs intentions, soit établir des relations commerciales. En 1803, William Stewart, capitaine du navire judicieusement appelé *Nagasaki-maru*, arriva à Nagasaki sous le drapeau américain, encore inconnu à Nagasaki, et déclara aux autorités qu'il avait été mandaté par le président Jefferson, qu'il décrivit comme étant le *daimyō* de Virginie et le *shōgun* des États-Unis, pour établir un dépôt commercial à Nagasaki. Les autorités japonaises lui ordonnèrent de quitter Nagasaki et de ne jamais revenir⁵¹. Ensuite, en 1807, Joseph O'Cain parut à Nagasaki pour chercher lui aussi à commercer, mais cette fois-ci arborant les couleurs russes, car il était venu vendre des produits de la Compagnie russe d'Amérique. À l'époque, les Japonais étaient très suspicieux des Russes et O'Cain ne réussit pas à cacher son affiliation, même si l'entièreté de son équipage était américaine. Comme pour Stewart, ils refusèrent leur proposition de commerce et leur ordonnèrent de quitter Nagasaki⁵².

Les Russes tentèrent également d'engager des relations commerciales. En 1804, des hommes de la Compagnie russe d'Amérique tentèrent de convaincre les

⁵⁰ *Ibid*, p.9-10.

⁵¹ *Ibid*, p.10-11.

⁵² *Ibid*, p.11-12.

fonctionnaires de Nagasaki de commercer avec eux, mais toujours sans succès. Ensuite, en 1806 et 1807, ils décidèrent d'attaquer et de piller les villages japonais des îles du Nord (qui étaient contestées par le Japon et la Russie) comme moyen de pression. Les Japonais, quant à eux, capturèrent un fonctionnaire russe en 1811 et ne le relâchèrent que deux ans plus tard, lorsque l'administration du tsar présenta des excuses pour les raids. La Russie ne retenta sa chance qu'en 1842 avec une expédition dirigée par Ievfimy Poutiatine, qui ne mena à rien, puis en 1853, avec Poutiatine de nouveau, mais deux semaines après que Perry ne soit arrivé⁵³.

Après les troubles avec les Russes, et un affrontement entre plusieurs villages japonais et des marins britanniques, le *bakufu* répliqua en 1825 avec l'édit *ninen nahu* (voulant dire « pas de seconde pensée » ou « sans hésitation ») qui ordonnait que tout futur navire étranger s'approchant des côtes devrait être attaqué immédiatement. De plus, s'il tentait d'accoster à terre, son équipage devrait être arrêté ou tué et le navire détruit. Cependant, en 1842, avec les nouvelles de la première guerre de l'opium, cet édit fut allégé pour autoriser l'approvisionnement des bateaux étrangers et de n'attaquer que s'ils refusaient de partir⁵⁴.

Du côté du Royaume-Uni, il semble que le commerce avec le Japon ne l'avait jamais vraiment intéressé au point de vouloir s'engager directement à ouvrir le pays au commerce. Leur propre commerce avec l'Inde, les Amériques et l'Asie du Sud-est

⁵³ Walter LaFeber, *The Clash*, p.9.

⁵⁴ William Nester, *Power across the Pacific: A Diplomatic History of American Relations with Japan*, Palgrave Macmillan Press, 1996, p.23.

générait beaucoup et assez de profits pour eux⁵⁵. Du point de vue américain cependant, il semble que la question d'ouvrir le Japon ne tomba pas dans l'oreille d'un sourd.

2.1.3.3.1. LES AMÉRICAINS ET L'OUVERTURE DU JAPON

L'histoire américaine du XIX^e siècle est marquée par le concept de la Destinée manifeste. Elle signifie, en résumé, l'expansion inévitable des frontières américaines vers l'Ouest avec la conviction que le peuple américain est béni par Dieu pour réussir et faire progresser la civilisation. Cette Destinée s'expliquait notamment par la réussite de l'indépendance américaine contre l'un des plus grands empires du monde pour ensuite devenir une puissance continentale énorme en moins d'un siècle⁵⁶. Donc, avec une certaine supériorité morale, beaucoup d'Américains croyaient que leur système valait la peine d'être exporté. De plus, en Asie, avec les déboires des autres nations impérialistes, notamment le Royaume-Uni en Chine et la méfiance grandissante des Japonais envers lui et envers la Russie, certains ont suggéré que les États-Unis étaient le seul pays à pouvoir ouvrir le Japon au commerce et à la civilisation⁵⁷. La première expédition montée dans ce but fut celle d'Edmund Roberts, en 1832. Il fut commissionné par l'administration Jackson d'ouvrir le Japon, mais mourut malheureusement à Macao sans avoir eu le temps de commencer sa mission⁵⁸. Ensuite, en 1837, une expédition privée dirigée par Charles W. King tenta d'aborder le Japon

⁵⁵ Walter LaFeber, *The Clash*, p.9.

⁵⁶ Jeanne T. Heidler et David S. Heidler, « Manifest Destiny », *Encyclopædia Britannica* [en ligne], article consulté le 18 avril 2018, <https://www.britannica.com/event/Manifest-Destiny>.

⁵⁷ Foster Rhea Dulles, *Yankees and Samurai*, p.17.

⁵⁸ Walter LaFeber, *The Clash*, p.10.

directement par la baie d'Edo, donnant sur la capitale, prétextant vouloir retourner des naufragés japonais, mais en ayant des objectifs de christianisation et de commerce. L'expédition fut attaquée par les canons japonais et dû s'enfuir⁵⁹.

En 1844, par le traité de Wanghia avec la Chine, les Américains eurent accès aux mêmes cinq ports chinois que les Britanniques avaient ouvert au libre-échange à la suite de la première guerre de l'opium, en plus de jouir d'une extraterritorialité et de la clause de la nation la plus favorisée avec la Chine⁶⁰. Ainsi, grâce à ces nouvelles opportunités de commerce, les bateaux provenant de la côte Ouest américaine se mirent à fréquenter de plus en plus la route maritime qui frôlait le Japon. L'idée d'établir des relations profitables avec le Japon devint alors un projet pour le secrétaire d'État américain Daniel Webster. Dans la politique qu'il tentait de construire concernant le Pacifique et l'Asie, le Japon devait servir les intérêts américains, au moins pour fournir de l'aide aux navires américains qui passaient par ses côtes en leur fournissant du charbon pour l'alimentation de leurs bateaux à vapeur. En 1851, Webster écrivit une lettre au nom du président Fillmore à l'attention de l'empereur japonais et la confia au capitaine John H. Aulick. Cette lettre assurait à l'empereur qu'Aulick n'avait aucune prétention religieuse et demandait d'établir des relations d'amitié et de commerce entre les deux pays, ainsi qu'une assistance pour les navires américains. Cependant, Aulick fut remplacé par le commodore Perry à la suite d'un incident diplomatique incluant un diplomate brésilien et l'expédition fut retardée jusqu'en 1853⁶¹.

⁵⁹ *Ibid*, p.10.

⁶⁰ Teemu Ruskola, « Canton Is Not Boston », p.870.

⁶¹ Walter LaFeber, *The Clash*, p.11-12.

2.1.3.4. LE MODELAGE DE LA CULTURE DIPLOMATIQUE JAPONAISE

Avant d'aborder l'expédition Perry et les impacts de cette première rencontre officielle entre les Japonais et les Américains, examinons le point de vue du *bakufu* concernant l'Occident depuis le début du XIX^e siècle.

Il faut préciser le genre de caractéristiques qui qualifiaient les relations extérieures du Japon. Tout d'abord, elles étaient articulées autour d'un certain ordre que le *sakoku* instaura. Alors que la Chine avait une tradition diplomatique pour traiter avec les étrangers « barbares », le Japon était physiquement et culturellement isolé et donc, très peu habitué à traiter avec l'extérieur. L'information entrant ou sortant du pays était très contrôlée et, d'ailleurs, les études hollandaises, mentionnées plus haut, ne se sont développées que vers la fin du XVIII^e siècle et parmi qu'une petite minorité d'intellectuels. De plus, par la prohibition des activités maritimes et l'interdiction pour les étrangers d'entrer sur le territoire, les contacts physiques avec l'extérieur étaient théoriquement inexistant, sauf bien sûr dans le port de Nagasaki. Enfin, les quelques relations que le *bakufu* entretenait étaient ritualisées autour de protocoles diplomatiques précis⁶². Par exemple, avec les Hollandais, les représentants de la VOC devaient, à chaque année, se rendre à Edo pour rendre hommage directement au *shōgun* avec des cadeaux au nom de la compagnie⁶³.

⁶² Michael Robert Auslin, *Negotiating with Imperialism*, p.13-15.

⁶³ Cynthia Viallé, « Daily Life of the Dutch in Canton and Nagasaki », *Itinerario*, Vol 37, Issue 03, December 2013, p.156.

Ainsi, lorsque confronté à la culture diplomatique occidentale très différente de la leur, le *bakufu* dû s'adapter. Les Hollandais ont fourni une bonne quantité d'informations aux Japonais à propos des Occidentaux via Nagasaki, mais lorsque les Américains commencèrent à s'intéresser de plus en plus au Japon, les Hollandais prirent les choses en main. En 1844, le roi Guillaume II envoya une lettre accompagnée de divers cadeaux au *shōgun* afin de le prévenir des risques à refuser de s'ouvrir au libre-échange avec les Occidentaux⁶⁴. Dans cette lettre, Guillaume II décrit comment le libre-échange bénéficie à l'Europe depuis les dernières années ainsi que les événements de la guerre de l'opium afin de prévenir le Japon du danger qu'il pourrait courir si les Britanniques décidaient de s'intéresser à eux en utilisant leur puissante force navale. La lettre venait également avec une copie du traité de Nankin signé deux ans plus tôt⁶⁵. La réponse japonaise fut rédigée par Abe Masahiro, conseiller en chef auprès du *shōgun*, expliquant qu'il était hors de question d'ouvrir les frontières à d'autres que les Hollandais et les Chinois à Nagasaki car cela troublerait l'harmonie du pays. Cette réponse au roi fut accompagnée de « contre-cadeaux » en retour de ceux reçus. L'acceptation des cadeaux hollandais et l'envoi de cadeaux en retour signifiait que les Japonais acceptaient de communiquer diplomatiquement avec la Hollande, un fait historique pour l'époque, mais seulement pour cette fois. La lettre d'Abe se terminait en demandant de ne plus jamais envoyer de lettre⁶⁶.

⁶⁴ Martha Chaiklin, « Monopolists to Middlemen », p.254.

⁶⁵ *Ibid*, p.255.

⁶⁶ *Ibid*, p.256-257.

Après 1845, les Hollandais, démontrant un certain biais en faveur des intérêts japonais, commencèrent à fournir de plus en plus d'informations au *bakufu* en utilisant la VOC. Depuis le XVII^e siècle, la VOC publiait un *fūgetsugaki*, un journal de nouvelles contenant des informations pour le commerce qui devient une source assez fiable et précise sur les événements du XIX^e siècle en Asie. C'est par ce journal, et sa forme encore plus détaillée demandée par le *bakufu*, le *betsudan fūgetsugaki*, que les développements de la guerre d'opium, ses causes et ses conséquences furent connus au Japon. De plus, il permit également d'informer de l'arrivée d'une flotte américaine en 1853 avec des informations précises comme le nom de Matthew Calbraith Perry, remplaçant John H. Aulick pour cause d'inconduite, les noms des navires, le fait qu'ils amenaient des naufragés japonais et que la flotte s'était assemblée à partir de plusieurs déploiements en Asie avant d'arriver au Japon. Ces informations eurent des répercussions dans la politique extérieure japonaise, notamment quant à l'élaboration d'une stratégie pour les confronter⁶⁷.

Une des principales leçons apprises à la suite de la première guerre de l'opium était que le Royaume-Uni n'était jamais bien loin de ses intérêts outre-mer et que si les conditions locales venaient interférer avec ses intérêts, il n'hésiterait pas à intervenir par la force et imposer son contrôle impérial sur une partie du territoire. Ainsi, la souveraineté territoriale et la protection des frontières nationales devinrent les principaux sujets d'inquiétude, sinon les plus importants, du *bakufu*⁶⁸. De plus, il devenait de plus en plus clair que le Japon n'était technologiquement pas au même

⁶⁷ *Ibid*, p.257-258.

⁶⁸ Michael Robert Auslin, *Negotiating with Imperialism*, p.29.

niveau militaire que les Occidentaux. En 1853, après la visite de Perry, le *bakufu* commença à s'intéresser au sujet. Le nouveau *shōgun* Iesada (1824-1858, règne de 1853-1858) s'informa auprès des Hollandais sur l'élaboration d'une flotte militaire à l'occidentale, explicitement pour l'obtention d'une frégate, d'une corvette à vapeur, cinq ou six corvettes, deux ou trois bateaux à vapeur, des manuels militaires, trois mille fusils à percussion et deux modèles de bateaux à vapeur. Malheureusement, les Hollandais ne purent leur fournir tout cela⁶⁹.

La stratégie japonaise pour affronter les Occidentaux se construisit donc autour de la négociation, leur seule option raisonnablement possible puisque le Japon manquait de puissance militaire pour les repousser. Elle était également possible car ailleurs en Asie, notamment au Siam, on avait vu les Britanniques signer des ententes grâce à une négociation pacifique. En négociant, le *bakufu* aurait les moyens de contrôler un minimum la structure des traités qu'il signerait. Un traité imposé par la force des armes lui retirait cette possibilité⁷⁰. Cependant, le Japon n'avait pas qu'à gérer les demandes occidentales, mais également celles de son propre pays. Le *bakufu* devait agir comme intermédiaire entre la demande américaine, déposée par Perry en 1853, et celles des *daimyō* et de l'empereur Kōmei (1831-1867, règne de 1846-1867) qui refusaient les contacts extérieurs. La tactique opérée par le *bakufu* fut assez particulière et, selon Michael R. Auslin, elle est mieux comprise en tant que forme de résistance, où les fonctionnaires du *bakufu* employèrent des tactiques pour frustrer ou détourner les plans des Occidentaux concernant le Japon, mais tout en gardant l'illusion qu'ils

⁶⁹ Martha Chaiklin, « Monopolists to Middlemen », p.264.

⁷⁰ Michael Robert Auslin, *Negotiating with Imperialism*, p.24.

adhéraient aux traités signés avec eux. Cette stratégie, appelée *practical resistance* par James C. Scott, n'est pas une résistance directe mais plutôt un test de l'équilibre entre deux puissances de forces inégales. Le Japon, en infériorité face à la puissance militaire occidentale, n'était pas en position de lui refuser directement, ni même de se révolter contre sa présence, alors, il fit sentir sa présence politique en ne respectant pas *à la lettre* les mesures acceptées, en retardant le plus possible l'application des traités ou en trompant délibérément les Occidentaux en utilisant facilement l'excuse des incompréhensions de langages ou de culture⁷¹. Un parfait exemple de cela est la création de Yokohama, que nous verrons plus bas.

2.2. LES TRAITÉS *ANSEI*

2.2.1. PROLOGUE : L'EXPÉDITION PERRY

Lorsque le commodore Perry arriva dans la baie d'Edo le 8 juillet 1853, il demanda à ne parler qu'avec des *bugyō*, des hauts fonctionnaires nommés spécifiquement par le *shōgun*, pour leur remettre la lettre du président Fillmore qui était, à leur grande surprise et horreur, adressée directement à l'empereur Kōmei comme s'il était son égal. Après avoir donnée la lettre et constatant que les Japonais faisaient traîner les discussions, Perry se retira en Chine en promettant de revenir un an plus tard pour obtenir leur réponse⁷². Le conseil du *shōgun* fut très divisé à ce sujet. Plusieurs proposèrent de continuer à faire traîner les négociations en attendant de monter une force militaire capable de repousser les Américains, mais Abe était

⁷¹ *Ibid*, p.4.

⁷² Walter LaFeber, *The Clash*, p.13.

persuadé que les Occidentaux ne leur donneraient jamais assez de temps pour cela, et effectivement, ils n'auront pas réussi à obtenir de flotte auprès des Hollandais avant le retour de Perry en février 1854⁷³.

À son retour, Perry avait avec lui sept navires de guerre, trois de plus qu'à sa première venue, et alla directement en face de la capitale, jusqu'à ce que les Japonais le convainquissent d'aller au port de Kanagawa, à environ 72 km d'Edo. C'est là que Perry et ses hommes et les fonctionnaires du *bakufu*, comprenant Abe, se rencontrèrent, échangèrent des cadeaux selon les protocoles diplomatiques et négocièrent la Convention de Kanagawa qui fut signé le 31 mars. Aussi appelé le Traité de Paix et d'Amitié, ce traité promettait une série de clauses. Premièrement, rien de moins que la paix éternelle entre le Japon et les États-Unis. Ensuite, les ports de Shimoda et de Hakodate seraient ouverts pour les navires et les naufragés américains, où ils pourraient y circuler dans un périmètre d'environ 80 km. Un consul américain pourrait être reçu au Japon. Mais surtout, aucune allusion au commerce n'avait été formulée, les Japonais n'ayant aucune intention d'emprunter un tant soit peu le chemin de la Chine⁷⁴.

L'arrivée de Perry et sa tentative réussie de conclure un accord entre le Japon et les États-Unis ont secoué la société japonaise qui était déjà en crise⁷⁵. La caste des guerriers, qui était formée par les *daimyō* et le *shōgun* et qui devinrent des bureaucrates sous les Tokugawa, s'était grandement appauvrie en faveur des marchands, qui eux

⁷³ *Ibid*, p.14.

⁷⁴ *Ibid*, p.14-15.

⁷⁵ Pour plus de détail sur cette crise sociale, voir la première partie du livre de Bernier, en particulier les chapitres 2, 3, 4, 5 et 6; Bernard Bernier, *Capitalisme, société et culture au Japon*, 1988.

souhaitaient que les restrictions féodales sur le commerce, le transfert et l'achat de terre soient abolies. Le Japon était également en proie à une inflation grimpante, ce qui ne manquait pas de créer de la frustration dans toute la société⁷⁶. À ce contexte de troubles est venu s'ajouter un environnement politique de plus en plus dangereux et radical où s'affrontaient plusieurs factions. D'un côté, il y avait le *shōgun* Iesada, supporté par l'empereur Kōmei, qui voulait exclure les Américains et tout autre pays occidental qui tenterait la même chose. D'un autre, il y avait Ii Naosuke, *daimyō* de Hikone, et Hotta Masayoshi, *daimyō* de Sakura, qui croyaient que les contacts avec les Américains et les Occidentaux étaient inévitables alors autant les tourner en avantage. Dans cette lutte politique, d'autres *daimyō* virent l'occasion d'affaiblir le pouvoir du *bakufu* sur leur domaine, notamment des domaines éloignés de la capitale comme Chōshū et Satsuma, situés à l'extrême-Ouest du Japon. D'autres intellectuels voyaient en la Révolution américaine le moyen de provoquer les changements que le Japon avait besoin, notamment en renversant le *bakufu*, et que les Américains pouvaient être de bons alliés pour y parvenir⁷⁷. Avec ce dernier courant de pensée, il devenait clair que les contacts avec l'Occident pouvaient réellement mettre en danger le Japon tel qu'on le connaissait. Ainsi, la tactique de négociation japonaise, la *practical resistance*, fut développée dans ce contexte où le *bakufu* devait gérer et surtout ne pas mettre en colère plusieurs fronts qui avaient des buts totalement différents.

2.2.2. LE TRAITÉ HARRIS

⁷⁶ Walter LaFeber, *The Clash*, p.16-17.

⁷⁷ *Ibid*, p.17-18.

La Convention de Kanagawa est considérée comme le premier des traités *Ansei* (signés durant l'ère *Ansei* de 1854-1860) et il fut suivi d'une série de conventions et d'accords d'amitié avec des nations européennes. Perry avait réussi à ouvrir le Japon, mais ce n'était encore qu'une fenêtre dans laquelle le Royaume-Uni, la Russie et les Pays-Bas s'engouffrèrent pour signer des traités sans pour autant aborder le sujet du libre-échange⁷⁸. Le premier traité qui ouvrit le Japon au libre-échange est le traité Harris, ou le Traité d'Amitié et de Commerce entre les États-Unis et le Japon, signé en 1858.

En août 1856, Townsend Harris débarqua à Shimoda, une petite ville portuaire isolée, en annonçant qu'il avait l'intention de faire signer un traité aux Japonais au nom des États-Unis. À sa grande surprise, les fonctionnaires de la ville n'avaient prévu aucun logement pour lui, car ils avaient compris que la clause permettant à un consul américain de résider au Japon ne prenait effet que si les deux parties acceptaient et, évidemment, le *bakufu* n'était pas d'accord. Finalement, après avoir fortement insisté, lui et son traducteur Henry C. J. Heusken, un Américain d'origine hollandaise de New-York, furent installés dans un temple abandonné à plusieurs kilomètres de la ville. La grande difficulté de Harris dans son séjour fut de pouvoir rencontrer les hommes du *shōgun* qui, continuellement, retardait leur venue ou leur réponse. Finalement, en décembre 1857, il put présenter la lettre du président Pierce au *shōgun* Iesada lors d'une impressionnante cérémonie au château d'Edo, puis enfin commencer à discuter et

⁷⁸ Ces traités sont la Convention Stirling avec la Grande-Bretagne en 1854, le Traité d'Amitié russo-japonais de 1855, la Convention Préliminaire hollandaise de 1855, la Convention de Shimoda avec les États-Unis en 1857 et le Traité Supplémentaire hollandais de 1857; Michael Robert Auslin, *Negotiating with Imperialism*, p.25.

négoier un traité avec le conseiller en chef Hotta Masayoshi, successeur d'Abe Masahiro⁷⁹.

2.2.2.1. LES PRINCIPALES CLAUSES

Le traité Harris aborde beaucoup de sujets ayant trait aux relations internationales⁸⁰, mais pour notre recherche, nous nous attarderons seulement sur ceux qui sont pertinents pour notre sujet, Yokohama. Commençons par préciser que le traité Harris, selon l'article XII, révoque les clauses de la Convention de Kanagawa et celles de la Convention de Shimoda, signée par Harris en 1857, qui entraient en contradiction avec le nouveau traité et il inclut les autres clauses en son sein⁸¹. Ainsi, plusieurs des clauses importantes avaient déjà été négociées et acceptées auparavant comme la clause de l'extraterritorialité.

Au moment où les traités *Ansei* sont négociés et signés, beaucoup de termes du langage diplomatique occidental, comme extraterritorialité, consul ou tarif, n'avaient pas de traduction en japonais⁸². S'il n'avait pas de mot pour le décrire, c'est que le concept n'existait pas dans leur culture diplomatique et il n'était pas plus maîtrisé par les diplomates japonais, non plus compris dans le même sens que les Occidentaux le comprenaient eux. Ainsi, l'extraterritorialité était comprise un peu à la manière des diplomates chinois, une manière de laisser les marchands étrangers se contrôler eux-

⁷⁹ Walter LaFeber, *The Clash*, p.19-21.

⁸⁰ Le texte du traité Harris peut être lu en annexe du mémoire.

⁸¹ Michael Robert Auslin, *Negotiating with Imperialism*, p.220.

⁸² *Ibid*, p.25.

mêmes puisqu'ils étaient, de toute façon, assignés à résidence dans des zones spécifiques et isolées comme les Hollandais de Deshima à Nagasaki⁸³. Cependant, les Russes, en 1855, obtinrent l'extraterritorialité pour leurs compatriotes, sans toujours obtenir le droit de résider de manière permanente, ainsi que les Hollandais en 1855 puis de nouveau en 1857. À ce moment, les Japonais avaient également reçu une copie du traité anglo-siamois de 1855 et commencèrent à étudier le fonctionnement de l'extraterritorialité appliqué par les Britanniques. En 1857, avec la Convention de Shimoda, Harris avait obtenu l'extraterritorialité pour les marchands américains, puis, avec le traité de 1858, il demanda le droit à la résidence permanente. Le *bakufu* accepta de conserver l'extraterritorialité et, puisqu'il commençait déjà à chercher comment isoler les Occidentaux, comme à Nagasaki, il accepta également la demande de résidence permanente. Ainsi, les Américains étaient confinés en un endroit où se tiendraient également les cours de justice américaines. Pour le *bakufu*, ces avantages avaient réellement leur poids dans la politique qu'il tentait d'instaurer. De plus, plus d'Occidentaux présents sur le sol japonais ne voulait pas nécessairement dire qu'il y aurait plus de contacts entre eux et les Japonais⁸⁴. Cette vision bénéfique à propos de l'extraterritorialité ne changera véritablement qu'après 1870, où elle commencera à être perçue comme une atteinte à l'autonomie et à l'honneur du Japon⁸⁵.

Une deuxième clause importante est celle de la nation la plus favorisée. Cette clause avait été octroyée dans le traité de Perry et elle fut assumée par les deux partis

⁸³ *Ibid*, p.26.

⁸⁴ *Ibid*, p.27.

⁸⁵ *Ibid*, p.26.

comme étant toujours d'actualité dans le traité de Harris. De plus, elle était également dans le Traité d'Amitié et de Commerce entre le Japon et le Royaume-Uni quoique seulement d'un seul côté, celui des Britanniques. Ici aussi, il n'eut pas d'objections chez les Japonais à ce sujet, probablement parce que, selon Auslin, ils avaient la même perception que les Chinois à son propos. La Chine, nous l'avons vu, avait une manière « d'utiliser les barbares pour contrôler les barbares » où elle accordait des privilèges à des nations rivales pour s'assurer qu'aucune d'entre elles n'ait de supériorité envers une autre⁸⁶. Or, il s'avère qu'Abe Masahiro était versé dans la culture diplomatique chinoise, et que le *bakufu* fut conseillé dans cette direction, notamment par Matsudaira Keiei, le *daimyō* de Fukui. Celui-ci écrivit à Hotta juste avant de commencer les négociations avec Harris pour le prévenir que la plus grande menace n'était pas l'arrivée des Occidentaux, mais la rivalité entre le Royaume-Uni et la Russie qui pouvait pousser l'un d'entre eux à obtenir des privilèges plus grands auprès du *bakufu*, ce qui mettrait en danger le gouvernement. Ainsi, la clause de la nation la plus favorisée serait un moyen détourné pour mettre les Occidentaux sur le même pied d'égalité entre eux⁸⁷. En effet, avec l'ouverture des ports de traité, ils furent mis tous ensemble dans des zones géographiquement limitées pour cohabiter. Il n'y avait donc aucun lieu pour une compétition impérialiste territoriale puisqu'ils avaient tous les mêmes droits et privilèges octroyés par des traités. Les Occidentaux devaient s'entendre les uns avec les autres pour régler leurs problèmes entre eux et avec le Japon⁸⁸.

⁸⁶ *Ibid*, p.28.

⁸⁷ *Ibid*, p.28-29.

⁸⁸ *Ibid*, p.7.

Lors des premières négociations, Harris mis au clair qu'il voulait instaurer du libre-échange. Or, cette demande était une menace directe contre la société japonaise et l'autorité du *bakufu*. Rappelons-le, dans la société voulue par les Tokugawa, le commerce était très surveillé et mal considéré. Edo, la capitale, gouvernait les quelques 250 autres domaines qui composaient le Japon par la force de son autorité, mais si ces domaines, en particulier ceux quasiment indépendants et très éloignés de la capitale comme Chōshū et Satsuma, se mettaient à commercer librement avec les Occidentaux, ils en profiteraient sûrement et cela viendrait assurément bousculer l'ordre établi des Tokugawa qui était déjà mise à mal depuis plusieurs décennies⁸⁹. Mais, si le *bakufu* refusait de s'ouvrir au libre-échange, la menace de représailles étrangères serait également présente. Comme le fit signifier Harris, les Britanniques pourraient chercher à forcer la chose comme ils venaient juste de le faire en Chine⁹⁰.

Donc, il apparut facilement qu'un commerce plus libre avec les Occidentaux serait inévitable, notamment aux yeux de Hotta qui nomma Iwase Tadanari pour négocier avec Harris, mais il fallait le permettre de la bonne manière. Pour Iwase, ce nouveau commerce pourrait servir de moyen pour réaffirmer le contrôle et l'autorité d'Edo sur les relations diplomatiques et sur ses affaires internes concernant les domaines. Ce commerce devrait s'exécuter dans un lieu précis proche d'Edo et avec des frontières définies, ainsi le *bakufu* aurait toujours la possibilité de l'atteindre facilement en cas de problèmes et cela empêcherait les *daimyō* des domaines éloignés ainsi que les marchands d'Osaka (un très grand pôle économique de l'époque, situé

⁸⁹ *Ibid*, p.31.

⁹⁰ *Ibid*, p.35.

tout près du futur port de traité de Kobe), de trop profiter des richesses et des opportunités⁹¹. L'endroit parfait pour incarner cela, selon Iwase, c'était Yokohama, un petit village de pêcheurs près de la ville de Kanagawa, qui elle est sur le *Tōkaidō*, la grande route traversant le Japon de Kyoto à Edo. Yokohama était isolé mais à seulement une journée de voyage d'Edo, ce qui lui permettait d'être facilement en contact avec ce qui s'y passerait⁹².

2.2.2.2. L'IMPORTANCE DE YOKOHAMA

Le choix de Yokohama reflétait plusieurs critères pratiques, mais aussi symboliques. Iwase et le *bakufu* devaient définir clairement où les Occidentaux pouvaient aller et/ou habiter. Ils n'avaient pas de problèmes à garder Hakodate et Nagasaki ouvertes au commerce puisque les Occidentaux y étaient déjà. Le choix de Yokohama se révélait utile puisque c'était presque l'endroit où Perry et ses hommes étaient débarqués pour négocier la Convention de Kanagawa. Ainsi, pour Iwase, en choisissant Yokohama, les Occidentaux seraient placés à un endroit où ils étaient déjà allés. Ainsi, le *bakufu* pouvait garder l'illusion auprès de l'empereur et des *daimyō* mécontents qu'il ne concédait pas de nouveaux territoires et qu'il ne faisait qu'autoriser aux Occidentaux à retourner sur des terres où ils avaient déjà mis le pied⁹³.

⁹¹ *Ibid*, p.37-38.

⁹² *Ibid*, p.38.

⁹³ *Ibid*, p.39.



Figure 3: Les ports du Japon en 1860

Source : John W. Dower, *Yokohama Boomtown: Foreigners in Treaty-port Japan (1859-1872)*, Massachusetts Institute of Technology [en ligne].

En réalité, même si le traité Harris fut signé en juillet 1858, les négociations pour choisir quels ports seraient ouverts durèrent de janvier 1858 à juillet 1859. Dans sa première proposition, Harris suggéra d'ouvrir, pour le commerce et la résidence, les villes d'Osaka, de Nagasaki, de Hirado (située près de Nagasaki), de Kyoto, d'Edo, de Shinagawa (située très près d'Edo), de Hakodate et deux autres ports situés sur la mer du Japon qui seraient décidés plus tard. Le port de Shimoda, qui avait été ouvert avec Perry, serait fermé six mois après l'ouverture de Shinagawa et d'Edo⁹⁴. Pour Harris, la pratique d'ouvrir des districts spécialement pour les étrangers dans de grandes villes portuaires était la norme ailleurs en Asie. Avec l'extraterritorialité, ces lieux devenaient des endroits pour commercer, interagir avec la population locale et protéger ses bénéficiaires. C'était, en quelque sorte, un isolement volontaire de leur part, ce qui faisait parfaitement l'affaire des diplomates japonais, mais à la seule condition que cela

⁹⁴ *Ibid*, p.41.

soit au bon endroit. Or, le problème était l'emplacement du port près d'Edo. Shinagawa était trop proche de la capitale, alors Harris proposa Kanagawa⁹⁵. Et c'est ainsi que les négociations devinrent de la *resistance*.

Il faut savoir une chose à propos du langage japonais, c'est qu'il ne permet pas d'être aussi précis que l'anglais ou le néerlandais (le néerlandais était la langue utilisée comme intermédiaire dans les négociations). En effet, comme se plaignit Heusken, le traducteur de Harris, il ne possède pas de distinction entre le singulier ou le pluriel, il n'a pas de pronom relatif et, de surcroît, les Japonais utilisent un langage non-verbal pour compléter leurs échanges entre eux, un langage qui, évidemment, ne peut être compris que par d'autres ayant été en contact avec leur culture, qui sont dans ce cas-ci d'autres Japonais⁹⁶. Ainsi, il fut facile pour Iwase et l'autre négociateur Inoue Kiyonao de délibérément cacher ou rester ambigu sur certains points, notamment sur le site « Kanagawa ». Pour Harris, Kanagawa référait à la ville du même nom. Mais Iwase et Inoue avaient auparavant référé à cet emplacement dans leur langue natale à « un endroit dans la baie de Kanagawa », puis pour simplifier ensuite, seulement Kanagawa. Puis Harris, assez confus, commença à croire que les deux parlaient de Yokohama et leur fit remarquer, mais aucun des deux ne demandèrent à Harris de clarifier ses dires. Dans les semaines suivantes, les deux partis utilisèrent Yokohama et Kanagawa en faisant référence à l'endroit où les marchands américains et le consul vivaient.

⁹⁵ *Ibid*, p.41.

⁹⁶ Walter LaFeber, *The Clash*, p.21.

Finalement, le 23 février 1858, il fut officiellement décidé que le consul vivrait à Edo et que « Kanagawa » s'ouvrirait au commerce et aux marchands le 4 juillet 1859⁹⁷.

2.2.3. LA RÉELLE APPLICATION DES TRAITÉS

Cependant, la décision finale de choisir Yokohama comme port de traité principal fut prise par Ii Naosuke, comme mentionné plus haut, qui succéda à Hotta pendant les négociations. C'est lui qui autorisa Iwase et Inoue à signer le traité Harris, mais sans l'accord de l'empereur, croyant qu'il fallait agir vite devant la menace des Britanniques vainqueurs de la Chine. Grâce au précédent qu'il créa avec le traité américain, il poussa également Iwase à conclure des traités avec les Hollandais, les Russes et les Britanniques en août 1858, puis les Français en octobre, tous ayant pour modèle le traité Harris⁹⁸. Pour Ii, Yokohama, plus éloignée du *Tōkaidō* (*Tocaido* sur la figure 5), devait être comme Deshima, un endroit qui mettrait les étrangers en quarantaine des Japonais, et s'ils ne pouvaient pas être à l'extérieur du Japon sur une île artificielle, alors ils seraient contenus et isolés à l'intérieur. Pour faire passer sa décision, il révoqua Iwase, qui lui croyait que les Américains le prendraient mal si le Japon ne respectait pas les dispositions du traité, puis commença à envoyer des hommes pour transformer Yokohama en un port fonctionnel d'ici juillet 1859⁹⁹.

⁹⁷ Michael Robert Auslin, *Negotiating with Imperialism*, p.42.

⁹⁸ *Ibid*, p.46-47.

⁹⁹ *Ibid*, p.49.

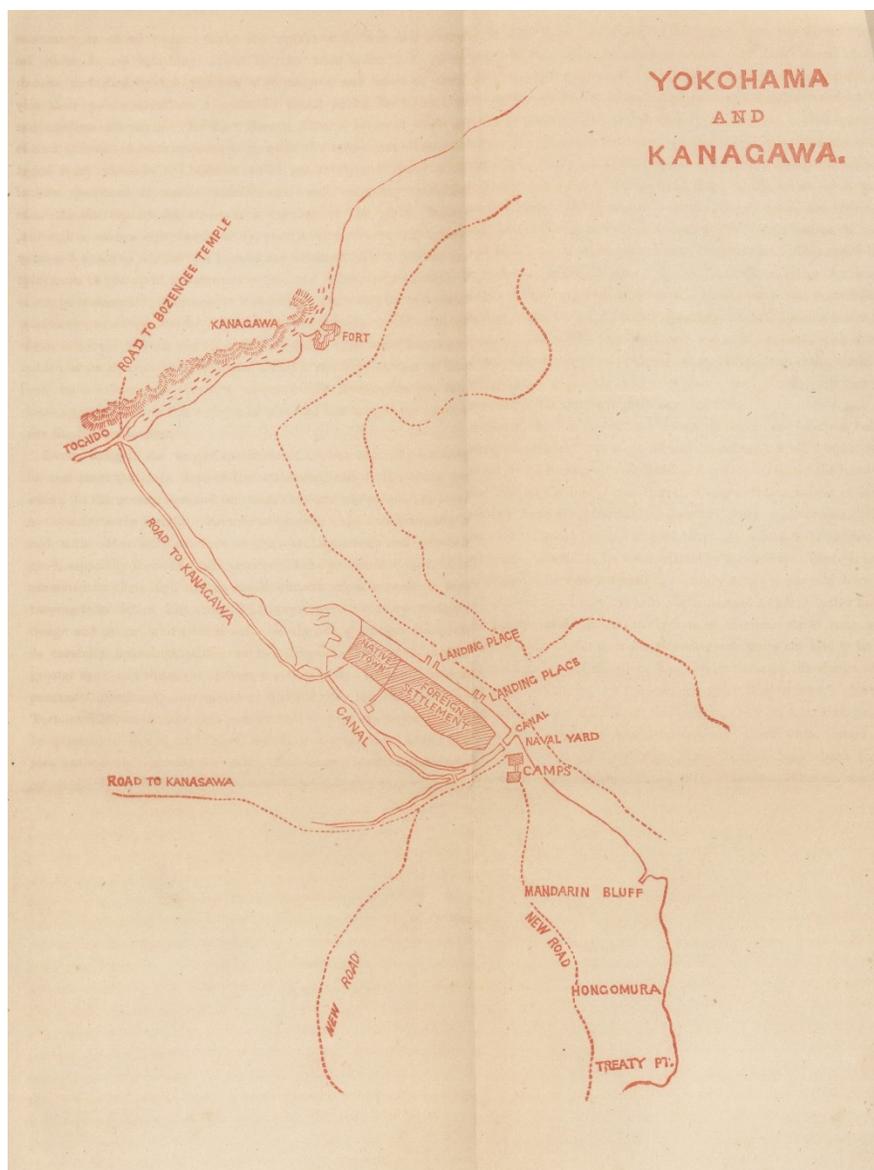


Figure 4: Yokohama et Kanagawa

Source : William Frederick Meyers, NB Dennys et Charles King, *Yokohama and Kanagawa*, London, Trubner and CO., 1867.

Ce ne fut pas avant mars 1859 que Harris apprit que le *bakufu* avait changé l'endroit convenu. Pour Harris, l'avantage d'obtenir Kanagawa comme port de traité était qu'il était sur la route principale menant à Edo et que les marchands refuseraient de faire le détour à Yokohama, un petit village inintéressant, et que donc, le commerce ne serait pas favorable aux Américains et aux Européens. Il s'en suivit de très longues discussions pour tenter de renverser la décision afin de faire respecter le traité, durant

lesquelles les Japonais utilisèrent tout leur talent de *resistance*. D'abord en tentant de vanter les mérites de Yokohama contre Kanagawa, ils argumentèrent que Kanagawa, étant justement sur le *Tōkaidō*, ne pouvait pas leur être concédée car beaucoup de nobles de Kyoto y circulaient et qu'il y avait beaucoup de *daimyō* anti-occidentaux parmi eux. Puis, ils argumentèrent sur le sens même des termes utilisés dans le traité et que, en fait, Yokohama et Kanagawa représente la même chose. La première étant dans la deuxième, Yokohama n'était ainsi qu'un sous-nom de Kanagawa. À la fin, lorsque Harris argumentait que Yokohama était tellement petite qu'elle n'était pas une ville ni un port, ce qui était un prérequis stipulé dans le traité franco-japonais, le diplomate japonais répondit que le nombre de maisons ne qualifiait pas une ville¹⁰⁰.

Finalement, Harris, puis le consul britannique sir Rutherford Alcock qui arriva en fin juin, ne purent rien faire pour renverser cette décision puisque les préparations de Yokohama furent terminées juste à temps pour que les deux consuls ne puissent réellement s'opposer à ce fait accompli. Sir Alcock retourna à Edo en signe de protestation, mais les négociants britanniques arrivèrent comme prévu et s'installèrent à Yokohama pour commencer leur commerce¹⁰¹.

2.3. CONCLUSION

Notre historique des relations internationales du Japon avec l'Occident a démontré une histoire plutôt conflictuelle avec moult péripéties. Nous avons

¹⁰⁰ *Ibid*, p.50-52.

¹⁰¹ *Ibid*, p.53-54.

commencé notre historique à l'époque des Ming, autour du XIV^e siècle, pour avoir un aperçu du fonctionnement du commerce tributaire entre la Chine et ses voisins. C'est ce système tributaire, qui plaçait la Chine au centre, qui guidait les relations internationales entre cette dernière, la Corée et le Japon, pour ne nommer que les principaux, et ce système instaura une tradition diplomatique qui perdura jusqu'à ce que les Européens et les Américains ne débarquent en Asie. Nous avons vu également que ce système tributaire réglait également le commerce entre ces pays. En effet, ne pouvait commercer avec la Chine que ceux qui lui payaient tribut, ainsi déjà à cette époque, on voyait que la diplomatie et le commerce étaient fortement liés.

Mais le Japon, dès le XVI^e siècle, chercha progressivement à s'émanciper de ce système pour instaurer le sien, le *sakoku*, où les contacts avec l'extérieur ne seraient maintenus qu'au port de Nagasaki et qu'avec des marchands chinois et la Compagnie néerlandaise des Indes orientales. Les différentes interprétations sur le pourquoi et le comment du *sakoku* indiquaient qu'il a été conçu pour deux principales raisons : afin d'affirmer le pouvoir de la nouvelle dynastie des *shōgun* Tokugawa et afin de ramener l'ordre social où des idées étrangères et des opportunités de commerce avec l'extérieur viendraient le troubler.

Puis nous avons vu l'arrivée des Occidentaux en Asie et le changement de culture diplomatique qui s'opéra lorsqu'ils imposèrent leurs traités, notamment avec les guerres d'opium en Chine. Alors que la diplomatie traditionnelle asiatique était avant tout rituelle et honorifique, celle que les Occidentaux imposèrent en Asie se basait sur une égalité théorique entre les peuples et entre les souverains et les relations

diplomatiques et commerciales devaient être formulées textuellement dans des traités. Ce changement diplomatique fut en faveur des Occidentaux et surtout des Britanniques car ils avaient les moyens d'imposer leurs traités à leur avantage.

L'isolement du Japon lui a permis de rester à distance des troubles tout en se tenant au courant de leur développement grâce à la *dutch connexion*, leur fenêtre ouverte sur le monde. Les hommes politiques japonais ont compris que les Occidentaux ne devaient pas être pris à la légère et qu'un traité imposé par la force des armes serait catastrophique. Cependant, à cette époque, le Japon était aux prises avec une crise sociale et le *bakufu* et les *daimyō* étaient divisés sur la question des Occidentaux. Accepter d'ouvrir le pays pour eux viendrait indéniablement déstabiliser encore plus ou même détruire l'ordre social déjà mis à mal, cependant refuser ce qu'ils demandaient pourrait amener un conflit armé comme la guerre de l'opium et le Japon n'était pas en mesure de rivaliser militairement avec eux.

Alors que les *daimyō* et l'empereur ordonnaient de refuser de signer des traités avec eux, certains hommes du *bakufu*, comme Ii Naosuke et Hotta Masayoshi, voyaient qu'ils n'avaient pas le choix de signer des ententes et c'est pourquoi leur stratégie de négociation particulière, la *practical resistance*, se révéla utile. La *practical resistance* leur a permis de jouer en même temps sur plusieurs fronts pour tenter de les apaiser, c'est-à-dire faire semblant d'accepter tel quel les traités avec les Occidentaux tout en garantissant à la cour impériale qu'ils n'auront pas tout ce qu'ils voulaient. Cette stratégie est révélatrice du climat qui frappait le Japon au milieu du XIX^e siècle, une

société en changement mais dont des forces conservatrices tentaient par tous les moyens de maintenir le *statu quo*.

Finalement, la réponse donnée aux Occidentaux concernant la manière qu'ils pourront commercer et habiter au Japon vint sous la forme de Yokohama. Les objectifs principaux du *bakufu* étaient de protéger l'intégrité de leur territoire et de leurs frontières. Si les Occidentaux devaient entrer sur le territoire malgré eux, alors il faudrait de nouvelles frontières. Ainsi, Yokohama et les autres ports de traité devinrent des enclaves où les Occidentaux y seraient confinés, pourraient commercer librement et où ils seraient soumis à leurs propres lois. Loin du *Tōkaidō* et des villes importantes, les marchands de Yokohama étaient séparés du reste du Japon.

Ainsi, nous pouvons raisonnablement avancer que le port de traité de Yokohama a été une manifestation physique de la politique japonaise concernant les Occidentaux : les isoler pour mieux les contrôler. De plus, nous ajoutons qu'elle a également été une manifestation du type de relations que les Occidentaux de Yokohama ont eu avec les Japonais pendant la seconde moitié du XIX^e siècle. Comme l'a mentionné Auslin, pour comprendre des relations instaurées par un traité, il faut examiner comment ce traité fut signé et il faut également examiner quel genre de structure il a créé¹⁰². Cette structure, c'est Yokohama. Ce sont les micro-sociétés qui s'organisèrent dans les ports de traité créés par le traité Harris et les autres traités *Ansei*. À Yokohama, les relations entre les Anglo-américains et les Japonais se sont incarnées d'une manière particulière,

¹⁰² *Ibid*, p.9.

que nous allons bientôt voir, et nous pensons qu'elles s'expliquent en partie grâce aux relations diplomatiques entre leur pays que nous venons justement de voir. Mais d'abord, examinons de plus près cette communauté et les gens qui la composèrent.

CHAPITRE 3

LA COMMUNAUTÉ ANGLO-AMÉRICAINE DE YOKAHAMA

3.1 BREF PORTRAIT DÉMOGRAPHIQUE

En tant que port de traité, Yokohama fut ouverte de 1859 à 1899. Bien que ce travail ne soit pas une étude démographique, il est pertinent de connaître le nombre d'habitants, leur nationalité et leur occupation, puisque c'est avec cela que nous pourrions commencer à construire l'image de cette communauté.

Comme mentionné précédemment, les ports de traité ouverts au Japon furent Yokohama, Hyōgo (aujourd'hui Kobe), Nagasaki, Hakodate, Niigata, Edo (aujourd'hui Tokyo) et Osaka. Les deux derniers ports sont en fait des « villes de traité » puisque Edo et Osaka étaient des capitales économiques très importantes ne se limitant pas seulement à leurs activités portuaires. Ce sont surtout Yokohama, Kobe et Nagasaki qui accueilleraient la majorité des Occidentaux qui viendraient s'établir au Japon pendant la seconde moitié du XIX^e siècle¹. Selon Shinya Sugiyama, leur nombre dans les ports ouverts sur le territoire japonais atteignit 1 586 en 1870, puis 3 227 en 1895², soit 4 ans avant leur fermeture officielle. Cependant, selon Murphy, ces chiffres ne prennent pas en compte Tokyo et Niigata³. Puisque nous ne pouvons pas consulter

¹ Kevin C. Murphy, *The American Merchant Experience*, p.20.

² *Ibid*, p.34.

³ *Ibid*, p.211.

nous-mêmes l'œuvre de Sugiyama, nous ne saurons jamais la raison de ce choix méthodologique.



Figure 5: Les ports de traité dans le Japon dans les années 1860
Source: Kevin C. Murphy, *The American Merchant Experience*, p.xi.

3.1.1 DIFFICULTÉS DE RECENSEMENT

En raison des difficultés pour trouver des sources accessibles, nous n'avons que des chiffres à propos de la population occidentale totale présente dans l'ensemble des ports ouverts au Japon, et non pas spécifiquement sur notre cas étudié, Yokohama. Il est à noter aussi que peu d'information fut trouvée à propos des Japonais et des Chinois

qui y vivaient. Nous avons donc décidé de les laisser de côté, d'une part pour des raisons de convenance, car il est plus facile de trouver des sources à propos des Occidentaux, et d'autre part pour éviter une trop grande diversité de sujets qui risquerait d'agrandir de manière considérable la taille de ce mémoire. La cohabitation entre les Occidentaux, les Chinois et les Japonais du point de vue des trois parties seraient un sujet très intéressant, mais trop ambitieux.

Pour en revenir à la population de ces ports, il faut aussi émettre des réserves sur les chiffres de Sugiyama. Nous savons que la réelle population de ces ports, et donc de Yokohama, était beaucoup plus importante, car ces chiffres ne prennent pas en compte les résidents temporaires et les Chinois. Les résidents temporaires étaient des voyageurs qui faisaient escale dans les ports pour quelques temps ou des nouveaux venus qui ne possédaient pas encore de résidence. Quant aux Chinois, dépendamment des sources, ils étaient parfois catégorisés comme des Occidentaux et d'autres fois exclus du compte. Dans son décompte, Sugiyama s'était basé uniquement sur les données des consuls britanniques qui tentaient tant bien que mal de tenir un registre des habitants de ces ports. Cependant, rien n'est dit sur la façon dont ces consuls ont recueilli leurs chiffres, et on peut se poser des questions sur comment des consuls britanniques eurent accès aux registres américains ou français. Murphy met d'ailleurs en doute ces chiffres, car il était commun à l'époque pour un consul de ne pas savoir lui-même à combien se chiffrait ses compatriotes⁴. La difficulté de trouver des sources primaires recensant la population est telle que d'autres auteurs arrivèrent à des chiffres

⁴ *Ibid*, p.211.

complètement différents selon leur méthode. Par exemple, Murphy recense « une source contemporaine »⁵ de l'époque qui aurait aussi utilisé les rapports des consuls britanniques et qui décompte une population occidentale de 3 527 dans Yokohama, Hyōgo et Nagasaki vers la fin des années 1890, alors que Sugiyama en décomptait 3 227 pour cinq ports. Un autre auteur recensé par Murphy, James E. Hoare, utilisa une variété de sources différentes et suggéra 4 800 Occidentaux pour les mêmes années. Cependant selon Murphy, les sources de Hoare ne reflétaient pas de méthode fiable de recensement et donc son décompte n'est pas fiable non plus⁶.

Notre problème d'accessibilité des sources n'est donc pas la seule entrave pour tenter de compter la population des ports de traité. L'historien est confronté à une multitude de sources primaires qui se contredisent pour plusieurs raisons. D'abord, comme mentionné plus haut, il y avait un très grand roulement de la population portuaire. Les sections « Arrivées et Départs » publiées régulièrement dans les journaux de l'époque indiquaient que la population des ports changeait constamment, ce qui rendait très difficile la comptabilisation du nombre exact d'Occidentaux présents, incluant la proportion des habitants permanents et celle des habitants temporaires⁷. De plus, il y a le cas des Chinois. Selon les estimations de Sugiyama, en 1895, les Chinois seraient au nombre de 3 373 contre 3 227 Euro-américains dans tous les ports de traité⁸. Mais, ce ne sont pas toutes les sources qui ont considéré les Chinois comme des

⁵ Murphy ne précise malheureusement pas sa source, mais indique sa provenance; D.W. Smith, *European Settlements in the Far East*, New York, Charles Scribner's Sons, 1900, p.27, 31, 35.

⁶ Kevin C. Murphy, *The American Merchant Experience*, p.211.

⁷ *Ibid*, p.33.

⁸ *Ibid*, p.34.

Occidentaux, dans le sens où ils ont été comptés aux côtés ou avec les autres nationalités étrangères présentes, en particulier dans les données provenant des résidents occidentaux des ports, et donc ils furent souvent laissés de côté dans le dénombrement des arrivées, des départs et des résidents permanents.

Un second problème se pose ensuite sur la question du territoire où l'on retrouvait des Occidentaux. Lorsqu'on parle de Yokohama dans le contexte de ce travail, ou d'un autre port, c'est généralement à propos de la concession étrangère du port à laquelle on fait allusion (où se trouvaient le port lui-même, le consulat, les douanes, les entrepôts et les autres bâtiments de commerce, les hôtels, les *saloons* et les habitations des marchands étrangers). Cependant, avec les années, de plus en plus de gens allèrent vivre en dehors de cette concession, comme à *Yamate* à Yokohama (souvent appelé *The Bluff* dans l'historiographie anglaise) ou *Kitano-cho* à Kobe. D'ailleurs le consulat de Kobe était responsable d'un territoire dépassant le sien, incluant les concessions de Hyōgo et d'Osaka et allant jusqu'à Kyoto⁹. Il devenait complexe de retracer tout le monde qui vivait sur cet immense territoire d'autant plus que la plupart n'y restait que temporairement.

Troisième problème majeur de recensement, les garnisons britanniques et françaises stationnées à Yokohama. Elles ne furent jamais considérées dans les décomptes des consuls, alors que, selon les sources, elles comptèrent toujours au minimum 500 soldats. Murphy estime qu'environ 10 000 matelots passaient par le port

⁹ *Ibid*, p.33.

de Yokohama à chaque année¹⁰, ce qui est considérable. Ainsi, il y avait une portion de gens très nombreuse qui ne faisait que passer un certain temps à Yokohama. La population de la ville devait ainsi varier considérablement d'année en année et de saison en saison, en fonction des activités du port. Avec toutes les difficultés de recensement prises en considération, Murphy estima que Yokohama, en tant que la ville portuaire de traité la plus grande au Japon, comptait autour de 1 200 habitants étrangers (ici il compte les Chinois avec les Américains et les Européens) en 1870 et autour de 5 000 dans les années 1890 avec un nombre de résidents occidentaux (sans les Chinois) à environ 2 400¹¹.

Enfin, le dernier problème de recensement concernait les Occidentaux eux-mêmes. C'est avec les registres d'arrivée que les consuls pouvaient dénombrer leurs concitoyens à chaque année, mais, comme nous l'avions mentionné plus haut, ce système ne permettait pas aux consuls de savoir exactement à combien se chiffrait leurs compatriotes. Dans le cas des Américains, nous savons qu'ils n'étaient plus obligés de s'enregistrer à leur consulat lorsqu'ils voyageaient depuis une loi de 1873 du Département d'État américain¹². Ainsi, l'enregistrement se faisait sur une base volontaire. Il servait principalement à prouver la citoyenneté d'un particulier et à lui conférer le droit d'être défendu par le consul advenant un conflit. Or, pour plusieurs raisons, beaucoup d'Américains croyaient que cette procédure administrative était superflue. Le nombre de transactions avec les Japonais était apparemment limité, donc

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ *Ibid*, p.34.

¹² *Ibid*, p.35.

ne pas s'enregistrer permettait de rester sous le radar juridique et les petits commerçants étaient généralement à l'abri des poursuites judiciaires puisqu'ils n'étaient pas des cibles très attrayantes. De plus, beaucoup de marchands américains considéraient leur nationalité comme l'évidence même et/ou faisaient partie d'une corporation ou travaillaient pour une firme qui se chargeait des détails administratifs¹³.

3.1.2 PROVENANCE DES HABITANTS

En général, les ports avaient sensiblement la même proportion de nationalités. À Yokohama, la majorité des Occidentaux était britannique. Toujours selon Murphy, en 1861, soit 2 ans après l'ouverture, on y retrouvait 55 Britanniques sur un total de 126 résidents. En 1893, on retrouvait 869 Britanniques, 369 Américains et un nombre d'Allemands et de Français à peu près égal à celui des Américains. À peu près toutes les sources contemporaines estimaient que, dans tout le Japon, les Britanniques étaient les plus nombreux, suivis des Américains, des Français puis des Allemands¹⁴.

Cependant, il y avait une catégorie de personnes pour laquelle il n'a peu ou pas de traces de leur présence; les Noirs. Apparemment, beaucoup de marchands avaient amené avec eux non seulement leurs employés provenant de leurs boutiques en Chine, mais aussi leurs domestiques noirs. Ils s'occupaient des tâches domestiques et des courses de leurs maîtres. Les Noirs de Yokohama ont laissé peu de traces de leur passage, raconte Todd S. Munson :

¹³ *Ibid*, p.35.

¹⁴ *Ibid*.

*Blacks cooked, cleaned, and were sent on errands about town by their European and American masters, who subsequently mentioned them so infrequently in subsequent memoirs that if there had not been Japanese artists and writers there to record their appearance and customs, one would never know that there were Blacks in the settlement at all.*¹⁵

Ceci explique pourquoi il n'est pas fait mention de Noirs ou d'esclaves chez Murphy puisqu'il utilise presque uniquement des sources occidentales.

3.1.3 LA SITUATION FÉMININE

À Yokohama, comme ailleurs dans les autres ports de traité, la proportion de chaque sexe et les catégories de tranches d'âge n'étaient pas équilibrées. Malheureusement, nous ne pouvons pas savoir les proportions des différentes tranches d'âge en raison des problèmes de recensement et de la rareté des sources qui en font mention. Par contre, la situation féminine est documentée dans une certaine mesure. Murphy indique que le déséquilibre homme-femme était un trait caractéristique très présent des sociétés des ports de traité, ce qui donna lieu à des situations assez particulières.

La communauté commerciale de Yokohama n'attirait pas la gente féminine autant que celle masculine. Nous savons que certains marchands, missionnaires et employés du gouvernement japonais ont amené leur famille avec eux, mais la majorité des résidents restait masculine et célibataire. Les quelques rares femmes non mariées présentes étaient souvent aptes à devenir missionnaires et le devenaient, et donc elles

¹⁵ Todd S. Munson, *Imperialism and Infomedia*, p.71

devenaient indisponibles sur le marché du mariage¹⁶. De plus, les jeunes employés masculins des firmes et compagnies étaient fortement découragés de se marier pour éviter les risques de vols et de détournements de fonds. En effet, selon l'expérience des patrons, un jeune employé avec un salaire bas et une famille à faire vivre était plus à risque de trouver d'autres sources de revenus au détriment de son patron ou de la compagnie. Chez *Augustine Heard and Company*, les jeunes employés étaient découragés de se marier, car c'était la compagnie qui payait leur pension¹⁷.

Ce déséquilibre des sexes donna naissance à une pratique peu orthodoxe pour compenser la solitude maritale des hommes, le système des *musume*. Une *musume* (qui veut dire « fille ») était une jeune japonaise qui offrait ses services pour entretenir une relation intime et généralement à long terme avec un résident du port, imitant une relation de couple. La *musume* recevait quatre dollars de son futur amant, avec lesquels elle pouvait acheter un permis auprès des douanes japonaises afin qu'elle devienne sa maîtresse pour un mois¹⁸. Si l'étranger était satisfait de sa relation après un mois, il pouvait la renouveler, louer une chambre et un domestique pour elle ainsi que lui payer une allocation de vingt-cinq dollars par mois pour acheter sa fidélité¹⁹.

Ce système fut apparemment très populaire à Yokohama, où 30 des 57 résidents du port pour l'année 1861-62 furent enregistrés avec une *musume*²⁰. Cependant, même

¹⁶ Kevin C. Murphy, *The American Merchant Experience*, p.85.

¹⁷ *Ibid*, p.86.

¹⁸ *Ibid*, p.88.

¹⁹ *Ibid*.

²⁰ *Ibid*.

si cette relation était monnayée, nous savons que la *musume* différait énormément d'une simple prostituée. Cette relation était basée sur le besoin d'avoir une présence féminine à ses côtés et le besoin de reproduire le modèle social dans lequel ces hommes ont grandi et vécu avant d'arriver dans cette « frontière de la civilisation » qu'a été Yokohama. À cette époque, en Amérique du Nord ou en Grande-Bretagne, les jeunes hommes et femmes n'avaient pas tant de difficultés à se trouver un partenaire de vie issu du même milieu qu'eux et de la même classe sociale. À Yokohama, les choses étaient différentes. Ceux qui étaient mariés étaient souvent ceux qui occupaient des hauts postes dans des compagnies marchandes. Les jeunes femmes en âge de se marier devenaient souvent missionnaires ou étaient parfois filles de grands marchands et donc se mariaient avec des hommes issus de cette même classe économique. Dans cette micro-société où les femmes étaient rares et où la quête de profit était incertaine et chaotique, le besoin d'une relation stable et à long terme était très important. Les *musume* furent un moyen qui permit de combler quelque peu cette lacune.

Cette cohabitation mena quelquefois à des mariages et à des histoires très touchantes mais dont on ne connaît que très peu, pourvu qu'elles aient été mises sur papier et retrouvées par des historiens. Il y avait souvent un grand écart d'âge entre les époux, car si mariage il y avait, c'était souvent lorsque le fiancé avait enfin une situation financière stable. Ainsi, J. J. McGrath avait 51 ans lorsqu'il se maria avec Sunoda Rhew (Ryu). William Copeland avait 46 ans et sa fiancée Katsumata Ume, 21 ans. Arthur Otis Gay avait atteint d'âge vénérable de 71 ans, alors que sa fiancée Hida Toyo n'en avait que 27. S'ils ne s'étaient pas tous mariés, nous pouvons retrouver des traces de cohabitation entre étrangers et japonaises, comme la pierre tombale de

l'enfant d'Edward Lake, un marchand de Nagasaki, où il y est inscrit Lily Ito Lake²¹, et les correspondances de Yamada Cho, une jeune Japonaise de 17 ans vivant à Yokohama en 1879, qui avait eu une fille de Matthew Scott, un employé américain des douanes de Kobe²². Ces histoires inspirèrent également des œuvres fictives, comme l'opéra *Madama Butterfly* qui, bien que Cio-Cio-san ne soit pas spécifiquement une *musume*, montre de manière romancée comment ces relations pouvaient naître et se terminer²³.

Ainsi, différentes solutions furent trouvées pour pallier ce manque de femmes. En plus du système des *musume*, il y avait la prostitution qui fleurissait dans tous les ports. Mais la prostitution et le domaine du divertissement étaient une véritable entreprise à l'époque, ainsi nous reviendrons sur ce sujet dans une autre partie.

3.1.4 LES MISSIONNAIRES

La société portuaire de Yokohama était basée principalement sur le commerce, mais il s'y trouvait également beaucoup d'autres occupations qui permettaient de faire tourner cette société économiquement, socialement et moralement. Parmi celles-ci, examinons brièvement le cas des missionnaires qui est assez particulier, car le christianisme était proscrit en sol japonais depuis 1614²⁴.

²¹ *Ibid*, p.89.

²² *Ibid*, p.90.

²³ *Madama Butterfly* est un opéra en trois actes (originellement en deux actes) composé par Giacomo Puccini et qui fut joué pour la première fois le 17 février 1904 à Milan; Linda Cantoni and Betsy Schwarm, « Madama Butterfly », *Encyclopaedia Britannica* [en ligne], consulté le 11 mars 2019, <https://www.britannica.com/topic/Madama-Butterfly>.

²⁴ Bernard Bernier, *Capitalisme, société et culture au Japon*, p.56.

À Yokohama, vers 1870, on notait la présence de trois églises; l'une rassemblant des croyants de différentes branches du christianisme (que l'on nommait Unie), une autre de confession épiscopale, et une dernière catholique romaine²⁵. Puis en 1873, l'interdiction du christianisme fut levée par le gouvernement japonais, ce qui causa une prolifération de missions étrangères. Selon l'édition de 1875 du *Hong List and Directory*²⁶, ce sont ces organisations religieuses qui étaient présentes : l'*American Methodist Episcopal Church Mission*, l'*American Baptist Missionary Union*, l'*Independent Baptist Mission*, l'*American Presbyterian Mission*, l'*American Reformed Church Mission*, l'*American Women's Union Mission*, la *Christian Church*, l'Église Unie et la Mission catholique romaine²⁷.

Bien qu'il eût un afflux de missionnaires américains, nos sources ne nous renseignent que très peu sur leurs activités. Cependant, celles des catholiques sont beaucoup plus détaillées, car l'activité missionnaire catholique au Japon était vivifiée par la volonté papale et orchestrée par la Société française des Missions Étrangères, qui avait l'exclusivité des missions en Extrême-Orient²⁸. Pendant la période de l'interdiction du christianisme, ce que les missionnaires catholiques français avaient en commun avec leurs confrères anglo-américains, c'était les conditions dans lesquelles ils devaient exercer. Bien que le christianisme soit interdit, les traités *Ansei* accordaient

²⁵ Kevin C. Murphy, *The American Merchant Experience*, p.83.

²⁶ Une publication annuelle contenant les listes de tous les fonctionnaires importants de Yokohama, des commerces et des associations et de leurs membres importants.

²⁷ Olavi K. Fält, « The social whirl of "White" Yokohama after Iwakura return », dans Ian NISH (Ed), *The Iwakura Mission in America and Europe; a New Assessment*, Japan Library, 1998, p.115.

²⁸ Jean-Pierre Lehmann, « French Catholic Missionaries in Japan in the Bakumatsu and Early Meiji Periods », *Modern Asian Studies*, Vol. 13, No. 3, 1979, p.377.

aux résidents des ports de traité de pouvoir pratiquer leur religion librement et d'ériger des églises et des cimetières dans les ports. Mais il était interdit aux missionnaires de pénétrer à l'intérieur du Japon²⁹. Pour les missionnaires français, qui étaient mandés de répandre la lumière de la religion sur les Japonais païens, cela posa beaucoup de problèmes. Et problèmes il y en eut, par exemple lorsque le chef de la mission de Yokohama, le père Girard, commença à prêcher en japonais. Attirant quelques paysans, marchands et *samurai* curieux, il eut 36 arrestations qui ont failli subséquemment devenir des exécutions. Après cet évènement, il devint très clair que les restrictions religieuses rendaient l'évangélisation du Japon impossible et qu'il faudrait l'aide des gouvernements nationaux (la France pour les missionnaires catholiques) pour « paver la voie du Japon pour emmener le peuple à la Chrétienté »³⁰. Étant donné que leurs activités extraterritoriales étaient entravées, ils se sont donc repliés sur ce qui leur était accessible, leurs ouailles des ports de traité.

Pour les missionnaires américains, nous avons des témoignages de leurs activités et de leur vie *via* les marchands américains de Yokohama. Il y avait une très grande animosité entre ces marchands et les missionnaires pour plusieurs raisons. D'abord, les missionnaires désapprouvaient énormément le style de vie des marchands, notamment en rapport avec la prostitution florissante de Yokohama et le système des *musume*. Murphy rapporte le témoignage d'un certain E. Warren Clark disant; « *There is no more Sabbath here than if the Ten Commandments were never written. The sounds of*

²⁹ *Ibid*, p.381.

³⁰ Traduction personnelle. *Ibid*, p.382-383.

labor are heard in every direction, and sin and corruption abound in the worst forms
»³¹.

Deuxièmement, les marchands méprisaient les missionnaires, car ils vivaient apparemment bien sans trop d'efforts alors qu'eux vivaient dans un climat d'incertitude économique. Nous y reviendrons. Les marchands disaient d'eux qu'ils vivaient confortablement aux frais des dons de la communauté, à *Yamate* de surcroît, qui était un quartier confortable de Yokohama en retrait du port. De plus, ils passaient souvent des vacances à *Hakone*, une petite bourgade de la région réputée pour ses sources chaudes. Apparemment, les missionnaires y allaient pour éviter d'être en contact avec leurs confrères américains, ce qui ne manquait pas d'alimenter encore plus l'animosité entre les deux groupes³².

Mais, la raison principale pour laquelle les marchands américains détestaient les missionnaires, c'était que ces derniers promouvaient la révision des traités inégaux. Les missionnaires, contrairement à la plupart des marchands, croyaient qu'il valait la peine de convertir les Japonais et que leur civilisation ne serait que meilleure grâce aux enseignements du christianisme³³. Toujours fidèles à leur devoir d'évangélisation, ils souhaitaient pouvoir entrer à l'intérieur du Japon, mais, bien que l'interdiction frappant le christianisme finisse en 1873, les restrictions de voyage pour les missionnaires demeurèrent. Pour eux, la révision des traités *Ansei* permettrait de négocier un accès à

³¹ Kevin C. Murphy, *The American Merchant Experience*, p.83.

³² *Ibid.*

³³ *Ibid.*

l'intérieur du Japon pour leur mission. Cependant, une révision de ces traités mettrait fin aux tarifs préférentiels et à l'extraterritorialité dont bénéficient les résidents des ports de traité. Ces tarifs et l'extraterritorialité étaient ce sur quoi les activités de la communauté marchande de Yokohama étaient fondées et les retirer auraient des conséquences désastreuses pour les résidents³⁴.

3.2 COMMERCE ET ÉCONOMIE LOCALE ET INTERNATIONALE

Le commerce était d'un intérêt certain pour les puissances qui ont conclu des traités avec le Japon, et Yokohama fut construite exactement pour cela. Elle devait servir de lieu où les Euro-américains pouvaient s'y rendre pour échanger avec les marchands japonais, créant ainsi un réseau de distribution de produits occidentaux à l'intérieur du Japon et de produits japonais à l'international. Cependant, même si le traité Harris (1858) permettait les échanges commerciaux entre les États-Unis et le Japon à l'endroit des ports de traité³⁵, il fallut du temps avant que de solides activités commerciales ne s'implantent à Yokohama.

3.2.1 LA RUÉE VERS L'OR DE YOKOHAMA

Dans les premières années, les produits japonais qui y étaient disponibles provenaient surtout de petits marchands qui tenaient de petites échoppes à souvenir. Selon John McMaster, les grandes maisons marchandes japonaises, comme Mitsui, ont

³⁴ *Ibid*, p.85.

³⁵ Michael Robert Auslin, *Negotiating with Imperialism*, p.216-217.

évité Yokohama dans les premières années de son ouverture³⁶. Ainsi, les grandes compagnies marchandes occidentales, qui avaient l'habitude des grandes transactions au marché de Shanghai, voyaient peu d'intérêt à s'y établir.

Cependant, selon les termes de McMaster, Yokohama connut un *gold rush* dans les quelques mois suivant son ouverture du 4 juillet 1859. En effet, les marchands occidentaux se rendirent vite compte qu'il était beaucoup plus rentable d'acheter des pièces d'or japonaises, appelées *ryō*, pour ensuite les revendre au prix de l'or du marché mondial. L'article V du traité Harris concernant les échanges de monnaie stipulait que: « *All foreign coin shall be current in Japan and pass for its corresponding weight of Japanese coin of the same description* »³⁷. « *Of the same description* » signifie, dans notre cas, la monnaie en argent, car le dollar d'argent mexicain était la monnaie courante en Asie pour les échanges entre et avec les Occidentaux. Or le même poids ne signifiait pas la même pureté et, selon les prescriptions du traité et des taux du *bakufu*, on pouvait alors échanger 4 dollars d'argent mexicain (contenant 98g d'argent pur) contre 12 *ichibu* (les pièces d'argent japonaises, contenant 103g d'argent pur), qui pouvaient ensuite servir pour acheter 3 *ryō* (19g d'or pur) et finalement les revendre en Chine pour 12 dollars d'argent mexicains (293g d'argent pur), ce qui constituait un profit de 300%³⁸. Mais, nonobstant la différence de valeur entre les monnaies d'argent, l'or japonais fut l'objet d'un *gold rush* également, car il coûtait moins cher en argent

³⁶ John McMaster, « The Japanese Gold Rush of 1859 », *The Journal of Asian Studies*, Vol 19. No 3, May 1960, p.274.

³⁷ Michael Robert Auslin, *Negotiating with Imperialism*, p.217.

³⁸ Simon James Bytheway and Martha Chaiklin, « Reconsidering the Yokohama “Gold Rush” of 1859 ». *Journal of World History*, Vol 27, No 2, June 2016, p. 286.

qu'ailleurs. Au Japon, le ratio des valeurs de l'or et de l'argent était de 1 pour 5, alors qu'il était de 1 pour 15 sur le marché international³⁹. Ainsi, les marchands pouvaient dépenser peu d'argent au Japon pour en retirer beaucoup plus au marché de Shanghai, puis revenir au Japon pour se procurer de l'or à nouveau et retirer encore plus d'argent par la suite. Il va sans dire que le *bakufu* perdit beaucoup d'or de juillet jusqu'à la fin de l'année 1859. Il est cependant presque impossible de savoir avec certitude les pertes exactes du *bakufu* ainsi que les exportations réelles d'or japonais, puisque le *bakufu* interdit éventuellement l'exportation d'or, ce qui transforma le commerce en contrebande illégale dont les compagnies et particuliers qui y ont participé n'ont pas ou peu laissé de traces écrites⁴⁰.

Avec ces soudains influx d'argent, il eut une inflation massive des prix des produits japonais. Les marchands locaux demandaient maintenant des sommes exorbitantes pour leurs produits, ce qui ne manqua pas de créer des histoires mettant en scène les fourbes marchands japonais qui, tels des rapaces, volaient jusqu'à leur dernier sous les pauvres étrangers (nous reviendront sur ces histoires qui créèrent des stéréotypes). D'un autre côté, on retrouvait aussi des histoires de fourbes marchands étrangers qui volaient l'or du Japon⁴¹. Même si cette ruée vers l'or ne dura que quelques mois, elle instaura un climat économique à Yokohama qui deviendra la base des

³⁹ *Ibid*, p.282.

⁴⁰ Pour plus d'information sur ce *gold rush*, l'étude de John McMaster puis celle de Simon J. Bytheway et Martha Chaiklin offrent de meilleures explications sur son contexte et son fonctionnement; Simon James Bytheway and Martha Chaiklin, « Reconsidering the Yokohama "Gold Rush" of 1859 », p.281-301.

⁴¹ *Ibid*, p.295-296.

relations économiques entre les étrangers et les Japonais pendant la seconde moitié du XIXe siècle.

3.2.2 ACTIVITÉS ÉCONOMIQUES DES HABITANTS

Avec le *gold rush* de 1859, il fallut un peu de temps avant que les grandes compagnies de la mer de Chine (appelées *hongs*) s'installent à Yokohama, car les transactions d'or avaient encouragé des échanges ponctuels et l'installation temporaire de marchands étrangers qui quittaient lorsqu'ils avaient acheté suffisamment d'or. Un problème se pose encore pour retracer ces marchands car, comme pour les habitants, il y a les mêmes problèmes de recensement. Les principales sources pour déterminer l'occupation économique des habitants sont les rapports annuels des consuls listant leurs compatriotes, mais, nous l'avons vu, beaucoup ne s'enregistraient pas. Heureusement, certains ont laissé des traces par eux-mêmes. Que ce soit par des journaux personnels, des actes notariés ou des correspondances, les historiens ont pu, dans une certaine mesure, retracer leurs activités. Examinons, brièvement leurs principales activités économiques qui se développèrent dans la ville portuaire.

3.2.2.1 LES COMPAGNIES ET FIRMES DE COMMERCE

Étant donné que Yokohama avait été ouverte dans le but de faire du commerce, il est légitime de penser qu'une grande partie de sa population y était engagée. Par compagnies et firmes, nous entendons tout ce qui importait ou exportait des produits et qui avait des employés, comme par exemple les compagnies d'assurance. Notre

meilleure source d'information reste encore l'étude de Murphy, mais elle ne contient des informations que sur l'ensemble des ports de traité et non à propos de Yokohama directement. Mais étant donné l'importance de Yokohama parmi les autres ports, nous partirons du postulat que ces statistiques reflètent plausiblement et proportionnellement bien sa réalité.

Tableau 1: Nombre d'Occidentaux, de firmes de commerce et d'employés des ports de traité de 1870 à 1895

Années	Nombre total d'Occidentaux	Nombre de firmes	Nombre approximatif d'employés
1870	1 586	256	768
1885	2 298	210	630
1890	2 807	259	777
1895	3 227	355	1 065

Source : À partir des statistiques de Shinya Sugiyama dans Kevin C. Murphy, *The American Merchant Experience*, p.34 et 36.

Tableau 2: Nombre d'Anglo-américains, de firmes de commerce et d'employés des ports de traité de 1870 à 1895

Années	Nombre d'Anglo-américains	Nombre de firmes	Nombre approximatif d'employés
1870	1 011	134	402
1885	1 512	137	411
1890	1 731	166	498
1895	2 008	221	663

Source : À partir des statistiques de Shinya Sugiyama dans Kevin C. Murphy, *The American Merchant Experience*, p.34 et 36.

Les statistiques de la population et du nombre de firmes occidentales sont présentées dans les tableaux 1 et 2, à partir des recherches de Sugiyama mentionnées plus haut. Nous avons fait deux tableaux, un regroupant les statistiques des Américains et des Britanniques et l'autre pour l'ensemble des Occidentaux (Américains et Européens), afin d'avoir un aperçu de l'influence ou de l'impact que le groupe des

Anglo-américains a à l'intérieur du groupe des Occidentaux. Ces statistiques sont réparties selon les quatre années les plus pertinentes : l'année 1870 est la première où les données sont les plus fiables et reflètent encore bien la dynamique du début des ports; la deuxième, 1885, marque une période de baisse économique; enfin les troisième et quatrième reflètent la reprise des ports à l'approche de leur fermeture en tant que ports de traité.

Finalelement, afin de représenter le nombre de personnes travaillant dans le commerce, il faut se livrer à des calculs approximatifs. Murphy suggère dans son étude de supposer trois employés pour chaque firme, afin d'obtenir une estimation plausible du nombre de personnes engagées dans le commerce. Ce n'est pas une suggestion exagérée, car les grandes compagnies américaines et britanniques (comme la *China and Japan Trading Company*, *Walsh, Hall and Company*, *Smith, Baker and Company* et *Jardine Matheson and Company*) pouvaient employer jusqu'à six employés, souvent plus⁴², mais ce nombre variait énormément dépendamment du climat économique. Si on suppose que les nombreuses petites boutiques n'employaient que très peu d'employés, alors supposer trois employés en moyenne pour l'ensemble des compagnies nous donne un minimum plausible. Les nombres totaux d'habitants occidentaux, anglo-américains et de firmes nous proviennent des statistiques de Sugiyama et les nombres approximatifs d'employés par firme furent calculés par nos soins à partir des chiffres de Sugiyama.

⁴² Kevin C. Murphy, *The American Merchant Experience*, p.35.

De ces statistiques, nous pouvons remarquer que les Anglo-américains semblent occuper une place prédominante dans le commerce des ports. En effet, ils possèdent 52,3%, 63,8%, 64,1% et 62,3% pour chaque année respective du total des firmes occidentales. De plus, approximativement, il y a 39,8%, 27,2%, 28,8% et 33,0%, soit en moyenne près du tiers de leur population engagée dans des firmes anglo-américaines. Ainsi, toutes proportions gardées, nous pouvons voir que le commerce et les activités s'y rattachant occupaient une place importante dans les activités des habitants. Cependant, nous pouvons remarquer la baisse économique de l'année 1885, car le nombre de firmes diminue par rapport à l'année 1870 dans le cas occidental, alors qu'il n'augmente que de trois pour les firmes anglo-américaines. Si nous nous reportons aux chiffres de Sugiyama, qui détaillent le nombre de firme selon la nationalité de leur propriétaire, cette petite augmentation s'explique car, parmi tous les Occidentaux, il n'y a que les Américains qui enregistrent une augmentation de leurs firmes, alors que les autres diminuent toutes⁴³. Ces trois firmes supplémentaires sont donc le résultat de la moyenne des nouvelles firmes américaines moins celles britanniques qui fermèrent progressivement en fonction des aléas du marché.

Dans les premières années de Yokohama, de nouvelles compagnies ainsi que des aventuriers recherchant la fortune rapidement se sont installés pour partir après quelques années d'activités. Il y avait donc un renouvellement de marchands et de compagnies. Ce furent cependant les plus grandes compagnies, les *hongs* déjà établis en Chine et ailleurs, qui perdurèrent le plus longtemps⁴⁴.

⁴³ *Ibid*, p.36.

⁴⁴ *Ibid*, p.36.

3.2.2.2 LE COMMERCE INTERNATIONAL À YOKOHAMA

Avec les traités inégaux, le nombre de ports de traité était artificiellement maintenu très bas, ce qui empêcha l'émergence d'autres compétiteurs pour le marché de Yokohama⁴⁵. Ainsi, une très grande partie des exportations et importations du Japon se faisait là. Les produits exportés étaient des produits alimentaires comme du riz et des produits de la mer, des produits artisanaux comme des céramiques et des laques, du charbon, du cuivre, du papier, de la cire, mais surtout du thé et de la soie⁴⁶. Quant aux produits importés, c'était principalement du coton, de la laine et leurs produits manufacturés, des machines, du kérosène, du pétrole et, en temps de mauvaises récoltes, des pois, de la farine, du sucre et du riz⁴⁷.

Comme le Japon n'avait pas de commerce extérieur développé, les ports de traité servaient de point de passage pour les marchandises entrant et sortant du pays. À Yokohama, dans le cas du thé et de la soie, exportations importantes, les marchands japonais faisaient venir ces marchandises de partout dans le Japon. Les préfectures de Mie, Aichi et Shizuoka (situées sur la côte sud du centre du Japon, au sud-est de Kyoto)⁴⁸ envoyaient leur thé à Yokohama et des marchands d'Edo envoyaient aussi du

⁴⁵ Yasuhiro Makimura, *The Silk Road at Yokohama*, p.108.

⁴⁶ Kevin C. Murphy, *The American Merchant Experience*, p.40.

⁴⁷ *Ibid*, p.41.

⁴⁸ Ces préfectures sont celles d'aujourd'hui. Malheureusement, il semblerait que Murphy ait retracé la provenance des marchandises à partir de la division du Japon d'aujourd'hui et non celle de l'époque.

thé qui provenait de divers domaines, comme Yamashiro, Ise, Omi, Shimosa, Totomi et Suruga (tous situés de part et d'autre de Kyoto et d'Edo)⁴⁹.

Ce commerce international à Yokohama était en fait une extension du commerce triangulaire asiatique instauré par les Britanniques durant le XIX^e siècle. Les Britanniques vendaient leur coton en Inde, ensuite l'opium de l'Inde en Chine pour ensuite acheter du thé et de la soie chinoise. Ainsi, ils s'attendaient à ce que le Japon vende du thé, de la soie et un peu de cuivre, en échange de coton et d'opium. Cependant, la vente d'opium était interdite grâce au traité Harris et, selon Yasuhiro Makimura, le marché du Japon était assez mineur comparé à celui de la Chine pour que personne ne se sente obligé d'y forcer la vente d'opium. Les Japonais ont effectivement acheté du coton, en petite quantité comparée à leurs exportations de soie, mais assez pour s'introduire dans le marché asiatique⁵⁰.

3.2.2.3 LES PROFESSIONNELS

Enfin, en dehors des marchands, il y avait ceux dont leurs activités n'étaient pas tournées vers le commerce. Ce sont les professionnels et les gens de métier qui desservaient la population de Yokohama dans leurs divers besoins. Nous n'avons pas de statistiques quant à ces professionnels, mais nous avons retrouvé des traces de la présence de certains d'entre eux, témoignant de la diversité d'activités du port.

⁴⁹ Kevin C. Murphy, *The American Merchant Experience*, p.40.

⁵⁰ Yasuhiro Makimura, *The Silk Road at Yokohama*, p.99-100.

En 1863 arriva à Yokohama à bord du U.S.S. Jamestown le docteur Alexander Madison Vedder. D'abord au service de la marine américaine, il s'établit en 1865 dans le port de Yokohama et ouvrit sa clinique. Il n'y restera pas très longtemps, puisqu'en 1868 il entrera au service du *daimyō* (seigneur féodal) de Chōshū, puis en 1869 il dirigera l'hôpital impérial de Kobe jusqu'à son départ en 1870⁵¹. Continuons dans le thème médical avec W. C. Eastlack, le premier dentiste étranger à pratiquer au Japon. Arrivé à Yokohama en 1865, il sera suivi par beaucoup d'autres⁵² et ce sont eux qui permirent de développer la dentisterie moderne dans le pays. En effet, beaucoup prirent des assistants japonais qui devinrent à leur tour des dentistes brevetés qui exercèrent ailleurs dans le pays⁵³. Selon Toshihide Ohno et Yuji Hasaka, les premiers dentistes établis traitèrent d'abord les habitants occidentaux de Yokohama, puis après quelques années, les Japonais vinrent de partout au pays pour recevoir les traitements de ces dentistes, car ils étaient très efficaces comparé à ce qui se faisait à l'époque au Japon⁵⁴.

Nous savons également que des horlogers de Neuchâtel vinrent s'installer à Yokohama pour introduire les montres suisses aux Japonais. D'abord avec François Perregaux en 1861, puis James Favre-Brandt en 1863, Siber-Brennwald en 1865, J. Colomb & Cie en 1875, F. Retz & Co en 1875 et E. Jacot & Co en 1879, ces horlogers

⁵¹ Alexander Vedder, « An American in Japan 1863-1870 », *Archives of American Art Journal, A Retrospective Selection of Articles*, Vol 30, No 1 / 4, 1990, p.7.

⁵² J.S. Burlingham (1866), J.R. Lysner (1866), H.H. Winn (1867), B. Alexander (1869), H.H. Stevens (1870), St. G. Elliott (1870), H.W. Perkins (1875), Stout (1877), T.H. Gulick (1880), M.A. Howe (1877), F. Ogden (1888), A.G. Smith (1890), W.S. Worden (1890), R.H. Kimball (1890), L. Ottofy (1890); Toshihide Ohno and Yuji Hasaka, « The Dawn of Modern Dentistry in Japan: The Transfer of Knowledge and Skills from Foreign Dentists to Japanese Counterparts in the Yokohama Foreign Settlement », *Japanese Dental Science Review*, 2013, 49, p.8.

⁵³ *Ibid*, p.7.

⁵⁴ *Ibid*, p.11.

installés à Yokohama contrôlèrent l'importation de montres pour tout le Japon pendant la période étudiée⁵⁵.

Une activité très prolifique de l'époque était la prostitution. Nous y reviendrons plus en détail plus loin, mais il faut savoir que Yokohama avait son propre quartier spécialisé dans le divertissement, gracieuseté du *bakufu*. Le quartier *Miyozaki* était l'endroit où l'on pouvait bénéficier des services de prostituées et de courtisanes. Les plus importantes étaient communément appelée *oiran* et on pouvait acheter leurs services d'une soirée pour quatre ou cinq dollars d'argent. Les autres courtisanes coûtaient autour de deux dollars d'argent, alors que les simples prostituées seulement 2 *shu* (le *shu* est la monnaie de moindre valeur dans le système des trois monnaies japonaises avec le *ryō* et l'*ichibu*)⁵⁶. Dans les premières années de Yokohama, la maison de thé *Gankirō* était un des établissements les plus fréquentés et le seul qui accueillait les étrangers en son sein pour y passer la soirée ou la nuit⁵⁷. À la suite de son incendie en 1866, elle fut reconstruite et renommée par la suite le *Number Nine*, dirigée par une femme ironiquement surnommée par la communauté *Mother Jesus*⁵⁸.

3.3 LA VIE SOCIALE ET COMMUNAUTAIRE

⁵⁵ Pierre-Yves Donzé, « Des importateurs suisses de Yokohama aux fabricants d'horlogerie japonais : le marché de la montre dans le Japon de Meiji, 1868-1912 », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, T. 57e, No 1, Janvier-mars 2010, p.173.

⁵⁶ Todd S. Munson, *Imperialism and Infomedia*, p. 138.

⁵⁷ *Ibid*, p. 137.

⁵⁸ Kevin C. Murphy, *The American Merchant Experience*, p.87.

Le sujet de ce mémoire est à propos d'une communauté, celle des Anglo-américains de Yokohama. Mais, nous savons que ces dits Anglo-américains étaient assez différents au sein de leur groupe que nous avons formé avec le seul critère de la langue. Comment alors peut-on dire qu'il y avait une communauté, que ces gens, britanniques et américains, pouvaient sentir qu'ils étaient liés ensemble par un certain sentiment d'appartenance ? C'est en examinant comment ils se côtoyaient dans leurs temps libres que nous pouvons le saisir.

Mais, précisons d'abord un fait fondamental : la communauté anglo-américaine vivait dans un environnement étranger. Yokohama se situait dans un pays inconnu de tous, car, quelques années plus tôt, personne n'avait le droit de franchir les frontières japonaises. La barrière de la langue constituait un problème majeur, mais, surtout, la manière de commercer avec les marchands japonais n'était pas du tout la même de ce qu'ils étaient habitués ailleurs (nous y reviendrons au chapitre 4). Devant l'inconnu que représentait le Japon et la peur et les incertitudes que cela apportait, les marchands anglo-américains de Yokohama se constituèrent une micro-société familière et psychologiquement rassurante. Dans le cas des Américains, ceux-ci ont cherché à se rapprocher de valeurs qui leurs semblaient familières et se sont rendu compte que les Britanniques leur étaient semblables à bien des égards ;

Insecure in their new environment, American merchants of the treaty ports sought security, affirmation of their identities as men, as businessmen and as Westerners bound by a common heritage to other Westerners.

Americans revealed the depth of their commitment to the central values of their home culture, clung to them tenaciously, and found that they were not, in some respects, markedly different from those of the British with whom they shared their home in the ports.⁵⁹

⁵⁹ *Ibid*, p.55.

Or, le ton social de Yokohama était semi-colonial et principalement britannique, car ils étaient les plus nombreux. Les Américains se concentrèrent donc pour reproduire le mieux possible les valeurs et les modèles victoriens pour se rapprocher le plus possible de ce qui semblait être la norme sociale dans le port. Ils firent beaucoup d'efforts pour créer, toujours selon Murphy, un univers stable de solidarité culturelle qui saurait les protéger en cas de problèmes⁶⁰.

3.3.1 LES CLUBS ET ACTIVITÉS COMMUNAUTAIRES

Quoi de mieux pour créer un univers solidaire et psychologiquement rassurant que des clubs sportifs et des organisations communautaires. Or, il y en eut beaucoup dont certains furent formés dès le début des années 1860. Selon l'édition de 1875 du *Hong List and Directory*, il y avait une Chambre de Commerce (fondée en 1865), l'*Amateur Athletic Association of Yokohama*, l'*Art Union of London*, le *Race Club* (1866), le *Yokohama United Club* (1863), le *Club Germania* (1863), l'*Eastern Club*, le *Cricket Club*, le *Racquets Club*, le *Yokohama Rowing Club*, la *Yokohama Rifle Association* (1865), le *Swiss Rifle Club*, un *Public Hall Committee*, l'*Independent Order of Good Templars*, la *Literary Society of Yokohama*, la *Choral Society of Yokohama*, un *Cemetery Committee*, l'*Asiatic Society of Japan* (1872), une Loge maçonnique (fonctionnant régulièrement depuis 1866), la *Japan Total Abstinence Society*, qui ouvrit un *Temperance Hall* en 1873, la *Ladies Benevolent Society* (1873)

⁶⁰ *Ibid*, p.55.

et trois services volontaires de pompiers, les *Victoria Steam Fire Engine Company*, l'*American Fire Brigade* et la *Private Fire Hook & Ladder Company*. Puis l'édition de 1876 mentionne la *Yokohama Football Association*, l'*Amateur Dramatic Club*, la *St-Andrew's Society of Japan* et la *Young Men's Christian Association* ainsi que deux nouvelles brigades contre les incendies, la *Relief Steam Fire Brigade* et la *Yokohama Fire Brigade*⁶¹.

De ces associations, mises à part le *Club Germania* et le *Swiss Rifle Club*, nous pouvons supposer qu'il y a des chances qu'elles soient formées de membres issus de la communauté anglo-américaine, puisque rien n'indique le contraire. De cette liste de 31 associations, sept sont des services publics (comme les pompiers) et six sont clairement identifiées comme des organisations caritatives ou visant la promotion de certaines valeurs morales (comme le *Temperance Hall*). Le reste, soit plus d'une vingtaine de clubs, est composé majoritairement de clubs sportifs, d'associations artistiques ou de clubs privés à adhésion restreinte, tel le *Yokohama United Club* qui n'accueillait que l'élite du port :

*The Yokohama United Club, an imposing edifice at Number four Bund, sported similar amenities: a bowling alley, an extensive library, reading and billiard rooms, and "every luxury the climate could suggest", including an excellent table. The governing committee of the club included American members, and a U.S. consul general served at least once as its president. Inside the club, one found "a very agreeable and genial set of members, American as well as English", American papers, magazines, billiards and drinks in abundance.*⁶²

3.3.1.1 L'IMPORTANCE DES CLUBS SPORTIFS

⁶¹ Olavi K. Fält, « The social whirl of "White" Yokohama after Iwakura return », p.115.

⁶² Kevin C. Murphy, *The American Merchant Experience*, p.74-75.

La prédominance des clubs sportifs peut s'expliquer par la prédominance britannique dans la communauté. Selon Olavi K. Fält, le sport était un élément important de l'identité britannique dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Bien que la classe moyenne britannique commence à pratiquer des sports d'équipe depuis au moins les années 1850, ce sont surtout les sports pratiqués par la haute société qui occupent les clubs de Yokohama, comme le cricket, l'aviron et le tir. Mais ces clubs illustrent aussi comment s'articulait le culte britannique de la condition physique autour des sports tels que le tennis, la gymnastique, l'aviron et l'équitation⁶³. Ces clubs sportifs reproduisaient ainsi ces traits de la culture et de l'identité britanniques.

Mais le sport n'était pas l'apanage des Britanniques seulement. Les Américains aussi, durant le XIX^e siècle, développèrent une passion semblable pour le sport comme moyen de définir leur masculinité. La différence avec le cas britannique réside dans le fait que les sports athlétiques étaient un phénomène plus largement répandu dans toutes les classes sociales en Amérique, alors qu'en Europe, ils étaient surtout répandus dans la bourgeoisie et l'aristocratie. Murphy explique que le sport, surtout athlétique, servait:

[A]s a form of physical culture that strengthened the body, refreshed the soul, and increased a man's resistance to luxury and vice, [athletics] came increasingly to be associated with competition, replication of the rigors of war, cultivation of masculine character traits such as steadiness of "nerve", and overcoming the debilitating tendency of modern life to produce flaccid and "luxury-loving individuals".⁶⁴

⁶³ Olavi K. Fält, « The social whirl of "White" Yokohama after Iwakura return », p.115.

⁶⁴ Kevin C. Murphy, *The American Merchant Experience*, p.79.

Ainsi, c'était un moyen de prouver sa masculinité et sa virilité que de pratiquer de tels sports ou de faire partie d'un tel club, dans un univers où il devenait essentiel de se rattacher à cela. C'était des endroits où les hommes pouvaient se définir et renforcer leur identité en tant qu'hommes civilisés, forts et moraux qui vivaient dans un monde inconnu et qu'ils jugeaient comme étant barbare⁶⁵, mais aussi face aux Japonais qu'ils côtoyaient. L'attitude agressive et compétitive des Anglo-américains créait un contraste avec la culture japonaise où les hommes avaient des passe-temps et des comportements jugés efféminés comme faire voler des cerfs-volants, l'arrangement floral, le jardinage ou utiliser des éventails⁶⁶.

3.3.1.2 LES CLUBS PRIVÉS ET ÉVÈNEMENTS CULTURELS

Les clubs privés, nous dit Murphy, constituaient le centre de la vie sociale des marchands américains et britanniques. Plus particulièrement, c'était le bar qui incarnait l'acceptabilité et la popularité d'un membre au sein de la communauté du port et il y avait des conditions strictes à respecter pour y être admis, basées sur la nationalité (anglo-américain), l'occupation (marchands non engagés dans le commerce de détail) et le sexe (exclusivement des hommes)⁶⁷. De plus, une fois admis, il fallait respecter un certain code de conduite essentiellement basé sur sa présence régulière au bar du club et sur la participation aux tournées d'alcool. Donc pour faire partie d'un tel club, et donc être un membre respecté par la communauté de Yokohama, il fallait activement

⁶⁵ *Ibid*, p.74.

⁶⁶ Donald Roden, « Baseball and the Quest for National Dignity in Meiji Japan », *The American Historical Review*, Vol 85, No 3, June 1980, p.513.

⁶⁷ Kevin C. Murphy, *The American Merchant Experience*, p.75.

participer à ses différentes activités selon le code de conduite approprié afin d'établir et de renforcer l'identité de la communauté et la sienne de ce fait. Mais les clubs demandaient énormément d'investissements en temps et en argent de la part de ses membres et l'incapacité de remplir ses obligations menait à des sanctions, dont l'expulsion⁶⁸. Ainsi, les clubs privés, plutôt que de soutenir leurs membres en cas de besoin, servaient surtout à promouvoir un certain *standing*, dont ses meilleurs membres bénéficiaient, mais qui pouvait leur être retiré dès qu'ils montraient des signes de faiblesses.

Étant donné la grande variété d'activités offertes par les clubs, il n'était pas rare qu'un individu soit engagé dans plus d'un club, que ce soit comme membre ou comme organisateur⁶⁹. Ainsi, l'esprit de communauté était renforcé, car le partage des membres entre les différents clubs faisait en sorte que, finalement, presque tout le monde connaissait presque tout le monde, d'où l'importance de la réputation de chacun à respecter l'identité commune que la communauté cherchait à se donner.

Mais ce n'était pas tous les clubs ou associations qui étaient également populaires. Dans le cas de l'*Asiatic Society of Japan*, ses membres se réunissaient chaque mois pour présenter des lectures sur différents aspects du Japon. Par exemple, l'année 1874 fut notamment animée par les lectures d'un certain capitaine S. T. Bridgford sur « *Yezo (Ezo, aujourd'hui Hokkaido), a description of the Ishi-kari river and the new capital, Satsporo (Sapporo)* », d'Ernest Satow sur « *Shinto shrines of Ise*

⁶⁸ *Ibid*, p.77.

⁶⁹ Olavi K. Fält, « The social whirl of "White" Yokohama after Iwakura return », p.115.

», et de W. E. Griffis sur « *The games and sports of Japanese children* »⁷⁰. Cependant, le but de l'*Asiatic Society of Japan* visait à approfondir la compréhension du Japon chez la communauté, ce qui ne plaisait pas vraiment aux marchands, car ça aurait entamé la solidarité entre les marchands qui se basait beaucoup sur le fait qu'ils étaient tous unis contre les « fourbes marchands japonais »⁷¹.

Chaque évènement communautaire était généralement le sujet d'un article dans un ou plusieurs journaux de Yokohama, que ce soit pour annoncer un bal et ses invités d'honneur, pour critiquer la prestation musicale ou théâtrale de la veille⁷² ou pour dénoncer des scandales publics, comme l'empoisonnement à l'arsenic d'un certain Mr Carew, gérant du *Yokohama United Club*, par sa femme, qui fut condamnée à mort, puis à l'emprisonnement. Murphy raconte que la communauté fut tellement absorbée par cette histoire qu'un nouveau jeu de cartes fut spécialement introduit pour détourner les conversations⁷³.

3.3.2 LES PUBLICATIONS LOCALES

Les journaux locaux furent un moyen dont les Anglo-américains se pourvurent afin de s'exprimer sur divers sujets. Très tôt dans le développement de Yokohama, des journaux furent créés, principalement dans le but de publier les calendriers des arrivées et des départs des navires et les taux de change des monnaies étrangères, qui étaient

⁷⁰ *Ibid*, p.116.

⁷¹ Kevin C. Murphy, *The American Merchant Experience*, p.73.

⁷² *Ibid*, p.72.

⁷³ *Ibid*, p.73.

des informations très utiles pour les marchands locaux. Mais ces journaux ont également servi à rendre compte des événements importants qui se déroulaient à Yokohama et ce qui se passait dans le monde et ailleurs dans le Japon.

Le premier journal de Yokohama fut créé par le britannique Albert William Hansard, le petit fils de Luke Hansard qui était le compilateur et l'imprimeur des travaux du parlement britannique. Albert William Hansard créa le *Nagasaki Shipping List and Advertiser* en juin 1861, puis décida plutôt de déménager à Yokohama plus tard dans la même année et y fonda le *Japan Herald*. C'était un journal hebdomadaire qui, à l'origine, se contentait de publier les calendriers de livraison de marchandises, des arrivées et départs des navires, des annonces des ambassades et consulats étrangers et des publicités de compagnies commerciales. Puis en 1863, Hansard créa le *Daily Japan Herald*, un journal quotidien du matin contenant essentiellement la même chose que son cousin hebdomadaire, mais avec cette fois-ci des articles sur les nouvelles locales. Par la suite, il fusionna ces deux journaux pour créer le *Japan Daily Herald*, un quotidien du soir, qui fut distribué non seulement à Yokohama, mais aussi à Nagasaki, à Kobe, à Osaka, à Shanghai et à Londres. D'autres journaux virent le jour également à Yokohama, comme le *Japan Commercial News* (1863-1865) du portugais F. da Roza, l'hebdomadaire *Japan Times* (1865-1870), le *Japan Times Daily Advertiser* (1865-1870) et le bihebdomadaire *Japan Times Overland Mail* (1865- 1918) de Charles D. Rickerby, qui visait des lecteurs outre-mer, le *Japan Weekly Mail* (1870-1915) et le *Japan Mail Daily Advertiser* (1870-1879) de William Gunston, le *Japan Daily Mail* (1879-1918) de Francis Brinkley, et finalement le quotidien *Japan Gazette* (1867-1923) et le *Nisshin Shinjishii* (*Reliable Daily News*, 1872-1875) publié en japonais de

John Reddie Black⁷⁴. Tous ces journaux furent publiés par des Britanniques, sauf da Roza évidemment, mais il eut un seul journal publié par un Américain, ce fut le *Japan Advertiser* (1890-1909) de John Meikeljohn. Ce journal était américain par son style et était apparemment très respecté pour l'accent porté aux nouvelles internationales⁷⁵.

Nonobstant l'apport pertinent d'informations et de nouvelles à la communauté de Yokohama, à quoi pouvait aussi servir ces journaux ? Et pourquoi y en avait-il autant proportionnellement à la population du port alors que, nous l'avons vu, elle n'était pas si élevée que cela ? Todd S. Munson cite James Hoare qui indique que la prolifération de journaux dans les ports de traité ne reflétait pas vraiment un intérêt particulier pour ce qui se passait localement et dans le monde, mais que c'était les rivalités, l'ambition personnelle et la disponibilité de fonds et de subventions qui encourageaient grandement les journalistes⁷⁶. Quant à l'impact des journaux dans la communauté, prenons l'exemple du *Japan Herald* de Hansard qui fut créé peu de temps après la naissance du port.

Munson indique que le *Herald* s'afficha dès le début comme un défenseur des intérêts de la communauté occidentale de Yokohama. L'une des premières causes que le *Herald* traita fut la création d'un comité des propriétaires des terres de la concession de Yokohama pour gérer l'illumination des quartiers et les mesures sanitaires, dont le consul avait la tâche de faire, mais qui tardait à s'exécuter. Alors que Yokohama était

⁷⁴ Akihiko Haruhara, « English-Language Newspapers in Japan », p.475.

⁷⁵ *Ibid* p.476.

⁷⁶ Todd S. Munson, *Imperialism and Infomedia*, p. 248.

ouvert depuis 1859, cela faisait déjà deux ans que rien n'avait été fait pour réguler les endroits où l'on pouvait abattre les animaux ou pour instaurer une police locale et le *Herald* se positionna comme le porte-parole des membres de la communauté qui souffrait de ses conditions de vie urbaine⁷⁷.

L'hygiène publique fut un des sujets de prédilection de Hansard, avec celui de l'incompétence des consuls qui, selon lui, dispensaient inégalement la justice et jouissaient de privilèges commerciaux honteux. Cet extrait du *Japan Herald* montre le genre de critique de Hansard :

*The Ministers, theirs guards, the Consuls, their clerks may trot, canter, gallop through the streets, who hears of complaints? But we poor merchants and traders, billbrokers and auctioneers must look to it that our steeds do not break into an amble or 'tis "beware, \$200 fine!" A Minister's guard rushes across a street to assault an inoffensive passing Japanese and knock him into a ditch, is reported and nothing more is heard of it; [...].*⁷⁸

Un thème récurrent, dans les invectives de Hansard, était que les consuls se détournent des besoins de la communauté. Un autre aspect important du *Herald* était qu'il traitait des nouvelles et des problèmes à l'ordre du jour, notamment des politiques quant au commerce international dans les ports de traité. Par exemple, lorsqu'en 1862, des négociations furent entamées pour retarder le plus possible l'ouverture d'Edo comme port de traité (qui devait être faite d'ici 1863), beaucoup d'incertitudes furent soulevées en raison de rumeurs, infondées ou non, qui circulaient. Or, l'ouverture d'Edo était importante pour les marchands de Yokohama, car cela leur permettrait d'agrandir leurs réseaux commerciaux au Japon. Ces rumeurs faisaient en sorte que les

⁷⁷ *Ibid*, p. 257-258.

⁷⁸ *The Japan Herald*, February 8, 1862, dans *Ibid*, p. 261.

habitants de Yokohama n'avaient finalement aucune idée de l'avancement des négociations ni même de qui allait prendre des décisions qui influenceraient leur vie. Le *Herald*, qui ne pouvait pas non plus informer efficacement la population sur ce problème, devint le porte-parole des angoisses de son lectorat⁷⁹.

Comme dans toute communauté, il y avait bien entendu des rivalités et des guerres de clochers entre les journaux locaux ou causées par ceux-ci. Un cas en particulier est significatif de cela et montre l'influence que ces journaux avaient sur l'un et l'autre et sur le reste de la communauté. L'affaire *Glackmeyer VS McKechnie* en octobre 1865 opposa l'employeur britannique McKechnie à son employé américain Glackmeyer sur une histoire de vol⁸⁰ et elle fut rapportée dans le *Japan Herald*, maintenant écrit par John Reddie Black et par Charles Rickerby dans le *Japan Times*. Contrairement au *Japan Herald*, le *Japan Times* était un journal très récent en automne 1865. Rickerby n'avait pas un style qui ménageait ses lecteurs et son style d'écriture était assez agressif et manquait de tact. Là où le *Herald* publia un compte-rendu assez neutre sur l'affaire *Glackmeyer VS McKechnie*, Rickerby en fit une critique du consul américain George Fisher selon laquelle il était partial envers Glackmeyer dans son jugement et il en profita pour décrire Glackmeyer comme un homme à la vertu douteuse qui habitait avec une prostituée chinoise⁸¹. Rickerby continua ses invectives contre le consul et Glackmeyer jusqu'à ce qu'il se fasse agresser dans une ruelle sombre par ce dernier. Évidemment, puisque Glackmeyer était américain, c'est le consul Fisher qui

⁷⁹ *Ibid*, p. 262-264.

⁸⁰ *Ibid*, p. 291.

⁸¹ *Ibid*, p. 298-299.

hérita du procès de cette agression. En outre, il discrédita maintes preuves de l'accusation contre lui. Glackmeyer, de son côté, plaida que c'était en raison des articles de Rickerby qui avaient brisé sa réputation qu'il l'agressa et que donc il était justifié dans ses actes et dans son honneur. Finalement, ce procès pour une agression dans une ruelle prit des tournures de procès pour diffamation avec les articles de Rickerby comme preuves⁸².

Que ce soit comme défenseur ou porte-parole, les journaux locaux écrivaient sur la vie quotidienne des habitants de Yokohama (ou du moins celle de la communauté anglophone qui lisait ces journaux publiés en anglais), mais surtout, ils exprimaient l'angoisse, le mécontentement, les fiertés ou les joies (il ne faut pas croire que le *Herald* ne parlait que des évènements négatifs) des habitants. C'est pourquoi nous disons qu'ils ont servi à renforcer un certain sentiment d'appartenance ou une certaine conscience de groupe dans la communauté anglo-américaine et ce, dès le début des activités du port.

3.3.3 YOKOHAMA, VILLE DE DIVERTISSEMENTS

Après tout ce que nous avons dit, que pouvons-nous ajouter de plus sur la communauté anglo-américaine de Yokohama ? Yokohama était une ville portuaire marchande, en raison de ses principales activités tournées vers le commerce international et du traité Harris qui lui a conféré son existence en tant qu'endroit où le

⁸² *Ibid*, p. 304.

commerce serait possible et réglementé. Cependant, il est curieux de remarquer que des activités récréatives semblent occuper une grande importance dans la vie des Anglo-américains. En fait, et c'est d'autant plus vrai à partir des années 1870, le style de vie des marchands de Yokohama était beaucoup plus récréatif que tourné vers le travail⁸³. Les bureaux ouvraient tard le matin et fermaient généralement tôt, vers 16h30. Il y avait environ une heure de repas dans le milieu de la journée et après la fermeture, les hommes allaient dans leur club ou allaient se divertir à cheval ou en bateau. Fält nous dit que les endroits les plus populaires pour le divertissement étaient le *Gaiety Theatre* (ouvert en 1870) et le hall du *Grand Hotel* pour les soirées musicales et le parc public (également ouvert en 1870) pour la détente au son des orchestres qui venaient y jouer quelques fois⁸⁴.

Nous soulevons un point paradoxal à propos de notre communauté. Yokohama avait été ouverte dans le but de commercer. Ses journaux locaux étaient exclusivement, à leurs débuts, des sources de renseignement sur les cargaisons de marchandises et sur les taux de change des monnaies étrangères. Les immigrants y venaient dans le but de faire de l'argent et les activités de la majorité des Anglo-américains étaient tournées vers le commerce ou tout autre activité rémunérée. Cependant, le mode de vie des marchands anglo-américains était ou devenait de plus en plus récréatif et basé sur le divertissement. L'importance que les clubs privés et sportifs avaient pour leurs

⁸³ Pour plus d'information sur l'importance des loisirs, voir Thorstein Bunde Veblen, *Théorie de la classe de loisirs*, TEL Gallimard, 1899 (1970 pour édition présente), 322 pages.

⁸⁴ Olavi K. Fält, « The social whirl of "White" Yokohama after Iwakura return », p.114.

membres semble nous l'indiquer, mais nous pouvons également faire d'autres liens pour corroborer cette affirmation.

Loin de chez soi, de sa famille et de sa patrie, la sociabilité devenait une affaire de survie à Yokohama et la popularité dans les clubs la déterminait. Nous l'avons vu, ce n'était pas les relations de travail ou même la performance économique qui importait pour l'acceptabilité sociale d'un tel, mais bien sa popularité auprès de ses compères et au sein de la ville. C'était pendant les activités de divertissements, le sport, les tournées d'alcool au bar ou les soirées musicales, que les hommes avaient l'occasion de socialiser et de prouver qu'ils étaient respectables.

Nous avons vu aussi qu'il y avait un certain manque de femmes à Yokohama, flagrant à ses débuts mais qui se résorba quelque peu avec les années. Le système des *musume* servit à combler le manque d'affection des hommes et les prostituées et les courtisanes de *Miyozaki* furent très sollicitées pour les divertir. Or, avoir un quartier *red lights* près de chez soi peut être très tentant dans ces conditions, surtout lorsque les hommes passaient énormément de temps en mer avant d'arriver à Yokohama et que, nous l'avons vu, la religion peinait, semble-t-il, à toucher les mœurs des habitants.

Mais les Occidentaux n'étaient pas les seuls à profiter des divertissements de Yokohama et ils ne furent pas non plus les seuls à créer l'image de Yokohama comme une ville de divertissements. Dès son ouverture en 1859, Yokohama fut vendue aux Japonais comme une nouvelle attraction touristique et une substantielle littérature fut

créée pour y attirer les visiteurs, des guides de voyage, des impressions sur bois⁸⁵ et des recueils de poésie, dans le but de renseigner leurs audiences sur ces « barbares étrangers »⁸⁶. Ces recueils font état des qualités attractives du port, notamment du quartier *red lights*, *Miyozaki*. Alors que la littérature occidentale condamnait et condamne toujours, ce quartier et ce qui s’y passait, les guides touristiques japonais ne cessaient d’en faire l’éloge. Par exemple, dans le *Minato no hana Yokohama kidan*, la description de l’endroit est merveilleuse :

*It is a lively scene, unmatched by Ningyōchō Street in Edo or Junkeichō in Osaka... on both sides shops selling foreign goods are a feast for the traveler’s eyes. Lanterns in front of tea-shops rob light from the moon; box-shaped lanterns greet those coming and going near the great front gate; sleek beauties vie in their charms.*⁸⁷

*[T]he beauty of the prostitutes never wanes, [...] so lovely are the young women that “on would suspect they were decorated celestial nymphs” that have descended from Heaven. For this reason prospective customers both Japanese and foreign come “irrespective of day or night”.*⁸⁸

Miyozaki était l’une des créations du *bakufu* pour empêcher les Occidentaux de vouloir sortir du port. Dans ce cas-ci, il devait servir à combler les besoins sexuels des marchands⁸⁹. Nous le verrons plus loin, mais la création et l’aménagement de Yokohama avaient été faits dans le but de contenir les Occidentaux dans des limites très spécifiques pour éviter le plus de contacts possibles entre eux et le reste du Japon.

⁸⁵ Les impressions sur bois sont un medium d’art où des images ou du texte à l’encre sont imprimés sur du bois traité.

⁸⁶ Todd S. Munson, *Imperialism and Infomedia*, p.90-91; Tout le chapitre 2 de sa thèse est à propos de 3 guides touristiques représentatifs de la perception des Japonais de Yokohama et des Occidentaux, le *Minato no hana Yokohama kidan* (*The Harbor Blossom : Strange Tales of Yokohama*) de Kinkōdō Morookaya Ihee, *Chinji gokakkoko Yokohama hanashi* (*Marvels of the Five Nations : Yokohama Tales*) de Nansōan Shōhaku et *Yokohama hanjōki* (*A Record of Yokohama’s Prosperity*) de Yanagawa Shunsan.

⁸⁷ *Ibid*, p.94-95.

⁸⁸ *Ibid*, p.95.

⁸⁹ Michael Robert Auslin, *Negotiating with Imperialism*, p.55.

3.4 CONCLUSION

Notre portrait des Anglo-américains de Yokohama est donc complété. Avec toutes les difficultés rencontrées pour les recenser avec uniquement un accès à des sources secondaires, nous avons néanmoins réussi à les retracer et les décrire de manière la plus juste possible. Les Américains formaient une petite portion de tous les Occidentaux de Yokohama, mais les Britanniques, étant plus nombreux et engagés dans le port, les ont relativement bien accueillis parmi eux, dans leurs activités ou leurs divertissements. Les Anglo-américains conservèrent leur prédominance jusqu'à la fin de vie du port de traité sur le plan démographique par leur nombre, économique par leur présence constante dans les firmes de commerce ou dans les autres professions, et culturel en raison des clubs et événements culturels promus par la communauté.

Nous avons vu également que Yokohama semblait être une ville beaucoup plus axée sur le divertissement que sur l'économie. L'importance des clubs privés dans la vie sociale des hommes était à la hauteur de leur besoin de paraître comme un membre respectable et apprécié de la communauté. De plus, nous avons vu que Yokohama en tant que telle semblait être un lieu où les divertissements étaient favorisés sinon encouragés, notamment via le quartier *Miyozaki*.

Étant donné que le port de Yokohama avait été ouvert pour le commerce, une question paradoxale avait été soulevée : comment se faisait-il que les divertissements aient pris une telle importance alors que le commerce devait être l'occupation principale des habitants selon les dispositions du traité Harris de 1858. Cette question

ne pourra être répondue tout de suite, mais notre hypothèse est que des pressions économiques pesaient fortement sur les marchands anglo-américains de Yokohama et que les clubs étaient un certain remède pour la santé mentale de ses membres.

CHAPITRE 4

LE TERRITOIRE ET SES HABITANTS

Avant de commencer cette partie, faisons un bref retour sur notre objectif principal. Notre question de recherche était de savoir quel avait été le système social et impérial qui avait été créé à Yokohama par le système des ports de traité et qui avait créé le mode de vie particulier de ses habitants. Or, dans le chapitre 2, nous avons vu comment le petit port de Yokohama fut choisi pour devenir le principal port de traité du Japon, jetant ainsi les bases de ce système. Dans le chapitre précédent, nous avons fait un portrait de la communauté anglo-américaine de Yokohama qui s'était formée dès l'ouverture du port afin d'avoir un portrait clair et le plus précis possible des personnes qui la composaient. Ce portrait nous servira énormément ici car le but de ce quatrième chapitre est d'examiner comment la nature même de ce système influença le mode de vie et les activités de notre communauté ainsi que leur rapport à l'Autre.

Ce que nous voulons faire, en premier lieu, c'est de compléter ce portrait en y ajoutant la dimension de l'espace. L'emplacement de Yokohama a été le sujet d'âpres débats, car ce territoire devait servir à isoler les Occidentaux du reste du Japon. Cependant, le *bakufu* ne se contenta pas seulement de délimiter des frontières autour de Yokohama, il a aussi décidé de la disposition des quartiers de la ville et il l'a fait construire selon ses propres desseins. Nous examinerons donc ce plan de Yokohama duquel les Américains et les Britanniques ont emménagé en 1859, puis les changements qu'ils y ont apportés lors de la reconstruction de Yokohama après l'incendie de 1866.

Mais ce que nous cherchons à découvrir, c'est comment la disposition des différents quartiers a influencé le type d'activités qui s'y déroulait.

Le deuxième aspect qui complètera notre portrait sera d'examiner comment les Anglo-américains et les Japonais se côtoyaient. Dans quelles circonstances se rencontraient-ils, vivaient-ils ensemble, travaillaient-ils ensemble, quelles étaient leurs perceptions vis-à-vis l'un de l'autre ? Telles sont les questions que nous nous poserons pour un cas en particulier, qui est représentatif de la vie de la communauté de Yokohama, celui des relations entre les marchands anglo-américains avec leurs partenaires japonais et leurs assistants chinois. Finalement, étant donné que Yokohama a été créée pour les isoler, nous examinerons comment les Anglo-américains ont perçu l'idée de frontière qui les séparait du reste du Japon. Nous verrons aussi la remise en question de cette frontière dans le contexte de la révision des traités inégaux à partir des années 1870.

4.1 LE *BUND* DE YOKOHAMA

Pourquoi ajouter la dimension de l'espace à ce travail ? Pouvions-nous expliquer le système de port de traité en nous contentant des deux précédents chapitres ? Ignorer l'espace en tant qu'élément à analyser serait, nous pensons, une erreur, car nous ne pouvons comprendre le système qui influença le mode de vie de la communauté de Yokohama sans la voir en fonction de l'espace qu'elle occupait et comment elle utilisait cet espace.

Un des premiers à avoir théorisé la relation entre l'espace et l'humain est Henri Lefebvre dans un de ses ouvrages les plus célèbres, *La production de l'espace*. Selon lui, un espace social, au contraire d'un espace naturel ou appartenant à la nature, ne saurait être *social* s'il n'y a pas des hommes et des femmes qui l'occupent et le transforment selon leur besoin. Ce faisant, ils produisent un nouvel espace unique et propre à eux et il est marqué par les rapports sociaux entre ces hommes et ces femmes, qui deviennent des unités de production d'espace, et par les échanges entre eux et avec d'autres unités provenant de d'autres espaces¹.

Ainsi, le *bund* de Yokohama serait donc, selon la définition de Lefebvre, un espace unique qui fut créé au fil du temps et qui fut aussi spécialement construit pour accommoder et refléter les rapports sociaux et le mode de vie de ses habitants. En gardant cette théorie à l'esprit, il est essentiel alors d'examiner Yokohama et son *bund* pour voir comment cet espace fut accommodé pour leur mode de vie et leurs besoins.

4.1.1. CONSTRUIRE L'ESPACE URBAIN : YOKOHAMA

Cependant, même si le *bund* est une création européenne, et surtout britannique puisque ce sont eux qui importèrent leur manière de faire de Chine, il est important de préciser que Yokohama a d'abord été une construction japonaise. Comme nous l'avons vu dans la partie précédente, Yokohama fut désignée par Ii Naosuke comme l'endroit

¹ Henri Lefebvre, *La production de l'espace*, p.100.

qui devait contenir les Occidentaux. Ce petit village avait le mérite d'être isolé du *Tōkaidō*, notamment grâce une géographie qui l'enfermait entre des cours d'eau, des formations rocheuses et des marais (voir figure 6). Pour que les consuls et autres représentants de l'Ouest acceptent Yokohama malgré la ruse, li avait rapidement ordonné que Yokohama soit aménagée pour les accueillir dès leur arrivée afin qu'ils soient confrontés à un fait accompli qu'ils seraient obligés d'accepter.



Figure 1: Yokohama et ses environs

Source : « On Yokohama », *Japan Geography Blog* [en ligne], article publié le 4 janvier 2018, consulté le 14 août 2018, <http://japangeoblog.com/on-yokohama>.

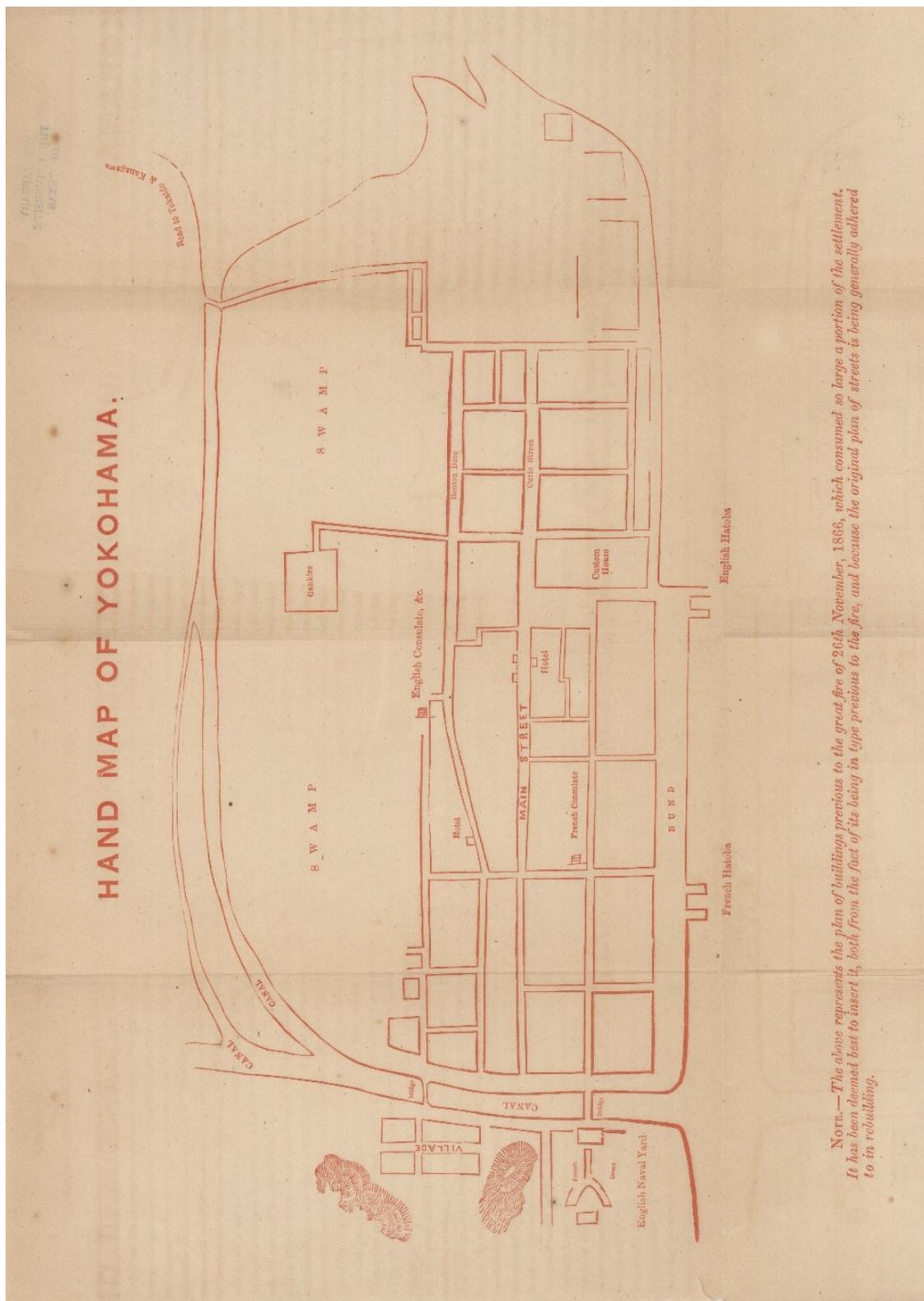


Figure 2: Plan sommaire de Yokohama avant l'incendie de 1866

Source : William Frederick Meyers, N.B. Dennys et Charles King, *Hand Map of Yokohama*, London, Trubner and CO., 1867.

Ainsi, le 1^{er} juillet 1859, soit un peu moins d'une année après la signature du traité Harris, Yokohama était prête à accueillir les marchands occidentaux. Les marchands britanniques arrivèrent à cette date, pressés de commencer, même si le traité Harris prévoyait que le commerce ne commence que le 4 juillet². Ils s'y installèrent et acceptèrent Yokohama beaucoup plus facilement que les consuls, car ils n'avaient apparemment aucune idée qu'ils étaient censés être à Kanagawa. Ils étaient venus pour faire du commerce et les négociations et les manigances politiques ne les concernaient peu ou pas du tout, d'autant plus que Yokohama avait été très bien aménagée pour convenir à leurs besoins³.

La figure 7 nous donne un plan sommaire de ce à quoi ressemblait Yokohama avant l'incendie de 1866. Nous pouvons remarquer que la ville est encerclée par des canaux qui la séparent physiquement du reste du Japon. Il y a également un large marais qui vient créer un espace tampon entre ces canaux et le reste de la ville. Le *bund* est identifié au bord des quais où il est également indiqué l'endroit où se situent les quais attribués aux Français et aux Anglais, *hatoba* étant le mot japonais pour quai. Le bâtiment des douanes se trouve en face des quais anglais mais aussi entre les quartiers dits japonais et occidental. Yokohama avait été divisée en deux afin de séparer l'endroit où vivaient les Occidentaux de celui des Japonais, et cette division correspond à la rue verticale qui part de l'endroit nommé *Gankiro* et qui descend jusqu'au port. Le quartier japonais comprenait les rue *Benton Dore* et *Curio Street* et correspondait au côté droit de la ville au moment de la confection de cette carte. On remarque également que la

² Michael Robert Auslin, *Negotiating with Imperialism*, p.54.

³ *Ibid*, p.55.

route qui accède à Kanagawa et au *Tōkaidō* passe par le quartier japonais. Finalement, nous pouvons remarquer la présence de deux consulats, français et britannique, le dernier étant plus éloigné du *bund* que le premier.

C'est le *bakufu* qui planifia la disposition des rues et des quartiers et il y avait très clairement une volonté de séparer les Occidentaux des Japonais. La rue qui séparait les deux quartiers était large et le bâtiment gouvernemental du *bakufu* et des douanes étaient entre les deux pour physiquement et symboliquement les séparer. Des portails en bois encadraient chaque entrée entre les deux quartiers et à l'entrée de la ville et ils étaient scellés la nuit. Le quartier *Miyozaki* (identifié sur la figure 7 par *Gankiro*), à l'écart de la ville et seulement accessible par une petite rue, était le seul endroit japonais qui n'était pas fermé la nuit. C'était le quartier de divertissements et de prostitution licencié par le *bakufu*⁴. Finalement, les limites officielles où les Occidentaux avaient le droit de se déplacer à Yokohama n'étaient pas seulement délimitées au portail à l'entrée de la ville. Ils pouvaient se promener à l'extérieur jusqu'à la rivière *Rokugo* qui se déverse dans la baie d'Edo au Nord de Yokohama (aussi appelé le fleuve *Tama*) et jusqu'à 10 *ri* (environ 39,27 km) de la ville dans toutes les autres directions⁵.

4.1.1.1. LE QUARTIER OCCIDENTAL

Le quartier destiné aux Occidentaux fut pensé et construit entièrement par le *bakufu*. Lorsque les premiers marchands arrivèrent en juillet 1859, les quais, les

⁴ *Ibid*, p.54-55.

⁵ *Ibid*, p.218.

bâtiments et les entrepôts avaient déjà été construits et n'attendaient que des résidents⁶. Aucun Japonais ne pouvait habiter à l'intérieur des concessions occidentales et pour s'en assurer, le *bakufu* racheta toutes les terres qui étaient la possession de particuliers japonais. À l'origine, le *bakufu* avait planifié de séparer les cinq nations qui avaient signé des traités (France, Royaume-Uni, États-Unis, Russie, Pays-Bas) par district. Cependant, les représentants de ces cinq pays décidèrent ensemble, via le *Port of Kanagawa Land Regulations* (1860), qu'ils administreraient le quartier occidental conjointement plutôt que d'avoir plusieurs petits districts⁷. Toujours selon ce document, les futurs résidents pouvaient acquérir un lot en en faisant la demande auprès de leur consul, selon la règle du premier arrivé premier servi et l'acheter auprès du gouvernement japonais lors d'enchères. Finalement, les premiers résidents s'accordèrent ensemble pour déterminer qui aurait tel terrain, évitant ainsi une montée des prix en raison de la compétition pour avoir les meilleurs lots⁸.

Le quartier occidental fut, dans les faits, très mal administré. Les *Land Regulations* ne concernaient que les cinq nations susmentionnées et donc ne réussissaient pas à administrer équitablement tout le quartier ni à fournir des services à tous ses résidents. Et même les Américains et les Britanniques ne pouvaient recevoir des services efficacement en raison de plusieurs problèmes. Un Conseil municipal devait se réunir à chaque année pour élire des représentants qui eux s'occuperaient ensuite de lever des taxes pour instaurer des services municipaux de base, comme une

⁶ *Ibid*, p.54.

⁷ Todd S. Munson, *Imperialism and Infomedia*, p.63.

⁸ Kevin C. Murphy, *The American Merchant Experience*, p.32.

force de police et l'entretien et l'illumination des rues. Cependant, beaucoup de résidents refusèrent de payer ces taxes et très peu se présentèrent aux réunions du conseil et donc, finalement, le Conseil n'avait ni les fonds, ni la participation nécessaire pour fonctionner adéquatement. Finalement, en 1867, les Japonais reprirent les responsabilités du Conseil municipal du quartier occidental et il ne resta de la participation occidentale dans l'administration de la ville qu'un bureau municipal dont le directeur servait de liaison entre la communauté occidentale et les fonctionnaires japonais⁹.

Yokohama avait été construite de sorte que les bâtiments pour le commerce et destinés aux firmes occidentales soient situés devant la mer et que les plus petites boutiques soient dans les rues et ruelles intérieures. Le quartier, bien que construit par les Japonais, avaient néanmoins l'air occidental. Son plan était rectangulaire, les rues étaient souvent larges et se croisaient généralement à angle droit. Les bâtiments avaient été grossièrement construits en bois pour être polyvalents, avec une forme et un intérieur de grange afin que les marchands aient le plus de place possible. Plusieurs divisèrent leur espace en aménageant des cloisons pour séparer l'espace réservé au stockage des bureaux. D'autres utilisèrent ces bâtiments strictement comme entrepôts et d'autres les transformèrent en *saloon*. Dans les premières années, selon les témoignages de l'époque, il y avait un sentiment d'inconfort relatif aux bâtiments et aux habitations du quartier, mais aussi parce que tout semblait être dans un état de transition. Yokohama était une ville fonctionnelle et prête à fonctionner, mais elle

⁹ *Ibid*, p.32.

manquait de tout quant au confort de ses résidents, par rapport aux services municipaux déficients et aux habitations grossières, et on espérait que les conditions de vie s'amélioreraient avec le temps¹⁰.

4.1.1.1.1. L'INCENDIE DE 1866

Les auteurs ont souvent tendance à séparer l'histoire de Yokohama en deux temps, soit avant et après l'incendie de 1866. En sept années, le quartier occidental s'était rempli de commerces et d'habitants, cinq hôtels avaient été ouverts et les activités s'étaient suffisamment diversifiées pour que certaines zones obtiennent des réputations. Il y avait le *bund*, où l'on retrouvait les *hongs*, ainsi qu'un quartier surnommé *Bloodtown* où Murphy nous rapporte qu'il y avait une vingtaine de bars, des maisons de pension peu coûteuses et des maisons de jeux qui attiraient beaucoup de marins et où les fréquentes bagarres aux couteaux lui valurent ce surnom¹¹.

En novembre 1866, un incendie se déclara dans une boucherie du quartier japonais et se propagea jusqu'au quartier occidental. Les dégâts se situèrent essentiellement au centre de la ville (si on se réfère à la carte de la figure 7), mais une bonne partie du quartier occidental et du quartier japonais, ainsi que l'entièreté de *Miyozaki* furent détruits. Selon Todd Munson, cet incendie fut vécu comme une crise par la communauté et de grandes mesures furent prises pour reconstruire, mais aussi

¹⁰ *Ibid*, p.56.

¹¹ *Ibid*, p.57.

pour prévenir ce genre de drame dans le futur¹². Le mois suivant l'incendie, les représentants de la communauté, aidés du *bakufu*, conclurent la *Convention of Improvement of Settlement, Race Course, Cemetery, &c, of Yokohama*, un document visant à planifier la reconstruction de la ville. Ce document, en plus d'instaurer des changements dans la manière de construire les bâtiments (par exemple, les murs devront être faits de briques, de plâtre ou de pierre), instaura aussi des mesures quant à l'urbanisation de la ville. Ainsi, l'avenue entre les quartiers occidental et japonais serait plus large, et les Occidentaux pourraient dorénavant habiter la partie est de l'autre côté du canal, nommée *The Bluff* sur la figure 6, ce qui constitua une grande expansion de l'espace du quartier¹³.

Selon Munson et Murphy, c'est à ce moment que Yokohama prit des allures de véritable centre urbain et une apparence qui lui durera jusqu'à la fin de notre période. Un visiteur arrivant à Yokohama par le port apercevait d'abord le *bund* avec ses larges rues pavées où étaient situés les plus grands et prestigieux *hongs*, le *Yokohama United Club*, et les hôtels *Grand* et *Windsor* qui offraient une vue sur le port et la mer, où les marchands et habitants venaient se promener dans leur temps libre. Derrière le *bund*, on retrouvait de plus petites boutiques, des banques et les bureaux et entrepôts des *hongs*. De plus, l'apparence générale du quartier se trouva améliorée et plus propice aux loisirs. La rue entre les quartiers occidental et japonais fut décorée de bosquets sur

¹² Todd S. Munson, *Imperialism and Infomedia*, p.86.

¹³ *Ibid*, p.87.

toute sa longueur et des nouvelles mesures sanitaires furent mises en place, notamment concernant le marais derrière la ville, ce qui améliora grandement la qualité de vie¹⁴.

Finalement, un dernier aspect à noter quant à l'apparence du *bund*, très évident mais aussi très important, c'est qu'il était de forme allongée. Lorsqu'on regarde les figures 6 et 7, on remarque que Yokohama est située sur une longue bande au bord de l'eau. Contrairement aux colonies classiques où c'était les terres qui étaient la source de richesses, dans les ports de traité, les lots ayant accès à l'eau étaient inestimables comparativement à ceux à l'intérieur des terres. C'était un point commun à tous les ports de traité de concentrer les activités et les *hongs* tout le long du port car l'accès à l'eau était capital pour le commerce. Et puisque l'espace près de l'eau était limité, tout le monde devait se côtoyer de près, alignés ensemble sur la même rue¹⁵. Puisqu'il y eut, en réalité, très peu de développement à l'arrière du port qui aurait pu encourager la formation de districts nationaux ou autres, il n'y eut pas vraiment de différenciation de quartier ou de district en dehors de ce que nous avons déjà mentionné plus haut.

4.1.1.1.2. LE BUND : UN ESPACE MULTIFONCTIONNEL

Yokohama a vécu pour et autour de son port. Son *bund* était son espace le plus important par les fonctions qu'il possédait. Même dans la littérature scientifique, le *bund* est omniprésent, ce qui fait qu'il y a en fait peu de chose qui est dit sur le reste de la ville et sur les quartiers qui se sont développés en arrière du *bund* dans les rues et

¹⁴ Kevin C. Murphy, *The American Merchant Experience*, p.57.

¹⁵ Jeremy, E. Taylor, « The Bund », p.134.

ruelles intérieures. La raison pour laquelle il était aussi important, c'est parce que c'était un espace avec plusieurs fonctions importantes dans la vie de la communauté et dans le fonctionnement de la ville, la première étant, bien sûr, économique.

Précisons que, même si ce travail est à propos de la communauté anglo-américaine de Yokohama, nous parlons des Occidentaux depuis le début de cette partie parce qu'il n'y avait pas d'espace spécifiquement pour eux. Le quartier occidental était habité par tous les Occidentaux et il ne semblait pas y avoir d'espace spécifiquement assigné pour eux pendant notre période étudiée. De plus, l'espace du *bund* et du reste de Yokohama ne pouvait pas réellement être divisé selon les nationalités ou les activités du port, car tout le monde voulait être sur le *bund* littoral. Cependant, les Anglo-américains constituaient une bonne partie des firmes de commerce installées à Yokohama. Les grands *hongs* installés sur le *bund* provenaient de Chine où les Britanniques dominaient dans les échanges. À Yokohama, le bâtiment numéro 1 du *bund* était l'adresse de *Jardine Matheson & Co.*, un des plus grands et proéminents *hongs* qui s'est honorablement distingué dans beaucoup d'autres ports de traité de mer de Chine et qui, symboliquement, était le numéro 1 de Yokohama¹⁶.

En dehors des *hongs*, il va sans dire que le port et ses jetées étaient d'une importance capitale car c'est par là que transitaient les marchandises et les personnes. Son importance se reflétait dans le fait que le *bund* s'était construit tout autour de lui. Enfin, l'autre bâtiment le plus important économiquement dans le *bund* était le bureau

¹⁶ *Ibid*, p.135.

des douanes car, plus il était proche des *hongs*, plus il facilitait le commerce. Le service des douanes permettait l'entrée des bateaux et des marchandises et il était aussi le symbole du pouvoir local, directement visible et accessible de l'espace le plus actif de la ville¹⁷. Les consulats occidentaux, importants dans l'administration du port de traité mais beaucoup moins directement essentiels pour le commerce, se situaient dans les rues reculées de Yokohama.

Une autre fonction importante du *bund* était militaire. Bien qu'aucune nation étrangère n'eût le droit de stationner des soldats de manière permanente dans le port de Yokohama, les flottes étrangères venaient souvent patrouiller la zone. Le *bund* n'était pas un lieu militaire à strictement parler, mais les militaires l'utilisaient quand le besoin le commandait. Sa forme allongée et relativement large permettait de faire des parades au sol tout en montrant une flotte militaire patrouillant dans les alentours du port, démontrant la puissance militaire occidentale à un gouvernement local parfois récalcitrant ou agissant comme symbole patriotique pour ses habitants¹⁸. De plus, sur la figure 7, nous pouvons remarquer qu'il y a un endroit indiqué *English Naval Yard* à l'écart du *bund*, témoignant de la présence de la marine britannique toujours près de ses civils, en particulier dans la période chargée de troubles politiques de l'époque *bakumatsu* (1854-1868)¹⁹.

¹⁷ *Ibid*, p.136.

¹⁸ *Ibid*, p.137.

¹⁹ Pour en savoir plus sur la période et les troubles politiques qui ont secoué le Japon en raison des contacts avec l'Occident, voir le chapitre 7 « De l'ouverture du pays à la chute des Tokugawa (1853-1867) » de Bernard Bernier, *Capitalisme, société et culture au Japon*.

Finally, the *bund* also had a recreational and leisure function. As we saw in chapter 3, Yokohama could be qualified as a city of entertainment, notably because of the importance of social clubs in the social life of the merchants. Its recreational character became more and more marked over time. This was reflected in the *bund*, where the *Yokohama United Club* and several hotels were situated, in particular since the fire of 1866, as its appearance and its amenities were adapted for this. As there were few parks, the *bund* served as a place for walking for the merchants and the inhabitants who took a break from their work and could enjoy the fresh sea air while socializing. Moreover, the Victorian era had a certain way of thinking about health where large green spaces and fresh air were supposed to guarantee the health of people. Thus, the *bund* became a very important space because the refreshing sea breeze allowed to escape at least a little from the heat of summer and, objectively, it was the place furthest from the marshes²⁰.

4.1.1.2. LES QUARTIERS JAPONAIS ET CHINOIS

Let us pause for a moment on the Japanese and Chinese quarters in order to have at least a brief glimpse of those who came to settle in Yokohama alongside the Americans and the Europeans. The Japanese quarter housed exclusively the merchants licensed by the *bakufu* called *ton'ya*, the local officials preferring to live in the neighboring village of Tobe for several reasons. With the social troubles of the years

²⁰ Jeremy, E. Taylor, « The Bund », p.140.

1860, le *bakufu* croyait qu'il était plus judicieux et prudent que les fonctionnaires de Yokohama habitassent là-bas, d'abord parce que Tobe pourrait servir de fort militaire en cas de besoin et aussi pour garder les affaires du *bakufu* hors de la portée des Occidentaux²¹.

Nous pouvons diviser les *ton'ya* en deux types. D'abord, il y eut les grandes maisons marchandes du Japon, qui reçurent l'ordre du *bakufu* d'ouvrir des branches à Yokohama. Au total, trente-quatre maisons d'Edo vinrent s'installer à temps pour l'ouverture en juillet 1859, dont la plus grande de tout le Japon, la maison Mitsui, ainsi que douze provenant de Kanagawa et six de Hodogaya, une ville voisine²². Le *bakufu* invita également tout autre marchand indépendant à venir s'installer tant qu'il pouvait fournir le nom de sa boutique, son lieu de naissance et les marchandises qui seraient vendues. Si toutes ces informations étaient satisfaisantes, le candidat pouvait louer un lot de terre au *bakufu* et y construire sa boutique et des entrepôts à ses frais. Nos sources indiquent que, peu de temps après l'ouverture de Yokohama, il y avait une centaine de marchands indépendants et qu'il n'y avait plus de terres disponibles²³.

Ces *ton'ya* indépendants étaient ce que Yasuhiro Makimura nomme des *venture speculators*. C'était des hommes qui, pour la majorité, n'étaient pas professionnellement dans le commerce depuis longtemps et qui se risquaient aux nouvelles opportunités du port de traité. Par exemple, grâce à leurs journaux et

²¹ Todd S. Munson, *Imperialism and Infomedia*, p.66.

²² *Ibid*, p.68-69.

²³ *Ibid*, p.69-70.

correspondances, nous connaissons le portrait de trois de ces hommes, Nakaiya Jubei, Yoshimuraya Kobei et Koshuya Chuemon. Les trois n'étaient pas issus de familles de marchands. Ils étaient fils de chef de village, sauf pour Yoshimuraya dont la famille possédait une boutique de prêts sur gage. Les trois décidèrent de se convertir au commerce de la soie, dont Koshuya à l'âge vénérable de 50 ans et virent les opportunités de Yokohama²⁴. Cependant, ces trois hommes étaient un exemple de ce que l'on pourrait qualifier du meilleur dans le pire. En effet, ce ne fut pas tous les *ton'ya* indépendants qui possédaient un bagage professionnel ou des qualités d'entrepreneuriat. Les correspondances de Nakaiya, Yoshimuraya et de Koshuya nous apprennent qu'ils avaient bâti un réseau commercial avant leur aventure à Yokohama, avec d'autres marchands et avec des seigneurs locaux dans le cas de Yoshimuraya²⁵. Selon le témoignage de Joseph Heco, un résident de l'époque, beaucoup de marchands étaient hésitants à s'installer à Yokohama et à côtoyer les « barbares étrangers » et c'était particulièrement le cas pour les marchands respectables d'Edo ou d'Osaka :

But very few folks of good name and repute responded to the [bakufu's] inducement, and those who came were mostly broken men, mere adventurers and speculators who had but little to lose and possibly something to gain. And this was so, it was reported, because respectable persons were afraid to come in contact with the foreign "barbarians", with their strange speech and uncouth, outlandish ways.²⁶

Ainsi, beaucoup des *ton'ya* avec lesquels les marchands occidentaux étaient censés commercer furent attirés par l'appât du gain facile, car il leur était quasiment garanti que les Occidentaux achèteraient leurs produits (nous y reviendront plus loin) qui était essentiellement des souvenirs typiquement japonais pour tout globe-trotter qui

²⁴ Yasuhiro Makimura, *The Silk Road at Yokohama*, p.83.

²⁵ Chapitre 3 « The Merchants of Yokohama » dans *ibid*, p.82-130.

²⁶ Todd S. Munson, *Imperialism and Infomedia*, p.69.

se respecte, de la soie, ou des objets en bronze ou laqués²⁷. Ainsi, ils s'établissaient souvent temporairement et quittaient après avoir fait des profits.

Quant aux Chinois de Yokohama, la grande majorité d'entre eux ont habité *Chūkagai*²⁸, plus communément appelée *Chinatown* par les anglophones de Yokohama, et il était situé dans le quartier occidental. Ce quartier vit le jour en 1863 lorsque la zone marécageuse *Yoshida Shinden* fut assainie et qu'une association de services sociaux chinois en fit l'acquisition. Beaucoup de boutiques apparurent ensuite, dont un tisserand surnommé *Cock-eye* qui avait une publicité de sa boutique dans le *Japan Herald*, et avec le temps beaucoup devinrent des marchands à leur compte. Les chefs de la communauté chinoise étaient les *compradores*, les intermédiaires entre les marchands occidentaux et les clients de la mer de Chine²⁹.

Cependant, à l'époque, la Chine n'avait pas signé de traité avec le Japon concernant Yokohama. En fait, il n'y avait pas de relations diplomatiques entre ces deux pays jusqu'en 1871. Ainsi, la présence chinoise était théoriquement illégale, mais beaucoup de fonctionnaires du *bakufu* ignorèrent cela jusqu'en 1860 où un règlement fut instauré pour contrôler l'immigration chinoise dont la population était déjà près du double de celle des Occidentaux. Ce règlement promulgua que les ressortissants de pays n'ayant pas signé de traité avec le Japon pouvaient vivre dans le quartier occidental s'ils étaient des serviteurs de ressortissants dont le pays avait signé un traité

²⁷ Kevin C. Murphy, *The American Merchant Experience*, p.58.

²⁸ Munson appelle incorrectement ce quartier *Nankin-machi* (littéralement « ville de Nankin » en japonais). *Nankin-machi* est le *Chinatown* de Kobe.

²⁹ Todd S. Munson, *Imperialism and Infomedia*, p.74.

avec le Japon³⁰. Cependant, puisque nous savons qu'il y a eu des marchands indépendants vivant dans le *Chinatown*, ce règlement fut apparemment aussi ignoré par beaucoup de fonctionnaires locaux.

4.1.1.3. LE QUARTIER *MIYOZAKI*

En raison des tensions provoquées par la présence occidentale au Japon, le *bakufu* tenait absolument à ce que les Occidentaux restent dans les limites du territoire qui leur avait été accordé. Ainsi, les habitants de Yokohama furent beaucoup accommoder dans leurs besoins, afin qu'ils aient le moins possible de raisons de quitter la ville, dont tout un quartier dédié au divertissement et à la prostitution.

Il y a une très grande différence de perception parmi les auteurs et témoins de l'époque quant à *Miyozaki* puisque la prostitution est un sujet très controversé. Dans *The American Merchant Experience*, Murphy donne des impressions de débauche et de dépravation inhérentes au contexte des ports de traité justement en raison de la prostitution très présente. À Yokohama, selon lui, les hommes étaient laissés seuls à eux-mêmes et à leurs plus bas instincts, loin de la civilisation salvatrice occidentale³¹. Le consul britannique sir Rutherford Alcock (1809-1897) écrivit ses opinions sur le sujet :

I do not wish to enter here into the question whether they are, as a nation, more or less immoral than others, but in a country where a father may sell or hire his daughter for a term of prostitution, not only without penal consequences from the law, but with its sanction and intervention, and without the reprobation of his

³⁰ *Ibid*, p.72-73.

³¹ Kevin C. Murphy, *The American Merchant Experience*, p.86.

*neighbors, or not more than would be expressed in England if a family well to do let their daughter go out to service instead of keeping her at home, there can be no healthy moral feeling ; and that such things are I know to be a fact.*³²

Dans le cas de Murphy, il n'emploie pas une seule fois le mot *Miyozaki*, quoiqu'il mentionne la maison *Gankiro*, qui se rebaptisa sous le surnom de *Number Nine* après l'incendie de 1866, qui était en fait le seul endroit où les Occidentaux avaient le droit de solliciter les services de courtisanes ou de prostituées. Pour lui, *Gankiro* résumait à elle seule la prostitution licenciée de Yokohama, le reste des activités moralement discutables étant couvertes par le quartier *Bloodtown*, que Murphy ne différenciait pas de *Miyozaki*³³.

Cependant, énormément de textes écrits par des Japonais, notamment des guides touristiques, décrivent *Miyozaki* comme le plus bel endroit du monde, où les courtisanes sont comparées à des nymphes célestes et où un très grand détail est donné à la description du quartier³⁴. Ainsi, bien qu'ils soient relativement biaisés pour nous convaincre que c'est un quartier merveilleux, le *Minato no hana Yokohama kidan* (*The Harbor Blossom : Strange Tales of Yokohama*) de Kinkōdō Morookaya Ihee, le *Chinji gokakkoko Yokohama hanashi* (*Marvels of the Five Nations : Yokohama Tales*) de Nansōan Shōhaku et le *Yokohama hanjōki* (*A Record of Yokohama's Prosperity*) de Yanagawa Shunsan nous permettent de savoir à quoi ressemblait le quartier et quelles étaient les activités qui s'y déroulaient à l'époque *bakumatsu*. Ainsi, nous savons qu'il n'y avait pas seulement de la prostitution. Le *Yokohama kidan* décrit que sur chaque

³² Rutherford Alcock, *The Capital of the Tycoon, Volume II*, p.218.

³³ Kevin C. Murphy, *The American Merchant Experience*, p.86-87.

³⁴ Todd S. Munson, *Imperialism and Infomedia*, p.94-95.

côté de la route y menant, il y avait des commerces vendant des produits étrangers et locaux et de petites maisons de thé où des lanternes colorées étaient allumées de jour comme de nuit³⁵. Ensuite, le *Yokohama hanjōki* décrit que, au bout de cette route, il y avait des douves qui entouraient le quartier et qu'un pont menait à un portail donnant sur une tout autre scène et ambiance que le reste de Yokohama;

[...] *tiles of red mansions align, while tea-house rafters run parallel. The music of stringed instruments, the sounds of singing and laughter; serving girls sending off patrons, young courtesans and their apprentices accepting visitors; iron rods and wooden clappers clanking during the evening rounds; blind persons shouting offers for massage and acupuncture [...]*.³⁶

Le *Yokohama hanashi* nous décrit également le grand soin esthétique du quartier. En tout temps, le quartier était décoré de fleurs; des cerisiers et des roses au printemps, des roseaux en floraison l'été, des chrysanthèmes, des lespédéza (ou *japanese clover*) et des campanules l'automne et plusieurs variétés différentes de narcisses l'hiver³⁷. *Miyozaki*, nous raconte Nansōan, était de style japonais pour l'architecture, l'esthétique des fleurs et des lanternes colorées, même s'il était destiné aux Occidentaux. Le plus grand bâtiment était la maison *Gankiro*, qui était en fait composé de deux ailes, une pour les natifs et une autre pour les étrangers³⁸.

Nous savons que *Miyozaki* fut très fréquenté et que, même si la prostitution était condamnable en Occident à cette époque, les Occidentaux n'ont pas hésité à y recourir pour combler leurs besoins sexuels ou affectifs car, nous le rappelons, il y avait très peu de femmes à Yokohama surtout dans les premières années. Murphy rapporte que

³⁵ *Ibid*, p.94-95.

³⁶ *Ibid*, p.135.

³⁷ *Ibid*, p.125.

³⁸ *Ibid*, p.137.

l'accès aux services des maisons closes était très facile, d'une part parce que, bien que *Miyozaki* soit en retrait au milieu des marais, le chemin pour s'y rendre est en ligne droite et directement en face des quais. De plus, les jeunes hommes étaient encouragés dès leur arrivée aux douanes à négocier immédiatement la sélection et le paiement d'une partenaire pour la durée de leur séjour³⁹. La prostitution et le système des *musume* pouvait donc offrir à ces hommes une alternative pour reproduire un tant soit peu le mode de vie qu'ils auraient eu en Amérique ou en Europe, mais également tout en gardant un minimum de décence et d'élégance, puisque la pratique japonaise avait, en quelque sorte, institutionnalisé et ritualisé le système de prostitution pour les Occidentaux⁴⁰.

En effet, la maison *Gankiro* était le seul établissement que les Occidentaux pouvaient fréquenter. Dans le cas où un étranger désirait une fille d'une autre maison, Yanagawa nous décrit la procédure suivante;

*If a foreigner wants to contract the service of a courtesan from another house, he must go himself and look at all the beauties. If one suits his tastes, he takes her hands and touches her lips, tugs on her dress and then she stands up. With translators leading the way, and attendant following behind, all are sent directly to the Gankiro.*⁴¹

La description de ces gestes précis donne un caractère assez ritualisé au simple fait d'aller choisir une prostituée. De plus, s'il le désirait ainsi, elle pouvait être envoyée

³⁹ Kevin C. Murphy, *The American Merchant Experience*, p.87.

⁴⁰ Pour plus d'informations sur la prostitution et les pratiques de concubinage au Japon et en Asie, voir Amy Stanley, *Selling Women : Prostitution, Markets, and the Household, in Early Modern Japan*, Berkeley, University of California Press, 2012, 282 pages; Gary P. Leupp, *Interracial Intimacy in Japan. Western Men and Japanese Women, 1543-1900*, London, Continuum, 2003, 384 pages; et Elizabeth J. Remick, *Regulating Prostitution in China. Gender and Local Statebuilding, 1900-1937*, Stanford, Stanford University Press, 2014, 288 pages.

⁴¹ Todd S. Munson, *Imperialism and Infomedia*, p.137.

directement à sa résidence, moyennant un certain montant par nuit, et cela incluait le transport en palanquin de *Miyozaki* jusqu'à la résidence du client pour l'aller et le retour. Les filles étaient soigneusement escortées, car elles n'avaient pas le droit de sortir du quartier autrement. À *Miyozaki*, chaque fille était dûment enregistrée sur des listes différentes selon qu'elle restait dans le quartier ou qu'elle vivait avec son client, et dans les deux cas, leurs clients étaient enregistrés également⁴².

4.1.2. ÉPILOQUE : ESPACES DE TRAVAIL, DE DIVERTISSEMENT ET DE VIE PRIVÉE

L'une de nos questions de recherche était de comprendre comment la disposition des quartiers et des bâtiments importants de Yokohama influençait les activités de la communauté anglo-américaine. Nous avons identifié trois types d'espaces avec leurs caractéristiques propres. D'abord, le *bund* et les bureaux et boutiques des rues intérieures constituaient un espace essentiel au travail des marchands. Le *bund* était la zone économique la plus importante de Yokohama, là où se concentraient les grands *hongs*, où arrivaient et partaient les navires de transport et où se trouvaient des bâtiments importants pour le commerce, comme le bureau des douanes.

Ensuite, il y avait des espaces dédiés au divertissement, le *bund* de nouveau et le quartier *Miyozaki*. Que le *bund* soit un espace multifonctionnel renforce le fait que c'était la zone la plus importante dans la vie économique et sociale de Yokohama. Quant à *Miyozaki*, il remplissait moins une fonction de socialisation et de détente que

⁴² *Ibid*, p.114.

de divertissements et de plaisirs. La prostitution de *Miyozaki* était très socialement condamnable, ainsi ses activités étaient restreintes dans l'enceinte de son quartier, séparé par des portails en bois et par ni plus ni moins que des douves. Ainsi, nous souhaitons revenir sur la description débauchée que Murphy avait faite à propos de Yokohama à cette époque. Il est vrai que rien n'empêche de qualifier de débauché un quartier ou une communauté où la prostitution était autant sollicitée. Cependant, si nous examinons de plus près où se situe la prostitution en tant que tel, nous pouvons nuancer les propos de Murphy. Les maisons closes étaient situées à l'extérieur du quartier occidental et dans les cas où une prostituée ou une concubine était sollicitée à l'extérieur, c'était limité à la résidence privée du client.

Comme nous le voyons, la prostitution était en fait très isolée de l'espace public, et lorsqu'elle touchait à l'espace privé, c'était souvent dans un autre cadre que le simple divertissement, ce qui nous emmène au troisième type d'espace, l'espace privé. L'espace privé, c'est le lieu de l'individu, du personnel et de l'intime, comme nous le définissons, et en fait, il se situe un peu à part de l'espace social défini par Henri Lefebvre. Il est difficile d'aborder le sujet de l'espace et de la vie privée des Anglo-américains de Yokohama car les sources primaires qui témoigneraient de cela sont difficile à trouver. Néanmoins, nous savons déjà que quelques Britanniques et Américains partagèrent leur vie privée avec des Japonaises et que certains fondèrent des familles, mais en raison du peu de sources, nous pouvons suggérer que ce ne fut le cas que pour une minorité. Dans ce cas-ci, nous avons déjà souligné le besoin affectif que beaucoup de marchands éprouvaient et que certains comblèrent avec une *musume* et, même si ce ne fut vrai que pour une minorité, il reste vrai qu'il y avait peu de femmes

à Yokohama. Pourquoi semblerait-il que peu d'entre eux aient voulu utiliser ce système ? Peut-être aurons-nous une réponse si nous examinons l'état des relations entre ces deux groupes.

4.2 LES RELATIONS ENTRE LES ANGLO-AMÉRICAINS ET LES AUTRES

Nous avons déjà discuté, sommairement, des relations entre le Japon, ses voisins et l'Ouest. Ici, nous verrons que sur le plan des individus et dans un espace limité, les relations entre habitants, quoique teintées par les relations diplomatiques, ne se sont pas articulées de la même manière. C'est un point important à relever, parce que l'historiographie a tendance à accorder beaucoup d'importance aux relations internationales et au point de vue des hommes politiques engagés dans ce domaine, plutôt qu'aux hommes et aux femmes dans leur vie de tous les jours confrontés avec l'Autre.

Edward Saïd dans son livre *L'orientalisme. L'Orient créé par l'Occident* expose cette vision, ce discours, que le monde occidental avait créé de l'Orient et des Orientaux en fonction d'un long processus historique de relations entre l'Occident et l'Orient. Il critique énormément l'orientalisme qu'il replace dans le large mouvement impérialiste qui animait l'Europe au XIX^e siècle et qu'il définit comme une projection de l'Occident sur l'Orient conjuguée à une volonté de le gouverner⁴³. Même si Saïd élabore presque exclusivement sur le Proche-Orient et de façon théorique sans accorder de place à

⁴³ Edward W. Saïd, *L'orientalisme*, p.176.

l'individu, son analyse apporte plusieurs points pertinents à la nôtre. Il parle de l'hégémonie de l'Occident sur l'Orient, que, en fait, la relation entre l'Occident et l'Orient est une relation de pouvoir et de domination à travers une hégémonie complexe⁴⁴. Nous avons vu dans le chapitre 2 le genre de domination que l'Occident exerça sur l'Orient, notamment avec les exemples du Royaume-Uni en Chine et au Siam. Or, à Yokohama, ce n'est pas exactement de domination impériale dont il est question, comme l'avait exposé Jeremy Taylor, mais nous pouvons néanmoins parler de domination ou d'hégémonie culturelle exercée par les Occidentaux, et plus exactement par les Britanniques, sur les institutions et les divertissements.

Henri Lefebvre amena également sa propre théorie sur l'hégémonie culturelle à propos de l'espace. Pour lui, l'hégémonie d'une classe ou d'un groupe⁴⁵

[S]'exerce sur la société entière, culture et savoir inclus, le plus souvent par personnes interposées : les politiques, personnalités et partis, mais aussi beaucoup d'intellectuels, de savants. Elle s'exerce donc sur les institutions et sur les représentations.⁴⁶

Dans l'espace où elle s'exerce, l'hégémonie se constitue en un système utilisant des techniques et du savoir⁴⁷. Nous tâcherons de voir comment la théorie de Lefebvre s'est articulée dans les rapports entre les habitants de Yokohama. Si cette théorie et l'orientalisme sont fondées sur une hégémonie de l'Occident sur l'Orient, est-ce vrai à Yokohama, est-ce vrai au niveau des individus ?

⁴⁴ *Ibid*, p.35.

⁴⁵ L'analyse de Lefebvre est profondément marxiste, mais ce n'est pas le cas de notre analyse. Nous croyons cependant que sa théorie peut s'appliquer en dehors de ce cadre, ainsi nous préférons l'appellation « groupe » pour remplacer « classe ».

⁴⁶ Henri Lefebvre, *La production de l'espace*, p.17.

⁴⁷ *Ibid*, p.18.

De retour à Saïd, il y a également son analyse du rapport à l'Autre qui est pertinente pour notre travail, notamment à propos du bagage intellectuel de l'Occidental qui arrive en Orient avec tout un système d'idées préconçues par rapport à l'Orient et à l'Oriental. En effet, selon Saïd, « l'Orient est une idée qui a une histoire et une tradition de pensée, une imagerie et un vocabulaire qui lui ont donnée réalité et présence en Occident et pour l'Occident »⁴⁸. Ainsi, les idées préconçues et les préjugés ont certainement influencé les relations Occident - Orient.

Maintenant, voyons si ces théories peuvent nous permettre de jeter un nouveau regard sur les relations entre les Anglo-américains et les Autres. Même si les Japonais et les Occidentaux vivaient séparément dans Yokohama, virtuellement cloisonnés l'un de l'autre par des portails à chaque entrée de leur quartier respectif, il y avait plusieurs occasions où ils se côtoyaient et vivaient ensemble. Il y avait le cas des *musume* et ici nous aborderons le cas des Chinois et des Japonais qui côtoyaient les Anglo-américains, cette fois-ci dans le cadre de leur travail. À partir de sources d'époque représentant chacun l'un et l'autre, nous avons différents témoignages sur comment ces deux groupes se côtoyaient dans leur vie de tous les jours.

4.2.1. L'INDISPENSABLE *COMPRADOR* CHINOIS

⁴⁸ Edward W. Saïd, *L'orientalisme*, p.34.

Nous savons que les Chinois étaient très présents aux côtés des Anglo-américains. Un bon nombre de ces derniers étaient des marchands qui ont travaillé pour les *hongs* implantés en Chine et, dans la plupart des cas, leurs serviteurs et leurs employés chinois les suivirent à Yokohama. Todd S. Munson et Kevin C. Murphy s'accordent pour dire que les Chinois étaient très représentés auprès des Occidentaux. Dans l'*ukiyo-e*⁴⁹ de Yokohama, qui sont des représentations picturales de la culture et de la vie urbaine japonaise, les Chinois sont très souvent associés avec le commerce étranger et avec les Occidentaux. Les artistes japonais ont fréquemment représenté les Chinois auprès d'Occidentaux commerçant avec des Japonais, dans des demeures occidentales, à l'intérieur ou autour des bâtiments de commerce, ou en train de superviser des débarquements de marchandises. De plus, dans des scènes représentant la vie commerciale des *hongs* ou des rues de Yokohama, on y retrouve souvent des Chinois qui se mêlent à la population occidentale⁵⁰. Munson rapporte également des *ukiyo-e* représentant des scènes de commerce où ce sont les Chinois, et non les Occidentaux, qui discutent de commerce avec les marchands japonais⁵¹.

Selon Murphy, ces *ukiyo-e* démontrent que les Chinois étaient bien intégrés à la vie économique de Yokohama. En effet, tout ce qui avait rapport à la finance était souvent géré par eux. Ils étaient les changeurs de monnaie et les caissiers des hôtels et des banques et, selon les témoignages de l'époque, chaque *hong* ou firme de commerce

⁴⁹ Signifiant « image du monde flottant ». Le monde flottant est le nom qui fut donné à la nouvelle culture urbaine de l'époque Edo (1600-1868) qui s'opposait à celle du *bushidō* des *samurai* fondée sur la droiture, l'intégrité de soi, la sobriété et le respect des statuts; Bernard Bernier, *Capitalisme, société et culture au Japon*, p.180.

⁵⁰ Kevin C. Murphy, *The American Merchant Experience*, p.142.

⁵¹ Todd S. Munson, *Imperialism and Infomedia*, p.107.

employait un *comprador*⁵², un surintendant chinois qui s'occupait des transactions et des contrats de la compagnie⁵³. Cependant, puisqu'ils occupaient des positions centrales dans la vie économique du port, cela démontrait aussi un grand degré de dépendance envers eux. William Elliot Griffis, un visiteur de Yokohama de l'époque, commenta le travail de ces *compradores* au sein des firmes de commerce en soulignant combien ils étaient indispensables pour le bon déroulement du commerce :

These large firms control nearly all the export trade of Yokohama, and indeed of Japan. The tea, silk, cotton, rice, etc. is brought from all parts of the country...and is disposed of by native merchants, through brokers and "compradores". In most cases the native producer, or even the broker, never sees the foreigner with whom he deals. The most important man in many foreign firms, the power behind and before the throne, is the "compradore". This superior being is a Chinaman, who understands enough Japanese, especially with the help of the written Chinese character, to deal with the Japanese merchant, producer or broker. He is the provider and paymaster of the firm in its dealings with the natives. He arranges, by and with the advice of the merchant, the purchase, sale and delivery of merchandise. He hires and pays the Japanese employees, and, being the trusted man, is a creature of imposing pretensions, and a quasipartner in the firm. His facilities, opportunities and never-cloyed desire for "squeezes" from his Japanese clients are equally abundant, and he lives up to his privileges⁵⁴.

Griffis décrit en fait une pratique commune dans les ports de Chine, « *aristocratic and highly antiquated* » selon ses mots, où les marchands des *hongs* se gardaient de fréquenter eux-mêmes leurs clients, laissant leurs *compradores* le faire à leur place. De plus, étant donné que la culture propre de Yokohama mettait beaucoup d'accent sur les divertissements et la présence obligatoire au club, les employeurs étaient déjà moins présents au travail que leurs employés. À Yokohama, les *compradores*, qui étaient déjà très compétents dans leur travail grâce à leur expérience en Chine, étaient capables de

⁵² Terme portugais signifiant acheteur et qui en est venu à définir ces intermédiaires entre les marchands occidentaux et leurs clients en Asie; *English Oxford Living Dictionaries*, « Comprador », Oxford University Press [en ligne], consulté le 16 octobre 2018, <https://en.oxforddictionaries.com/definition/comprador>.

⁵³ Kevin C. Murphy, *The American Merchant Experience*, p.142.

⁵⁴ *Ibid*, p.143.

se débrouiller en japonais et avec son écriture, très similaire à la leur. Leurs employeurs, selon Murphy, étaient très déterminés à ne pas apprendre le japonais. Ainsi, les *compradores* devinrent les indispensables liens entre les commerçants occidentaux et japonais sans qui le commerce ne se serait jamais fait⁵⁵.

4.2.2. LES *BANTŌ* JAPONAIS

À Yokohama, il y avait des *ton'ya* qui possédaient une boutique dans le quartier japonais et qui pouvaient vendre directement leurs marchandises aux *hongs*. Cependant, pour pouvoir accéder à des clients à l'extérieur de Yokohama, il fallait requérir les services d'un intermédiaire japonais que l'on nommait un *bantō*. Le *bantō*, dont le nom peut se traduire selon Murphy en « *chief clerk, buyer, intermediary, or factor in a mercantile house* », ou encore comme « *shipping clerk* »⁵⁶, était celui qui, dans une firme de commerce, s'occupait de tout ce qui avait rapport avec la communauté japonaise. Le *bantō* pouvait s'occuper de collecter l'argent dû à ses patrons, de porter des messages au port ou aux douanes, mais surtout, un peu comme les *compradores*, de s'occuper de trouver des clients ou des partenaires japonais. Comme les marchands anglo-américains ne pouvaient pas sortir des limites territoriales du traité et qu'ils n'avaient pas non plus beaucoup de connaissances sur ce qui se passait de l'autre côté de ces limites, la tâche de trouver et d'investiguer des clients ou des partenaires commerciaux revenait alors à leur *bantō*⁵⁷. À la manière des

⁵⁵ *Ibid*, p.143.

⁵⁶ *Ibid*, p.129.

⁵⁷ *Ibid*, p.129-130.

compradores, ils devinrent eux aussi des atouts indispensables dans la manière de commercer à Yokohama. En apprenant suffisamment d'anglais, le *bantō* pouvait servir de traducteur pour son patron, remplacer le *comprador* et finir par occuper un poste très important dans la firme. Les *bantō* étaient le seul moyen pour une firme occidentale d'accéder au marché intérieur du Japon et la capacité à y réussir dépendait essentiellement de leur réseau de connaissances personnelles, de leurs obligations envers certains particuliers mais aussi de leur détermination à trouver et à investiguer les bons clients⁵⁸.

Les *bantō* japonais étaient cependant moins populaires que les *compradores* chinois. Cela peut sembler étrange puisque, étant au Japon, les employés japonais n'auraient-ils pas été mieux adaptés à commercer avec d'autres marchands japonais ? Nonobstant le fait déjà mentionné plus haut que les employés chinois étaient, pour certains, déjà dans l'industrie des *hongs* depuis un certain temps et que donc, ils avaient déjà une très bonne expérience dans le marché, il faut savoir que recourir à des *compradores* ou à des *bantō* impliquait des *squeezes*, des sortes de taxes supplémentaires que ceux-ci exigeaient de leur employeur en plus de leur salaire de base pour chacun de leur service. Or, il semblerait que les Japonais utilisaient cette pratique beaucoup plus que les Chinois, comme le mentionne un agent d'*Augustine Heard and Company* :

[B]oth here (Yokohama) and at Kobe we have a China houseboy, the rest of the servants are Japanese. I have tried all Japanese and find that they squeeze worse than Chinese. We must have Chinese... or else increase our European staff greatly—and then would not have it done so well or so cheaply⁵⁹.

⁵⁸ *Ibid.*

⁵⁹ *Ibid.*, p.139.

Cependant, moins populaire ne signifie pas moins important. Pour tous marchands qui désiraient vendre ou acheter des produits locaux, le commerce à Yokohama ne pouvait tout simplement pas se faire sans les *bantō*. L'insularité du port, le manque de connaissances sur le marché japonais et l'absentéisme des patrons faisaient en sorte que les intermédiaires, *compradores* ou *bantō*, devenaient essentiels au commerce et le fonctionnement économique du port dépendait d'eux⁶⁰. Cela était visible dans le cas des *bantō* lorsque ces derniers devaient abandonner leur emploi pour répondre aux lois et directives du gouvernement japonais auquel ils étaient soumis, par exemple lors de l'application en 1873 du service militaire obligatoire dans l'armée impériale. De plus, le gouvernement japonais était également intransigeant face aux demandes des marchands étrangers lorsqu'ils prenaient la défense de leur *bantō*, s'il était accusé, à tort ou à raison, d'un quelconque crime⁶¹.

4.2.3. HÉGÉMONIE OU NON ?

À Yokohama ainsi que dans les ports de traité d'Asie, il n'y avait pas de domination impériale à proprement parler, mais les Anglo-américains avaient néanmoins réussi à s'imposer grâce à leurs institutions (présence de la *Navy* britannique, des grands *hongs* de Chine largement possédés par des Britanniques, la multitude de journaux anglophones, les divertissements, etc.) et leurs savoir-faire (l'expertise commerciale et diplomatique en mer de Chine, etc.). Cependant, si

⁶⁰ *Ibid*, p.131.

⁶¹ *Ibid*, p.133.

l'hégémonie culturelle est présente, nous ne pouvons pas dire la même chose à propos du commerce.

Les Anglo-américains, ainsi que les autres Occidentaux des ports de traité, ne sortaient pas ou peu de Yokohama et beaucoup de Japonais étaient réticents d'aller à Yokohama pour commercer. Ainsi, il y avait peu de bons candidats pour le recrutement de *bantō*, c'est-à-dire un Japonais avec de bonnes connexions commerciales pour leur trouver des acheteurs ou des clients qui voudraient bien entretenir des relations commerciales avec eux. Ainsi, les Américains et les Britanniques n'avaient pas ou peu de contrôle sur leur propre commerce. C'était les *bantō* qui décidaient des clients, ceux-ci demandaient souvent de coûteux *squeeze* et le gouvernement japonais était décidé à ne pas relâcher son contrôle sur sa propre population. Et comme les clients provenaient très souvent des contacts personnels ou familiaux du *bantō*, il pouvait alors être difficile de les garder advenant un changement d'employé. Les marchands occidentaux n'avaient, finalement, aucun contrôle ni aucun pouvoir sur le choix de leurs partenaires japonais sur qui ils dépendaient pour acheter ou vendre des produits⁶². Cette réalité du commerce, frustrante, précaire et stressante pour les marchands, explique les perceptions négatives et les relations conflictuelles que les Anglo-américains eurent avec les Japonais.

4.3 LES FRONTIÈRES PSYCHOLOGIQUES DE YOKOHAMA

⁶² *Ibid*, p.160.

Nous avons expliqué plus haut en quoi consistaient les frontières physiques de Yokohama. Cependant, une frontière ne signifie pas un mur infranchissable et un individu possédant un passeport signé par les bonnes autorités pouvait sortir des limites imposées par les traités. Yokohama n'était pas littéralement entouré de clôtures non plus. D'ailleurs, c'était spécifiquement interdit par l'article III du traité Harris⁶³ et sir Alcock témoigne également que lui-même et les résidents de Yokohama étaient très pointilleux sur ce détail⁶⁴. Cependant, assez peu de Britanniques ou d'Américains résidant à Yokohama s'aventurèrent au dehors ou désirèrent vraiment y aller. En construisant Yokohama, le *bakufu* voulut indirectement dissuader les Occidentaux d'en sortir en leur fournissant toutes les infrastructures dont ils auraient besoin afin de combler leurs attentes et leurs désirs. Cependant, l'extérieur de la ville exerçait également une influence sur leur envie de sortir.

4.3.1. INSÉCURITÉ FACE À L'EXTÉRIEUR

Aux yeux des Occidentaux, le reste du Japon était différent et cela inquiétait car le peu qu'ils connaissaient ou dont ils en entendaient parler n'aidait pas à les rassurer. Pendant la période *bakumatsu*, la présence occidentale au Japon causa des vagues de protestations qui se sont soldées par plusieurs incidents graves. Dès l'arrivée des Américains en 1853, le problème de répondre à leurs demandes avait déjà commencé

⁶³ Michael Robert Auslin, *Negotiating with Imperialism*, p.216.

⁶⁴ Alcock rapporte un événement où un groupe d'hommes armés provenant des délégations française et britannique avaient promis de raser les portails à l'entrée de Yokohama si les autorités japonaises advenaient de les fermer à l'occasion du passage de la sœur de l'empereur sur le *Tōkaidō*; Rutherford Alcock, *The Capital of the Tycoon, Volume II*, p.333.

à diviser le gouvernement. Ouvrant la voie à une contestation de sa légitimité et de son hégémonie politique, le *bakufu* demanda l'avis des autres *daimyō* et l'approbation de la cour impériale à propos des traités de 1858. Au final, le traité Harris fut signé sans l'approbation impériale et la nouvelle se répandit parmi les *daimyō* et les *samurai*, ce qui engendra une vague de contestation de l'autorité du *bakufu* ainsi que de l'hostilité envers le gouvernement et les étrangers. Le mouvement de contestation fut nourri du sentiment que le *bakufu* et le *shōgun* avaient désobéi à l'empereur et qu'ils s'étaient abaissés honteusement devant les Occidentaux, déshonorant le pays par le fait même⁶⁵. Il s'en suivit plusieurs actes terroristes, dont les plus marquants ont été des assassinats politiques, notamment l'assassinat du conseiller en chef Ii Naosuke en 1860, et des attaques et des assassinats d'Occidentaux⁶⁶.

Pour la communauté naissante de Yokohama, ces attaques instaurèrent un climat d'inquiétude. La majorité de ses assassinats étaient perpétrés par des *rōnin*, des guerriers sans seigneur et sans allégeance féodale, et majoritairement contre les délégations officielles étrangères à Edo. Cependant, les nouvelles de ces attaques et de ces assassinats circulaient entre les consuls et leurs concitoyens. Par exemple, au début de l'année 1861, sir Alcock notait dans son journal que des rumeurs planaient au sujet d'attaques contre plusieurs délégations occidentales et que la chose était assez courante⁶⁷. Cependant, le 1^{er} janvier, il fut prévenu par le consul Harris que le *bakufu* suspectait qu'une bande de plusieurs centaines de *rōnin* prévoyaient incendier le

⁶⁵ Pour une meilleure compréhension de ce mouvement de contestation politique, voir le chapitre 6 de Bernard Bernier, *Capitalisme, société et culture au Japon*, p.187-212.

⁶⁶ *Ibid*, p.200.

⁶⁷ Rutherford Alcock, *The Capital of the Tycoon, Volume II*, p.35.

quartier étranger de Yokohama et d'attaquer en même temps les délégations occidentales à Edo. Le *bakufu* suggéra fortement de déplacer les consulats à Yokohama puisque c'était un endroit plus facilement protégé⁶⁸.

Mais la capitale n'était pas le seul endroit menaçant pour la sécurité des Occidentaux. En 1862, un membre de l'ambassade du Royaume-Uni, Charles Richardson, fut assassiné par un membre de la suite du *daimyō* de Satsuma sur le *Tōkaidō* à Namamugi près de Yokohama, parce que lui et son groupe de voyage avaient « manqué de respect » au *daimyō*⁶⁹. Ainsi, à Edo comme sur les routes, les risques étaient réels pour les étrangers et, comme sir Alcock le mentionne, les rumeurs et le danger d'attaques contre les Occidentaux étaient omniprésents et continuellement rappelés par le *bakufu*. Lorsque Henry Heusken, le secrétaire et interprète du consul Harris, fut assassiné un soir de janvier 1861 à Edo, alors qu'il revenait du consulat prussien, le *bakufu* prévint la délégation américaine que le simple fait de suivre le cercueil jusqu'au cimetière pourrait se faire à leur risque et péril. Or, sir Alcock précise dans son journal qu'il n'était pas certain s'il y avait réellement une menace ou si le *bakufu* tentait de les intimider pour les convaincre de ne pas sortir de leur consulat, mais ce qui est sûr, c'est qu'il n'y eut aucune protection, pas même une quelconque escorte japonaise, lors de l'enterrement de Heusken⁷⁰.

⁶⁸ *Ibid*, p.36.

⁶⁹ Lorsque l'on rencontre un *daimyō*, la loi veut de descendre de cheval et de s'incliner devant lui, or Richardson, du fait de l'extraterritorialité, ne l'a pas fait ce qui provoqua la réaction hostile des gardes du *daimyō*. Il faut préciser également que c'était exactement le genre de réaction que le *bakufu* craignait lorsqu'il déplaça le port de traité de Kanagawa, trop proche du *Tōkaidō*, à Yokohama; Bernard Bernier, *Capitalisme, société et culture au Japon*, p.200-201.

⁷⁰ Rutherford Alcock, *The Capital of the Tycoon, Volume II*, p.42-43.

4.3.1.1. LA BARRIÈRE DE LA LANGUE

Face à cette menace omniprésente (qu'elle fut réelle ou imaginée) dès les débuts de la période des ports de traité, Yokohama devint, aux yeux de beaucoup de ses habitants, un refuge contre l'extérieur. Face à l'extérieur menaçant, incertain et non-occidental, l'intérieur devenait le lieu connu, rassurant et prévisible jusqu'à un certain point. Un grand effort fut fait de la part de la communauté du port pour garder leur société à l'abri de l'extérieur et de ses influences. Un exemple le démontre bien, celui de la barrière de la langue.

À l'exception des missionnaires, qui étaient très motivés à apprendre le japonais afin de mieux rejoindre les populations locales pour éventuellement les convertir, très peu ont appris la langue locale. Le récit de Daniel Crosby Green, un missionnaire qui vécut à Osaka dans les années 1870, décrit bien les difficultés liées à l'apprentissage du japonais. Green étudia les bases de la langue à Tokyo, puis décida qu'il valait mieux côtoyer les Japonais pour réellement apprendre leur manière de parler et diversifier son vocabulaire. Lorsqu'il arriva à Osaka, sa difficulté à communiquer avec des Japonais fut décrite par lui comme un océan plus large que le Pacifique⁷¹. Le problème étant que, même si on comprend les bases grammaticales de la langue, le japonais est une langue qui s'accompagne de conventions non-verbales toutes aussi importantes à apprendre et à utiliser pour communiquer comme il se doit. Ainsi, le japonais était

⁷¹ Kevin C. Murphy, *The American Merchant Experience*, p.184-185.

difficile et déroutant à apprendre pour une société dont la tolérance pour tout ce qui était japonais était très basse⁷².

Mais il fallait tout de même un moyen de communiquer pour que le commerce puisse fonctionner. Ce moyen devint ce qu'on a appelé le *Yokohama Dialect*, un pidgin⁷³ composé essentiellement de phrases et d'expressions que les marchands de Yokohama élaborèrent et qui se diffusa dans tous les ports de traité du Japon. Le *Yokohama Dialect* fut élaboré pour communiquer avec leurs serviteurs et leurs employés. Ainsi, on y retrouve comment donner des instructions ou des ordres d'une manière qui préserve l'anglais au minimum comme langue d'usage, ce qui, symboliquement, maintenait leur intégrité anglo-saxonne⁷⁴. Ce dialecte est un mélange d'anglais et de japonais anglicisé qui forment des phrases très simplifiées :

“Give me a cigar” (Mar key tobacco sinjoe), “Take good care of the child” (Babysan ah booneye), “Pass the wine around the table” (Sacky maro maro), “Tell the tailor to come tomorrow and I will have plenty of work for him” (Start here hanash meonitchi maro maro tacksan so so arimas), or “Tell the laundryman to wash the clothes” (Sin Turkey hanash kimmono a row)⁷⁵.

En dehors du travail, le *Yokohama Dialect* était également utilisé pour la nourriture et le divertissement, notamment pour les courses de chevaux qui étaient très populaires à Yokohama. Ainsi, le bœuf, la bière, le lait frais ou le lait en boîte avaient leur prononciation respective, qui étaient en fait une déformation anglophone de mots

⁷² *Ibid*, p.185.

⁷³ Un pidgin est une forme de langage simplifié mélangeant plusieurs langues, typiquement de l'anglais, du néerlandais ou du portugais auquel s'ajoute des éléments d'une langue locale, ce qui permet à deux groupes qui n'ont pas de langue commune de communiquer; *English Oxford Living Dictionaries*, « Pidgin », Oxford University Press [en ligne], consulté le 07 novembre 2018, <https://en.oxforddictionaries.com/definition/pidgin>.

⁷⁴ Kevin C. Murphy, *The American Merchant Experience*, p.185-186.

⁷⁵ *Ibid*, p.186.

japonais; *ooshee, beer sacky, ooshee chee chee et bricky chee chee*. Pour les courses à chevaux, arrêtez le temps du chronomètre se disait *matty toky* (pour « *matte tokei* » signifiant « arrêter le chronomètre »), un poney de course *high high mar* et demander de nourrir son cheval se disait *mar chobber chobber sinjoe*. Le *Yokohama Dialect* s'utilisait en fait seulement dans des occasions où l'interaction avec des Japonais était inévitable⁷⁶. Ce pidgin fut, en quelque sorte, une barrière culturelle entre les deux groupes. Un Britannique ou un Américain ne parlaient pas japonais en s'adressant à ses employés, ils parlaient le *Yokohama dialect* qui était suffisamment de l'anglais pour qu'ils puissent conserver son intégrité culturelle face au monde japonais qui était une source constante d'angoisse.

4.3.1.2. PRESSIONS INTERNES ET EXTERNES

Dans le chapitre précédent, nous avons mentionné qu'il y avait un renouvellement plutôt actif des boutiques et des firmes de commerce à Yokohama. Maintenant que notre recherche est plus avancée, nous pouvons ajouter que ce renouvellement était lié aux conditions particulières dans lesquelles le commerce s'exécutait. Les marchands ne pouvaient efficacement contrôler leur propre commerce car ils n'avaient pas le choix de déléguer des fonctions clé de leur commerce à leur *bantō*, ce qui pouvait parfois rendre leur situation très vulnérable advenant la disparition du *bantō*.

⁷⁶ *Ibid.*

Sans surprise à cette période, il y avait à Yokohama de la part des Anglo-américains un sentiment de supériorité face aux Japonais, d'une part en raison de la puissance impériale britannique et d'autre part en raison de la Destinée manifeste américaine. Les deux avaient également le sentiment intrinsèque d'une supériorité morale sur les Japonais qui était liée au fait qu'ils considéraient les Japonais, en particulier les marchands japonais, comme étant immoraux. Les marchands anglo-américains étaient dans une situation vulnérable face à eux et ils tentèrent d'expliquer cette vulnérabilité en accusant les Japonais d'être des requins aux pratiques commerciales déloyales. On les accusait aussi d'être malhonnêtes, sans scrupules et, dans le cas des *ton'ya*, de n'être que des aventuriers désespérés qui avaient échoué dans leur quête de profits au Japon et qui se repliaient à Yokohama en dernier recours⁷⁷. Ce stéréotype du Japonais immoral est, selon Murphy, une des manifestations de la frustration du monde économique que les marchands américains et britanniques éprouvaient. Ce fut également leur moyen de l'exprimer dans des mots qui n'allaient pas à l'encontre de leur croyance en leur supériorité : les Japonais n'étaient pas de meilleurs marchands qu'eux, ils utilisaient plutôt des pratiques déloyales. Par exemple, ils pouvaient changer leurs commandes à la dernière minute en laissant ainsi de grandes quantités de marchandises invendues aux pauvres marchands anglo-américains dont ils exploitaient l'ignorance, ce qui, quelquefois, les menaient tout droit à la faillite⁷⁸.

Si nous avons autant discuté des marchands, c'est parce qu'ils (Américains, Britanniques ou Japonais) étaient au centre du système de Yokohama. Yokohama avait

⁷⁷ *Ibid*, p.173-174.

⁷⁸ *Ibid*, p.174.

été ouverte pour le commerce et il était au centre de ses préoccupations, même si nous savons qu'il y avait bien d'autres activités. Étant donné que c'était les opportunités de commerce qui avaient attiré tout ce monde à l'origine, Yokohama avait été vu comme une sorte d'*El Dorado* avec des richesses promises à ceux qui travailleraient pour les obtenir⁷⁹. Les premières années de Yokohama furent effectivement marquées par une ruée vers l'or qui enrichit les personnes qui y participèrent. Cependant, il fut révélé que le commerce serait beaucoup plus difficile et incertain que prévu ce qui affecta énormément les marchands.

Vers la fin des années 1890, le style de vie des marchands menait parfois à une telle extravagance pour oublier le stress ou les échecs du travail, que beaucoup finissaient endettés, ruinés ou alcooliques. Murphy nous indique que l'année 1896 a vu une vague de suicides qui fut attribuée à ce cocktail dangereux de frustrations au travail, d'angoisses quant à la survie de son commerce, d'excès de dettes, d'alcool et d'intrigues extraconjugales dans le cas où un homme pouvait avoir une situation suffisamment bonne pour se permettre de se marier, ou sinon c'était le désespoir d'être seuls et sans alliés qui pouvaient l'aider à s'en sortir. D'autres se tournèrent vers le crime ou quittèrent définitivement le port⁸⁰.

4.3.2. OPINIONS FACE À LA RÉVISION DES TRAITÉS INÉGAUX

⁷⁹ *Ibid.*, p.176.

⁸⁰ *Ibid.*

Comme nous pouvons voir, il semble que les relations entre les Anglo-américains et les Japonais de Yokohama se détériorèrent avec le stress grandissant de la période d'existence du port de Yokohama. Ce stress fut particulièrement avivé à partir des années 1870, et surtout dès les années 1880, en raison du mouvement de révision des traités inégaux.

Selon l'article XIII du traité Harris, après la date du 4 juillet 1872, le traité pouvait être révisé si le gouvernement japonais ou américain le désirait et c'était également le cas pour les autres traités *Ansei*⁸¹. Le nouveau gouvernement Meiji commença les étapes pour cette révision dès 1871, essentiellement organisées autour de la nécessité pour le Japon de se faire prendre au sérieux par les puissances d'Europe et d'Amérique. Une des premières étapes fut d'envoyer une mission diplomatique en Amérique et en Europe afin de discuter mais surtout d'apprendre les manières de faire des plus grandes sociétés occidentales « civilisées ». Cette mission, dirigée par Iwakura Tomomi, partit du Japon en novembre 1871 et revint en septembre 1873⁸². Puis en 1882 et 1886, des conférences officielles avec les puissances des traités furent organisées à Tokyo. Nous n'allons pas nous attarder sur l'évolution de cette révision, ce n'est pas notre sujet⁸³, mais un détail est important à noter pour nous. En 1886, le gouvernement japonais fit savoir clairement que pour avoir accès au marché intérieur du Japon, il fallait que les

⁸¹ Michael Robert Auslin, *Negotiating with Imperialism*, p.220.

⁸² Ian Nish (Ed), *The Iwakura Mission in America and Europe*, p.1-2.

⁸³ Pour plus d'informations sur la révision des traités inégaux, les deux derniers chapitres de *Negotiating with Imperialism* offrent un excellent portrait des étapes et des démarches entreprises par le gouvernement japonais ainsi que sur la mission Iwakura; Michael Robert Auslin, *Negotiating with Imperialism*, p.146-200.

traités inégaux soient abolis⁸⁴. Or, ceci mettait en danger le système des ports de traité et la barrière qui protégeait fragilement la société des marchands occidentaux du reste du Japon. Une révision des traités signifierait qu'ils seraient soumis aux lois japonaises et aux tarifs commerciaux que le gouvernement leur imposerait et ils seraient certainement plus hauts que ceux définis en 1858⁸⁵. Selon Murphy, la révision des traités n'apporterait que de l'incertitude et du chaos dans l'économie des ports pour les marchands américains :

*Americans' daily reminders of their inability to control "inferior" peoples fuelled their animus in the microcosm of the treaty ports. The heightened sense of vulnerability, the desire "to bring disorder under control, to substitute order and calculation for confusion" in the American economy led [...] to a nearly unilateral defense of the unequal treaties and the security they provided, the nearest equivalent means by which merchants could fight off the uncertainty brought on by change.*⁸⁶

Cependant, la défense des traités inégaux ne fut pas unilatérale à Yokohama, contrairement à ce que Murphy déclare. La majorité des marchands britanniques et américains ont certainement été contre la révision des traités puisqu'ils étaient attachés au système économique des ports de traité et dépendants des conditions particulières dans lesquelles le commerce s'effectuait à Yokohama. Beaucoup d'entre eux ne souhaitent pas tenter l'aventure du marché intérieur japonais, préférant les petits profits faciles de leur commerce à Yokohama, et les traités garantissaient déjà de faire venir des *ton'ya* à eux, pour le meilleur et pour le pire⁸⁷. Cependant, si nous examinons les publications journalistiques de Yokohama, les opinions divergent.

⁸⁴ En particulier les clauses d'extraterritorialité et de contrôle des tarifs commerciaux. Les tarifs commerciaux pour les marchandises importées étaient fixes et ne pouvaient pas être augmentées selon l'article IV du traité Harris; *Ibid*, p.216.

⁸⁵ Kevin C. Murphy, *The American Merchant Experience*, p.179.

⁸⁶ *Ibid*, p.155.

⁸⁷ *Ibid*, p.179.

Le *Japan Weekly Mail*, journal britannique pro-révisionniste qui commença à publier en 1870 à Yokohama, argumentait qu'il était grand temps de reconnaître les efforts de modernisation du Japon et de l'aider à atteindre la place qu'il méritait au sein du concert des nations. Selon le *Mail*, il était tout à l'honneur de la Grande-Bretagne d'accepter de réviser son traité puisque l'extraterritorialité était une insulte à celle du Japon, imposée par elle de surcroît. Quant au camp anti-révisionniste, le *Mail* fit des efforts pour offrir un portrait d'eux le plus fidèle possible. Les arguments des anti-révisionnistes tournaient autour de leurs préjugés et de leur méfiance envers les institutions et le caractère japonais. Selon eux, les institutions britanniques étaient les seules acceptables au Japon et il était même non patriotique et une insulte à la Grande-Bretagne que de seulement considérer l'existence d'institutions et de lois japonaises justes et dignes. Ils critiquaient défavorablement et durement tout ce qui était japonais, en essayant de créer de la méfiance, en particulier à propos de leur caractère et de leurs compétences. Cependant, le *Mail* s'accorde à dire que les anti-révisionnistes ne formaient qu'une minorité vocale mais qui était appuyée par certains journaux, le *Japan Herald* et le *Japan Gazette*, eux aussi britanniques⁸⁸.

Effectivement, nous ne pouvons pas affirmer que tout le monde à Yokohama rejetait tout ce qui était japonais. Les relations entre les marchands américains et les Japonais étaient peut-être houleuses, mais nous avons des témoignages d'amitié et

⁸⁸ Romy Joanna Bowers, *B. H. Chamberlain, Lafcadio Hearn, and the Aoki-Kimberley Treaty of 1894: Assessments of the End of Extraterritoriality by Two English Interpreters of Meiji Japan*, Montréal, Université McGill, 1996, p.85-86.

d'amour entre eux également, notamment le cas des *musume*, ce qui n'est pas négligeable. De plus, parmi la population, il y avait de réels passionnés de la culture japonaise et du pays. L'*Asiatic Society of Japan* de Yokohama, dont les publications étaient publiées et accessibles à toute la communauté anglo-américaine, invitait des gens à venir parler de sujets connectés au Japon que ce soit sur sa culture, sa géographie ou même sur les loisirs des petits Japonais⁸⁹. De plus, nous pouvons citer les travaux des photographes Felice Beato (1832-1909) et Kusakabe Kimbei (1841-1934), qui fut son assistant à ses débuts. Ces deux hommes photographièrent le Japon, ses habitants, ses paysages et la vie du port de traité de Yokohama, ce qui permit au monde de le découvrir⁹⁰.

Le tourisme connut également un essor dans les années 1870 et après. Que ce soit des « *empire-conscious Englishmen* » ou des Américains passionnés pour le *Far East*⁹¹, des voyageurs parcoururent de plus en plus le Japon, ce qui a permis un certain rapprochement avec le monde occidental via des sociétés et des guides touristiques qui permirent de faire connaître le Japon dans d'autres pays⁹². Des hommes ont également participé plus directement au rapprochement entre ces deux cultures, comme Lafcadio Hearn qui parcourut les campagnes japonaises pour sauvegarder sur papier le folklore japonais, faisant découvrir aux Américains le Japon traditionnel alors que dominait l'image d'industrialisation et de modernité⁹³. Hearn arriva au Japon assez tardivement

⁸⁹ Olavi K. Fält, « The Social Whirl of 'White' Yokohama after Iwakura's Return », p.116.

⁹⁰ Gabriel Bauret, « BEATO FELICE (1825 env. - env. 1906) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 14 juillet 2019. <http://www.universalis.fr/encyclopedie/felice-beato/>.

⁹¹ Foster Rhea Dulles, *Yankees and Samurai*, p.231.

⁹² *Ibid*, p.242.

⁹³ *Ibid*, p.222-228.

en 1890, alors que les sociétés des ports de traité étaient déjà solidement ancrées dans les mentalités. Il resta brièvement à Yokohama puis ensuite à Kobe, mais il finit par s'exiler des ports de traité, incapable de supporter l'ambiance qui y régnait. Selon lui, Yokohama et les autres ports étaient dirigés par des conventions bourgeoises et des préjugés anti-japonais et il fut un grand critique du système des ports de traité en prenant le parti de leur révision⁹⁴.

Même si nous avons des sources qui témoignent d'opinions favorables à la révision des traités ou qui témoignent tout simplement d'une certaine affection pour les Japonais et leur culture, il semblerait qu'à la lumière de notre analyse, les témoignages contre la révision ou défavorables envers les Japonais sont plus nombreux. Mais nous ne voulons pas oublier délibérément l'apport de gens sympathiques à la culture japonaise, car il y en a eu. Le marchand américain Francis Hall, par exemple, fut un de ceux qui, même dans les années 1860 où le sentiment anti-étranger était au plus fort, socialisaient avec les Japonais et, selon ses journaux, il a réellement essayé de comprendre leur culture⁹⁵. Il ne faut pas oublier non plus les docteurs Vedder et Eastlack (vus au chapitre 3) qui vinrent à Yokohama afin d'y pratiquer la médecine et la dentisterie et qui ont transmis leur savoir à une société avide d'apprendre. Cependant, comme Romy Joanna Bowers de l'Université McGill le suggère, un bon nombre des sources à propos des relations entre les Occidentaux et les natifs proviennent des documents officiels britanniques qui étaient très biaisés de préjugés raciaux et ainsi ils n'aidaient pas à retrouver les membres plus tolérants de la communauté de

⁹⁴ Romy Joanna Bowers, *B. H. Chamberlain, Lafcadio Hearn*, p.46-47.

⁹⁵ *Ibid*, p.45.

Yokohama⁹⁶. Cependant, le fait est qu'il y a effectivement peu de sources qui témoignent de ces gens⁹⁷. Ainsi, nous croyons que cela indique une certaine prédominance d'un sentiment anti-japonais à Yokohama. Les visiteurs de passage à Yokohama étaient d'ailleurs souvent choqués de constater l'attitude coloniale qui y régnait et des propos anti-japonais que l'on pouvait retrouver dans plusieurs journaux du port⁹⁸.

4.4 CONCLUSION

Ainsi, c'est en raison de l'omniprésence d'une culture coloniale (ou semi-coloniale pour reprendre les mots de Jeremy Taylor) et malgré le fait qu'il y avait des membres de la communauté qui ont fait de leur mieux pour se rapprocher des Japonais et comprendre leur culture que nous affirmons que les relations et le voisinage entre les Anglo-américains et les Japonais ont été houleuses, difficiles et même dangereuses à l'extrême.

En analysant Yokohama par rapport à l'espace qu'elle occupait, nous avons pu dresser un portrait de la ville qui vint s'ajouter à celui de la communauté qui l'a habitée.

⁹⁶ *Ibid.*

⁹⁷ À la suite de recherches ultérieures, nous voulons mentionner deux sources complémentaires qui ont témoigné de ces relations parfois difficiles. D'abord, le mémoire de Kathleen Tamagawa, « *Holy Prayers in a Horse's Ear* » qui raconte l'expérience personnelle de Tamagawa, une femme de mère irlandaise et de père japonais qui emménagea à Yokohama en 1906, puis les publications du *Kobe Chronicles* de Lafcadio Hearn, édités au début des années 1890 : Kathleen Tamagawa (éd. Greg Robinson et Elena Tajima Creef), *Holy Prayers in a Horse's Ear*, New Brunswick, Rutgers University Press, 2008, 224 pages; Lafcadio Hearn, *Editorials from the Kobe chronicle*, Tokyo, Hokuseido Press, 1960, 202 pages.

⁹⁸ Romy Joanna Bowers, *B. H. Chamberlain, Lafcadio Hearn*, p.44.

D'abord, il faut souligner qu'elle était semi-coloniale et que son *bund* fut la représentation de ce système semi-impérial. C'était le secteur le plus important du quartier occidental, là où se déroulaient les activités marchandes, où les marchandises et les personnes arrivaient ou partaient de Yokohama, où les habitants venaient se détendre et socialiser et où les marchands côtoyaient leurs employés chinois et japonais. Le *bund* était impérial par l'expression de la puissance économique, culturelle et militaire, principalement britannique, et des sentiments racistes envers les natifs exprimés dans certains journaux britanniques, par la présence des grands *hongs* de Chine, des grands hôtels et des clubs occidentaux. Le deuxième point à souligner quant à la nature de Yokohama, c'est qu'elle était marchande. Les activités commerciales étaient d'une grande importance, notamment parce qu'elles étaient la raison d'être du port de traité, et la présence des *hongs* et des bureaux de douanes sur le *bund* renforçait cette image. De plus, les marchands étaient au cœur de ces activités et ils occupaient une place importante au sein de la dynamique de la ville.

Le troisième point à noter est que Yokohama était en fait séparée en trois quartiers qui ne se mélangeaient peu ou pas. Le quartier occidental, japonais et *Miyozaki* étaient ouverts aux visiteurs mais les résidents de chacun ne pouvaient habiter chez l'autre d'autant plus que les quartiers étaient séparés par des portails ou des douves dans le cas de *Miyozaki*. Le dernier point à souligner découle du précédent : les Occidentaux étaient circonscrits dans leur quartier mais ils l'étaient également dans les frontières du traité. Il y avait une certaine opposition entre les Occidentaux et les Japonais visible spatialement. Ils vivaient dans leur quartier, entourés de leurs institutions, leurs boutiques, leurs clubs, et les Japonais vivaient dans leur quartier,

clairement séparé du leur, et dans le reste du Japon qui n'était évidemment, mais aussi définitivement, pas occidental.

Nous pouvons affirmer que les relations entre les Anglo-américains et les Japonais étaient houleuses en raison de la nature du système des ports de traité. Les conditions même des traités, de la construction de Yokohama et les préconceptions raciales des habitants, sans oublier l'attitude du *bakufu* qui a toujours voulu les isoler puis du gouvernement Meiji qui se battit pour leur enlever leur extraterritorialité, tout cela causa un climat toxique entre eux et les Japonais.

CONCLUSION GÉNÉRALE

En ce qui a trait à l'abrogation des traités inégaux, l'affaire se conclut en 1894 avec le traité Aoki-Kimberley, signé entre Tokyo et Londres. Il fut suivi dans les deux années suivantes de nouveaux traités avec les autres puissances des traités *Ansei*, ce qui mit fin officiellement à l'extraterritorialité en juillet 1899¹. C'était l'extraterritorialité qui garantissait le statut particulier des ports de traité et de leurs habitants, et ainsi, après 40 années d'activité, ils redevinrent de simples villes portuaires japonaises avec une grande population occidentale. Nous pourrions continuer d'analyser la réaction des marchands de Yokohama à ce changement drastique, mais nous déborderions de notre sujet. Pourrions-nous supposer que la révision réussie des traités inégaux a mis un terme au cycle vicieux des conditions de commerce stressantes des marchands ? Nous le pourrions certainement, puisqu'ils étaient effectivement dépendants du système de port de traité et que cela leur retirait les moyens de contrôler efficacement leur commerce. Cependant, ce système les protégeait psychologiquement et juridiquement et, comme les marchands avaient beaucoup de difficultés à appréhender le marché japonais, alors nous pouvons également supposer que l'abrogation des traités ne fit qu'empirer leur situation, les poussant même à quitter le Japon.

Finalement, nous pouvons dire que Yokohama fut une micro-société très intéressante, mais aussi complexe à analyser, notamment parce qu'il y a des lacunes quant aux sources primaires. Le chapitre 3 fut relativement compliqué à écrire, en

¹ Michael Robert Auslin, *Negotiating with Imperialism*, p.200.

raison des difficultés à trouver des sources fiables et qui se recoupent avec d'autres. Donc, il y a encore du travail à faire sur l'état des connaissances de Yokohama et des ports de traité. Dans les points pertinents à retenir, nous pouvons noter qu'elle partageait des traits de ville coloniale mais sans en être une exactement. Dans sa démographie, surtout dans le début de sa période d'activité, on remarque que l'on retrouvait surtout de jeunes hommes en âge de travailler et qu'il y avait un cruel manque de femmes, des caractéristiques qui sont communes aux nouvelles sociétés coloniales. Généralement, les colonies connaissent des apports démographiques relatifs à leur métropole, mais ici à Yokohama, les colons étaient multinationaux, quoiqu'il y ait eu une nette prédominance des Britanniques puis des Américains, autant sur le plan démographique que sur les plans économique et culturel.

La place des marchands était importante dans la dynamique de la ville. Les installations de Yokohama avaient été construites pour eux et on remarque que les activités communautaires et les clubs les désignaient comme principal public cible. De plus, on remarque que la fin du statut particulier des ports de traité vint leur retirer en même temps leurs conditions de commerce. Ainsi, on voit que leur rôle était intrinsèquement lié à celui de la ville. Finalement, nous avons vu que la communauté anglo-américaine, grâce notamment aux clubs privés et aux publications locales, s'était construit un sentiment d'appartenance, liant ses membres autour de valeurs victoriennes telle la masculinité, la virilité, l'exclusion raciale (dans ce cas-ci, les Japonais et les Chinois) et la respectabilité sociale. Cette communauté d'appartenance avait aussi une composante psychologiquement rassurante face à l'incertitude du mode de vie des marchands. Il va sans le dire que c'était un monde d'hommes où la

femme n'avait pas sa place selon nos sources, qui confirment qu'elles étaient exclues de ces activités. Pour retrouver leurs traces, il faudrait sans doute regarder du côté des sociétés missionnaires, où elles étaient présentes, ou là où les hommes étaient moins présents, puisqu'il semble qu'il y ait réellement eu une division sexuelle des activités à Yokohama. Dans tous les cas, des recherches sont à faire.

Le système de ports de traité de Yokohama fut importé d'Asie continentale, principalement de Chine où il avait fait ses preuves, et il fut négocié entre les États-Unis et le Japon via le traité Harris. Les ports de traité que Townsend Harris souhaitait faire ouvrir au Japon, et particulièrement Yokohama, devinrent des enjeux politiques car la présence occidentale causait des troubles politiques. Pour le *bakufu*, si les Occidentaux devaient, malgré eux, pénétrer leurs frontières et s'installer sur leur territoire, alors il faudrait de nouvelles frontières, incarnées par les restrictions de voyage des traités qui limitaient la présence étrangère aux territoires des ports et un peu aux alentours. Le but du *bakufu* était de séparer les Occidentaux du reste du Japon et d'empêcher le plus possible qu'ils ne se mélangeassent avec la population locale. Cet état d'esprit fut également incarné à l'intérieur de Yokohama, où les quartiers japonais, occidentaux et *Miyozaki* étaient très clairement séparés les uns des autres et où les habitants de l'un ne pouvaient pas habiter dans l'autre. Les seules exceptions constatées étaient avec les ménages mixtes, où, le plus souvent, la *musume* ou l'épouse japonaise allait vivre dans le quartier occidental.

Nous avons également appris beaucoup en examinant la diplomatie japonaise. D'abord, il y a un point peu abordé dans l'historiographie occidentale à propos des

premiers contacts entre le Japon et les puissances occidentales mais qui pourtant est vraiment important pour comprendre le point de vue japonais, c'est la *dutch connexion*. Pendant deux siècles, le Japon n'accepta que les Chinois, les Coréens et les Hollandais au travers de leur fermeture sélective qu'a été le *sakoku* et, parmi eux, seuls les Hollandais connaissaient et renseignaient le *bakufu* à propos de l'Occident. Lorsque les Européens commencèrent à se disputer l'Asie pendant la première moitié du XIX^e siècle, les Hollandais de la VOC étaient la meilleure source d'informations sur ce qui s'y passaient et, nous l'avons vu, le roi de Hollande chercha à apporter son soutien au *shōgun*, même s'il fut finalement refusé. De plus, nous savons que, grâce à cela, le *bakufu* savait que les Américains arrivaient en 1853, ce qui leur permit de se préparer et d'élaborer une stratégie diplomatique afin d'éviter une autre guerre de l'opium comme en Chine. La *dutch connexion* nous semble être un aspect qui mériterait d'être davantage mis de l'avant par l'historiographie occidentale, puisqu'il est impossible de comprendre la réaction japonaise à l'arrivée américaine sans elle. Seulement une seule de nos sources parmi toutes les autres en traitait.

Les Occidentaux ne se sont finalement pas creusés de sphères d'influence économiques ou politiques sur le territoire japonais, comme le Royaume-Uni le fit en Chine ou au Siam par exemple. Nous l'avons vu brièvement, mais dans la vision du commerce triangulaire britannique, le Japon n'était vu que comme une extension où l'on pourrait y vendre du coton et de l'opium en échange de thé et de soie. Comme la vente d'opium fut interdite, il semblerait que les Britanniques se désintéressèrent juste assez du marché japonais pour éviter de la forcer, cependant, cette explication est plutôt simple. Est-ce que les Japonais, avec leur *practical resistance*, ont su dominer les

négociations au point d'enlever le goût aux Occidentaux d'imposer des traités encore plus inégaux par rapport au commerce, ou alors ces derniers étaient-ils réellement satisfaits avec seulement le marché de l'Asie continentale ? La réponse se trouve probablement entre les deux, et une meilleure recherche sur cette question serait probablement pertinente en regardant, bien sûr, les points de vue des deux partis.

D'ailleurs, « entre-deux » semble être un qualificatif bien choisi pour exprimer la réaction japonaise face aux demandes étrangères. En Occident au XIX^e siècle, la culture diplomatique, notamment appliquée ailleurs qu'en Europe, était très virile. Les pays européens n'hésitaient pas à imposer leurs conditions en Asie, souvent par la force des armes, et dans l'historiographie occidentale, il est parfois difficile de percevoir s'il y avait eu une quelconque forme de résistance contre eux autre que militaire. Est-ce que ces pays battus militairement ont eu l'occasion de négocier et d'imposer leur point de vue aux puissances occidentales ? Après nos recherches, nous savons maintenant que la Chine ne percevait pas l'extraterritorialité et la clause de la nation la plus favorisée comme des mauvaises choses à accorder, mais plutôt comme un signe de bienveillance impériale, ce qui vient nuancer la signification des négociations des traités de Nankin en 1842 et de Tianjin en 1858. Même situation pour le Japon, qui comprit plus tard ce que l'extraterritorialité pouvait signifier pour son honneur national. Pendant les négociations du traité Harris, bien qu'il fût clair pour les deux partis que la puissance navale britannique pourrait balayer les défenses japonaises, nous pouvons croire que Harris ainsi qu'Iwase et Inoue ne souhaitaient pas se rendre jusqu'à un affrontement militaire. La *practical resistance* se révéla utile pour adoucir la menace militaire mais tout en imposant la vision japonaise sur le traité, c'est-à-dire l'enjeu

politique que fut les ports de traité. Yokohama fut une fraude que les consuls durent néanmoins accepter, ce qui vient contredire et changer cette perception que les Américains ont imposé unilatéralement leurs conditions aux Japonais. Au lieu de voir le traité Harris comme n'importe quel traité inégal imposé unilatéralement, nous pouvons le voir comme un entre-deux soigneusement élaboré par le *bakufu* afin de prévenir une crise politique.

Face à l'Autre, le Japon a toujours plus ou moins eu des relations complexes. Il a été longtemps isolationniste. En raison du fonctionnement du système diplomatique de mer de Chine, son isolationnisme, en particulier le *sakoku*, servait une volonté de s'affirmer diplomatiquement et politiquement face à ses voisins et surtout la Chine. Mais, grâce à l'interprétation de Bernier, nous savons que le *sakoku* visait aussi à rétablir l'ordre social et l'hégémonie des Tokugawa à l'intérieur du Japon, après que les Catholiques espagnols et portugais ne soient venus les troubler. Pendant près de deux siècles, le Japon resta sur la dernière impression que lui avait fait les Occidentaux. Les études hollandaises n'étaient que très marginales mais elles réussirent néanmoins à faire découvrir les États-Unis à une petite partie de la population. Cependant, le Japon semblait bien décidé à conserver sa politique d'isolation, refusant tous les navires étrangers en dehors de la VOC qui tentèrent d'établir des relations commerciales depuis 1791. Le *bakufu* conserva sa volonté isolationniste face à l'Occident jusqu'à la fin, incarnée dans les ports de traité, puis le nouveau gouvernement Meiji se tourna vers l'extérieur, mais tout en gardant les enclaves des ports.

Du côté des Occidentaux, leur rapport à l'Autre a été différent. Les Américains et les Britanniques sont venus en Asie avec des buts et une mentalité particulière. La Destinée manifeste américaine et l'impérialisme britannique ont influencé leurs politiques extérieures en Asie, l'un avec une volonté d'exporter leur civilisation bienfaitrice et l'autre dans le but de sécuriser les intérêts économiques de l'empire. Ils ont également influencé les relations et les attitudes de leurs ressortissants face au Japonais. En effet, comme l'expliquait Saïd, le concept d'orientalisme, ou l'impérialisme appliqué à l'Orient, impliquait plusieurs caractéristiques qui ont modelé un discours et une perception de l'Orient et des Orientaux, mais retenons-en seulement une, celle de l'hégémonie. Les Américains et les Britanniques avaient un sentiment de supériorité face aux Japonais, sur le plan civilisationnel et moral. Ainsi, ils s'attendaient à étendre leur hégémonie économique, dans le cas des marchands, sur eux. Cependant, comme nous l'avons vu, c'est encore quelque chose qu'il faut regarder de plus près pour se rendre compte que les relations entre les Japonais et les puissances occidentales n'étaient pas unilatéralement en faveur de ces dernières. Dans le contexte particulier de Yokohama, les marchands n'avaient pas le choix de s'appuyer sur leurs *compradores* et leurs *bantō* pour mener à bien leur commerce. Ils étaient, dans les faits, très dépendants de ces employés, ce qui leur enlevait les moyens de contrôler par eux-mêmes leurs activités commerciales. La réalité du commerce à Yokohama était frustrante et précaire, ce qui induit des relations conflictuelles avec les Japonais, relations qui étaient également troublées en raison des mouvements anti-occidentaux de la période *bakumatsu*. Cependant, nous avons aussi vu que ce n'était pas tout le monde qui vivait mal leur interaction avec les Japonais. Les *musume* restent l'exemple type de coexistence positive et de rapprochement entre les cultures, mais il suffisait

aussi d'être plus ouvert d'esprit ou curieux intellectuellement et culturellement pour participer au rapprochement entre deux pays, ce que notamment l'*Asiatic Society of Japan* visait à promouvoir.

Enfin, avons-nous eu raison d'ajouter la dimension de l'espace à notre analyse ? Nous avons réellement une volonté de faire avancer les connaissances et les recherches en histoire sur la relation entre les gens et le pouvoir en fonction du territoire. Nos recherches sur le *bund* nous ont permis de reconstruire sommairement Yokohama et cela pourrait constituer un début de recherche pertinente en urbanisme historique. Cependant, notre sujet était axé sur la communauté anglo-américaine et le système des ports de traité. Reconstruire le *bund* et les trois quartiers de Yokohama nous ont moins montré le mode de vie des habitants (la théorie de l'espace social de Lefebvre nous avait guidé vers cela), mais mieux renseigné sur comment ils se côtoyaient et comment ils interagissaient entre eux. La disposition territoriale de Yokohama dans le territoire japonais (isolée du *Tōkaidō*, enclavée entre des cours d'eau et un marais) ainsi que la disposition spatiale des quartiers à l'intérieur de celle-ci (clairement définis avec des portails aux entrées et des douves), montre comment le *bakufu* a appliqué sa volonté de gérer le problème occidental. Cependant, la théorie de l'espace social peut au moins nous éclairer sur une chose : le quartier occidental et le *bund* ont été construits (surtout depuis l'incendie de 1866) par et pour les Occidentaux en excluant les Autres, et cela est effectivement visible lorsqu'on regarde comment était utilisé le *bund*. La géographie humaine nous a donc proposé un cadre d'analyse qui nous a permis d'examiner un sujet historique sous un angle encore peu utilisé.

BIBLIOGRAPHIE

Articles

« Orbital: Sir Rutherford Alcock ». *The Geographical Journal*, vol 10, No 6, décembre 1897, p.642-645.

BYTHEWAY, Simon James and Martha CHAIKLIN. « Reconsidering the Yokohama “Gold Rush” of 1859 ». *Journal of World History*, Vol 27, No 2, June 2016, p.281-301.

CHAIKLIN, Martha. « Monopolists to Middlemen: Dutch Liberalism and American Imperialism in the Opening of Japan ». *Journal of World History*, Vol. 21, No. 2, June 2010, p. 249-269.

DONZÉ, Pierre-Yves. « Des importateurs suisses de Yokohama aux fabricants d’horlogerie japonais : le marché de la montre dans le Japon de Meiji, 1868-1912 ». *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, T. 57e, No 1, Janvier-mars 2010, p. 168-190.

HARUHARA, Akihiko. « English-Language Newspapers in Japan ». *Japan Quarterly*, Oct. 1994, 41, 4, p.474-484.

IWAO Seiichi et al. « 120. Inoue Kiyonao (1809-1868) ». *Dictionnaire historique du Japon*, volume 9, 1983, Lettre I, p. 62.

IWAO Seiichi et al. « 608. Kōmei tennō (1831-1867) ». *Dictionnaire historique du Japon*, volume 13, 1987, Lettre K (3), p. 75.

IWAO Seiichi et al. « 268. Tokugawa Iesada (1824-1858) ». *Dictionnaire historique du Japon*, volume 19, 1993, Lettre T, p. 101.

LEHMANN, Jean-Pierre. « French Catholic Missionaries in Japan in the Bakumatsu and Early Meiji Periods ». *Modern Asian Studies*, Vol. 13, No. 3, 1979, p. 377-400.

McMASTER, John. « The Japanese Gold Rush of 1859 ». *The Journal of Asian Studies*, Vol 19. No 3, May 1960, p.273-278.

OHNO, Toshihide and Yuji HASAKA. « The Dawn of Modern Dentistry in Japan: The Transfer of Knowledge and Skills from Foreign Dentists to Japanese Counterparts in the Yokohama Foreign Settlement ». *Japanese Dental Science Review*, 2013, 49, p.5-13.

RODEN, Donald. « Baseball and the Quest for National Dignity in Meiji Japan ». *The American Historical Review*, Vol 85, No 3, June 1980, p.511-534.

RUSKOLA, Teemu. « Canton Is Not Boston: The Invention of American Imperial Sovereignty ». *American Quarterly*, Vol. 57, No. 3, *Legal Borderlands: Law and the Construction of American Borders*, September 2005, p. 859-884.

TAYLOR, Jeremy, E. « The Bund: Littoral Space of Empire in the Treaty-Ports of East Asia ». *Social History*, Vol 27, No 2, May 2002, p.125-142.

VEDDER, Alexander. « An American in Japan 1863-1870 ». *Archives of American Art Journal, A Retrospective Selection of Articles*, Vol 30, No 1 / 4, 1990, p.7-12.

VIALLE, Cynthia. « Daily life of the Dutch in Canton and Nagasaki ». *Itinerario*, Vol 37, Issue 03, December 2013, p.153-171.

Monographies et ouvrages de référence

ALCOCK, Rutherford. *The Capital of the Tycoon: A Narrative of a Three Year' Residence in Japan, Volume I and II*. New-York, The Bradley Company, 1863.

AUSLIN, Michael Robert. *Negotiating with Imperialism: the Unequal Treaties and the Culture of Japanese Diplomacy*. Cambridge, Harvard University Press, 2004, 263 pages.

BERNIER, Bernard. *Capitalisme, société et culture au Japon. Aux origines de l'industrialisation*. Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1988, 456 pages.

CLARK, Peter (Ed.). *The Oxford Handbook of Cities in World History*. Oxford, Oxford University Press, 2013, 882 pages.

DULLES, Foster Rhea. *Yankees and Samurai. America's Role in the Emergence of Modern Japan: 1790-1900*. New-York, Harper & Row, 1965, 275 pages.

GIPOULOUX, François. *La Méditerranée asiatique. Villes portuaires et réseaux marchands en Chine, au Japon et en Asie du Sud-est, XVIe- XXe siècle*. Paris, CNRS Éditions, 2009, 480 pages.

HEARN, Hearn. *Editorials from the Kobe chronicle*. Tokyo, Hokuseido Press, 1960, 202 pages.

HOBSON, John Atkinson. *Imperialism, a Study*. London, James Nisbet & Co, 1902, 400 pages.

KAWAKATSU Heita. *Bunmei no Kaiyo Shikan [An Oceanic Interpretation of Civilization]*. Tokyo, Chuo Koron Press, 1997.

KING, Anthony D. *Urbanism, Colonialism, and the World-economy: Cultural and Spatial Foundations of the World Urban System*. New-York, Routledge, 1990.

LAFEBER, Walter. *The Clash. U.S.-Japanese Relations throughout History*. New-York, W. W. Norton & Company, 1997, 508 pages.

LEFEBVRE, Henri. *La production de l'espace*. Paris, Éditions Anthropos, 1974, 485 pages.

LÉNINE, V. *L'impérialisme, stade suprême du capitalisme*. Paris, Éditions Sociales et Moscou, Éditions du Progrès, 1971, 190 pages.

LEUPP, Gary P. *Interracial Intimacy in Japan. Western Men and Japanese Women, 1543-1900*. London, Continuum, 2003, 384 pages;

MacKENZIE, John M. (ed.). *Imperialism and the Natural World*. New-York, Manchester University Press, 1990.

McOMIE, William. *The Opening of Japan 1853-1855*. Folkestone, Kent, Global Oriental, 2006.

MURPHY, Kevin C. *The American Merchant Experience in Nineteenth Century Japan*. London, Routledge Curzon, 2002, 273 pages.

NESTER, William. *Power across the Pacific: A Diplomatic History of American Relations with Japan*. Palgrave Macmillan Press, 1996, 446 pages.

NISH, Ian (Ed), *The Iwakura Mission in America and Europe; a New Assessment*, Japan Library, 1998, 161 pages.

REMICK, Elizabeth J. *Regulating Prostitution in China. Gender and Local Statebuilding, 1900-1937*. Stanford, Stanford University Press, 2014, 288 pages.

SAID, Edward W. *L'orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*. Paris, Éditions du Seuil, 2005, 578 pages.

SMITH, D.W. *European Settlements in the Far East*. New York, Charles Scribner's Sons, 1900.

STANLEY, Amy. *Selling Women : Prostitution, Markets, and the Household, in Early Modern Japan*. Berkeley, University of California Press, 2012, 282 pages.

TAMAGAWA, Kathleen (éd. Greg ROBINSON et Elena TAJIMA CREEF). *Holy Prayers in a Horse's Ear*. New Brunswick, Rutgers University Press, 2008, 224 pages.

TOBY, Ronald P. *State and Diplomacy in Early Modern Japan*. Princeton, Princeton University Press, 1984.

VEBLEN, Thorstein Bunde. *Théorie de la classe de loisirs*. TEL Gallimard, 1899 (1970 pour édition présente), 322 pages.

Sites internet

« On Yokohama ». *Japan Geography Blog* [en ligne], article publié le 4 janvier 2018, consulté le 14 août 2018, <http://japangeoblog.com/on-yokohama>.

« The Geopolitics of Japan : An Island Power Adrift ». *Stratfor Worldview* [en ligne], article publié le 31 août 2009, consulté le 22 février 2018, <https://worldview.stratfor.com/article/geopolitics-japan-island-power-adrift>.

BAURET, Gabriel. « BEATO FELICE (1825 env. - env. 1906) ». *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 14 juillet 2019. <http://www.universalis.fr/encyclopedie/felice-beato/>.

CANTONI, Linda and Betsy SCHWARM. « Madama Butterfly ». *Encyclopædia Britannica* [en ligne], consulté le 11 mars 2019, <https://www.britannica.com/topic/Madama-Butterfly>.

DOWER, John W. « Yokohama Boomtown: Foreigners in Treaty-port Japan (1859-1872) ». *Massachusetts Institute of Technology* [en ligne], article consulté le 29 avril 2018, https://ocw.mit.edu/ans7870/21f/21f.027/yokohama/yb_essay03.html.

ENGLISH OXFORD LIVING DICTIONARIES. « Comprador ». Oxford University Press [en ligne], consulté le 16 octobre 2018, <https://en.oxforddictionaries.com/definition/comprador>.

ENGLISH OXFORD LIVING DICTIONARIES. « Pidgin ». Oxford University Press [en ligne], consulté le 07 novembre 2018, <https://en.oxforddictionaries.com/definition/pidgin>.

HEIDLER, Jeanne T. et David S. HEIDLER. « Manifest Destiny ». *Encyclopædia Britannica* [en ligne], article consulté le 18 avril 2018, <https://www.britannica.com/event/Manifest-Destiny>.

IKE, Nobutaka. « Ii Naosuke ». *Encyclopædia Britannica* [en ligne], consulté le 26 février 2019, <https://www.britannica.com/biography/Ii-Naosuke>.

KUWATA, Tadachika. « Toyotomi Hideyoshi ». *Encyclopædia Britannica* [en ligne], consulté le 28 février 2019, <https://www.britannica.com/biography/Toyotomi-Hideyoshi>.

MAYERS, William Frederick, NB DENNYS and Charles KING. « Maps from the Treaty Ports of China and Japan ». *Trubner and Co*, London, 1867; [en ligne] sur

University of Texas Libraries, consulté le 22 février 2018, https://legacy.lib.utexas.edu/maps/historical/treaty_ports_china_japan_1867/.

RESEARCHGATE. « Shinya Sugiyama ». *ResearchGate* [en ligne], consulté le 21 décembre 2018, https://www.researchgate.net/profile/Shinya_Sugiyama.

THE EDITORS OF ENCYCLOPAEDIA BRITANNICA. « Abe Masahiro ». *Encyclopaedia Britannica* [en ligne], consulté le 23 février 2019, <https://www.britannica.com/biography/Abe-Masahiro>.

THE EDITORS OF ENCYCLOPAEDIA BRITANNICA. « Hotta Masayoshi ». *Encyclopaedia Britannica* [en ligne], consulté le 26 février 2019, <https://www.britannica.com/biography/Hotta-Masayoshi>.

THE EDITORS OF ENCYCLOPAEDIA BRITANNICA. « Iwakura Tomomi ». *Encyclopaedia Britannica* [en ligne], consulté le 27 février 2019, <https://www.britannica.com/biography/Iwakura-Tomomi>.

THE EDITORS OF ENCYCLOPAEDIA BRITANNICA. « Matthew C. Perry ». *Encyclopaedia Britannica* [en ligne], consulté le 23 février 2019, <https://www.britannica.com/biography/Matthew-C-Perry>.

THE EDITORS OF ENCYCLOPAEDIA BRITANNICA. « Meiji Restauration ». *Encyclopaedia Britannica* [en ligne], consulté le 27 février 2019, <https://www.britannica.com/event/Meiji-Restoration>.

THE EDITORS OF ENCYCLOPAEDIA BRITANNICA. « Samurai ». *Encyclopaedia Britannica* [en ligne], consulté le 28 février 2019, <https://www.britannica.com/topic/samurai>.

THE EDITORS OF ENCYCLOPAEDIA BRITANNICA. « Shogunate ». *Encyclopaedia Britannica* [en ligne], consulté le 26 février 2019, <https://www.britannica.com/topic/shogunate>.

THE EDITORS OF ENCYCLOPAEDIA BRITANNICA. « Tokugawa period ». *Encyclopaedia Britannica* [en ligne], consulté le 26 février 2019, <https://www.britannica.com/event/Tokugawa-period>.

THE EDITORS OF ENCYCLOPAEDIA BRITANNICA. « Townsend Harris ». *Encyclopaedia Britannica* [en ligne], consulté le 28 février 2019, <https://www.britannica.com/biography/Townsend-Harris>.

TOTMAN, Conrad D. « Tokugawa Ieyasu ». *Encyclopaedia Britannica* [en ligne], consulté le 28 février 2019, <https://www.britannica.com/biography/Tokugawa-Ieyasu>.

Thèses de doctorat

BOWERS, Romy Joanna. *B. H. Chamberlain, Lafcadio Hearn, and the Aoki-Kimberley Treaty of 1894: Assessments of the End of Extraterritoriality by Two English Interpreters of Meiji Japan*. Université McGill, Montréal, 1996, 116 pages.

LAMBO, Stephen Alfred. *Japan's Oceanic Ascendancy: Geopolitics, Grand Strategy, and Oceanic History*. The Fletcher School of Law and Diplomacy, 1999, 323 pages.

MAKIMURA, Yasuhiro. *The Silk Road at Yokohama. A History of the Economic Relationships between Yokohama, the Kanto region, and the World through the Japanese Silk Industry in the Nineteenth Century*. Columbia University, 2005, 203 pages.

MUNSON, Todd S. *Imperialism and Infomedia in Bakumatsu Japan: The View from Treaty-Port Yokohama*. Indiana University, 2004, 464 pages.

ANNEXE

TRANSCRIPTION OF THE TREATY OF AMITY AND COMMERCE BETWEEN THE UNITED STATES AND JAPAN, JULY 29, 1858¹

The President of the United States of America and His Majesty the Ty-Coon of Japan, desiring to establish on firm and lasting foundations the relations of peace and friendship now happily existing between the two countries, and to secure the best interest of their respective citizens and subjects by encouraging, facilitating, and regulating their industry and trade, have resolved to conclude a Treaty of Amity and Commerce for this purpose, and have, therefore, named as their Plenipotentiaries, that is to say: the President of the United States, his Excellency Townsend Harris, Consul General of the United States of America for the Empire of Japan; and His Majesty the Ty-Coon of Japan, their Excellencies Ino-oo-e [Inoue Kiyonao], Prince of Sinano [Shinano-no-kami] and Iwasay [Iwase Tadanari], Prince of Hego [Higo-no-kami]; who after having communicated to each other their respective full powers, and found them to be in good and due form, have agreed upon and concluded the following Articles:

Article I

There shall henceforth be perpetual peace and friendship between the United States of America and His Majesty the Ty-Coon of Japan and his successor.

The President of the United States may appoint a Diplomatic Agent to reside at the city of Yedo [Edo], and Consuls or Consular Agents to reside at any or all of the ports in Japan which are opened for American commerce by this Treaty. The Diplomatic Agents and Consul General of the United States shall have the rights to travel freely in any port of the Empire of Japan from the time they enter on the discharge of their official duties.

The Government of Japan may appoint a Diplomatic Agent to reside at Washington, and Consuls or Consular Agents for any or all of the ports of the United States. The Diplomatic Agent and Consul General of Japan may travel freely in any port of the United States from the time they arrive in the country.

Article II

The President of the United States, at the request of the Japanese Government, will act as a friendly mediator in such matters of difference as may arise between the Government of Japan and any European Power.

The ships-o-war of the United States shall render friendly aid and assistance to such Japanese vessels as they may meet on the high seas, so far as it can be done without a breach of neutrality; and all American Consuls residing at ports visited by Japanese vessels shall also give them such friendly aid as may be permitted by the laws of the respective countries in which they reside.

¹ Michael Robert Auslin, *Negotiating with Imperialism*, p.214-221.

Article III

In addition to the ports of Simoda [Shimoda] and Hakodade [Hakodate], the following ports and towns shall be opened on the dates respectively appended to them, that is to say: Kanagawa, on the 4th of July, 1859; Nagasaki, on the 4th of July, 1859; Nee-e-gata [Niigata], on the 1st of January, 1860; Hiogo [Hyogo], on the 1st of January, 1863.

If Nee-e-gata is found to be unsuitable as a harbor, another port on the west coast of Nipon shall be selected by the two Government in lieu thereof. Six months after the opening of Kanagawa, the port of Simoda shall be closed as a place of residence and trade for American citizens. In all the foregoing ports and towns American citizens may permanently reside; they shall have the right to lease ground, and purchase the buildings thereon, and may erect dwellings and warehouses. But no fortification or place of military strength shall be erected under pretence of building dwellings or warehouses; and, to see that this Article is observe, the Japanese authorities shall have the right to inspect, from time to time, any buildings which as being erected, altered, or repaired. The place which the Americans shall occupy for their buildings, and the harbor regulations, shall be arranged by the American Consul and the authorities of each place, and, if they cannot agree, the matter shall be referred to and settled by the American Diplomatic Agent and the Japanese Government.

No wall, fence, or gate shall be erected by the Japanese around the place of residence of the Americans, or anything done which may prevent a free egress and ingress to the same.

From the 1st of January, 1862, Americans shall be allowed to reside the city of Yedo; and from the 1st of January, 1863, in the city of Osaca [Osaka], for the purpose of trade only. In each of these two cities a suitable place within which they may hire houses, and the distance they may go, shall be arranged by the American Diplomatic Agent and the Government of Japan. Americans may freely buy from the Japanese and sell to them any articles that either may have for sale, without the intervention of any Japanese officers in such purchases or sale, or in making or receiving payment of the same; and all classes of Japanese may purchase, sell, keep, or use any articles sold to them by the Americans.

The Japanese Government will cause this clause to be made public in every part of the Empire as soon as the ratifications of this Treaty shall be exchanged.

Munitions of war shall only be sold to the Japanese Government and foreigners.

No rice or wheat shall be exported from Japan as cargo, but all Americans resident in Japan, and ships, for their crews and passengers, shall be furnished with sufficient supplies of the same. The Japanese Government will sell, from time to time at public auction, any surplus quantity of copper that may be produced. Americans residing in Japan shall have the right to employ Japanese as servants or in any other capacity.

Article IV

Duties shall be paid to the Government of Japan on all goods landed on the country, and on all articles of Japanese production that are exported as cargo, according to the tariff hereunto appended.

If the Japanese Custom House officers are dissatisfied with the value placed on any goods by the owner, they may place a value thereon, and offer to take the goods at that valuation. If the owner refuses to accept the offer, he shall pay duty on such valuation. If the offer be accepted by the owner, the purchase-money shall be paid to him without delay, and without any abatement or discount.

Supplies for the use of the United States navy may be landed at Kanagawa, Hakodade, and Nagasaki, and stored in warehouses, in the custody of an officer of the American Government, without the payment of any duty. But, if any such supplies are sold in Japan, the purchaser shall pay the proper duty to the Japanese authorities.

The importation of opium is prohibited; and, any American vessel coming to Japan for the purpose of trade having more than three cattiees (four pounds avoirdupoids) weight of opium on board, such surplus quantities shall be seized and destroyed by the Japanese authorities. All goods imported into Japan, and which have paid the duty fixed by this Treaty, may be transported by the Japanese into any part of the empire without the payment of any tax, excise, or transit duty whatever.

No higher duties shall be paid by Americans on goods imported into Japan than are fixed by this Treaty, nor shall any higher duties be paid by Americans than are levied on the same description of goods if imported in Japanese vessels, or the vessels of any other nation.

Article V

All foreign coin shall be current in Japan and pass for its corresponding weight of Japanese coin of the same description. Americans and Japanese may freely use foreign or Japanese coin in making payments to each other.

As some time will elapse before the Japanese will be acquainted with the value of foreign coin, the Japanese Government will, for the period of one year after the opening of each harbor, furnish the Americans with Japanese coin in exchange for theirs, equal weights being given and no discount taken for re-coinage. Coins of all description (with the exception of Japanese copper coin) may be exported from Japan, and foreign gold and silver uncoined.

Article VI

Americans committing offences against Japanese shall be tried in American Consular courts, and, when guilty, shall be punished according to American law. Japanese committing offences against Americans shall be tried by the Japanese authorities and punished according to Japanese law. The Consular courts shall be open to Japanese creditors, to enable them to recover of their just claims against Japanese.

All claims for forfeitures or penalties for violations of this Treaty, or of the Articles regulating trade which are appended hereunto, shall be sued for in the Consular courts, and all recoveries shall be delivered to the Japanese authorities.

Neither the American or Japanese Governments are to be held responsible for the payment of any debts contracted by their respective citizens or subjects.

Article VII

In the opened harbors of Japan, Americans shall be free to go where they please, within the following limits:

At Kanagawa, the River Logo [Rokugo] (which empties into the Bay of Yedo between Kawasaki and Sinagawa), and 10 ri in any other direction.

At Hakodate, 10 ri in any direction.

At Hiogo, 10 ri in any direction, that of Kioto [Kyoto] excepted, which city shall not be approached nearer than 10 ri. The crews of vessels resorting to Hiogo shall not cross the River Engawa, which empties into the Bay between Hiogo and Osaca. The distance shall be measured inland from Goyoso, or town hall of each of the foregoing harbors, the ri being equal to 4,275 yards American measure.

At Nagasaki, Americans may go into any part of the imperial domain in its vicinity. The boundaries of Nee-e-gata, or the place that may substituted for it, shall be settled by the American Diplomatic Agent and the Government of Japan. Americans who have been convicted of felony, or twice convicted of misdemeanors, shall not go more than one Japanese ri inland from the places of their respective residences, and all persons so convicted shall lose their right of permanent residence in Japan, and the Japanese authorities may require them to leave the country.

A reasonable time shall be allowed to all such persons to settle their affairs, and the American Consular authority shall, after an examination into the circumstances of each case, determine the time to be allowed, but such time shall not in any case be free to attend to his affairs.

Article VIII

Americans in Japan shall be allowed the free exercise of their religion, and for this purpose shall have the right to erect suitable places of worship. No injury shall be done to such buildings, nor any insult be offered to the religious worship of the Americans. American citizens shall not injure any Japanese temple or mia [miya], or offer any insult or injury to Japanese religious ceremonies, or to the objects of their worship.

The Americans and Japanese shall not do anything that may be calculated to excite religious animosity. The Government of Japan has already abolished the practiced of trampling on religious emblems.

Article IX

When requested by the American Consul, the Japanese authorities will cause the arrest of all deserters and fugitives from justice, receive in jail all persons held as prisoners by the Consul, and give to the Consul such assistance as may be required to enable him to enforce the observance of the laws by the Americans who are on land, and to maintain order among the shipping. For all such service, and for the support of prisoners kept in confinement, the Consul shall in all cases pay a just compensation.

Article X

The Japanese Government may purchase or construct in the United States ships-of-war, steamers, merchant ships, whale ships, cannon, munitions of war, and arms of all kinds, and any other things it may require. It shall have the right to engage in the

United States scientific, naval and military men, artisans of all kinds, and mariners to enter into its service. All purchases made for the Government of Japan may be exported from the United States, and all persons engaged for its service may freely depart from the United States; provided that no articles that are contraband of war shall be exported, nor any persons engaged to act in a naval or military capacity, while Japan shall be at war with any Power in amity with the United States.

Article XI

The Articles for the regulation of trade, which are appended to this Treaty, shall be considered as forming a part of the same, and shall be equally binding on both the Contracting Parties to this Treaty, and on their citizens and subjects.

Article XII

Such provisions of the Treaty made by Commodore Perry, and signed at Kanagawa, on the 31st of March 1854, as conflict with the provisions of this Treaty are hereby revoked; and as all the provisions of a Convention executed by the Consul General of the United States and the Governors of Simoda, on the 17th of June, 1857, are incorporated in this Treaty, that Convention is also revoked.

The person charged with the diplomatic relations of the United States in Japan, in conjunction with such person or persons as may be appointed for that purpose by the Japanese Government, shall have power to make such rules and regulations as may be required to carry into full and complete effect the provisions of this Treaty, and the provisions of the Articles regulating trade appended thereunto.

Article XIII

After the 4th of July, 1872, upon the desire of either the American or Japanese Governments, and one year's notice given by either party, this Treaty, and such portions of the Treaty of Kanagawa as remain unrevoked by this Treaty, together with the regulations of trade hereunto annexed, or those that may be hereafter introduced, shall be subject to revision by Commissioners appointed on both sides for this purpose, who will be empowered to decide on, and insert therein, such amendments as experience shall prove to be desirable.

Article XIV

This Treaty shall go into effect on the 4th of July, 1859, on or before which day the ratifications of the same shall be exchanged at the City of Washington; but if, from any unforeseen cause, the ratifications cannot be exchanged by that time, the Treaty shall still go into effect at the date above mentioned.

The act of ratification on the part of the United States shall be verified by the signature of the President of the United States, countersigned by the Secretary of States, and sealed with the seal of the United States.

The act of ratification on the part of Japan shall be verified by the name and seal of His Majesty the Ty-Coon, and by the seals and signatures of such high officers as he may direct.

This Treaty is executed in quadruplicate, each copy being written in the English, Japanese, and Dutch languages, all the versions having the same meaning and intention, but the Dutch version shall be considered as being the original.

In witness whereof, the above-named Plenipotentiaries have hereunto set their hands and seals, at the City of Yedo, this 29th day of July, in the year of Our Lord 1858, and of the Independence of the United States of America the eighty-third, corresponding to the Japanese era, the 19th day of the sixth month of the 5th year of Ansei, Mma.

CliffsNotes.com

GLOSSAIRE

Abe Masahiro (1819-1857)

Daimyō de Fukuyama, Abe était conseillé en chef auprès du *shōgun* au moment où le commodore Perry arrive au Japon. En 1854, il se résigna à signer la Convention de Kanagawa après avoir constaté que la puissance navale américaine pourrait constituer une menace sérieuse et que le Japon ne pourrait pas y résister. Après cela, il se fit énormément critiquer et accuser d'avoir trahi son pays en signant la Convention et abandonna beaucoup de son pouvoir politique pour se concentrer sur les affaires internes.

The Editors of Encyclopaedia Britannica, « Abe Masahiro », *Encyclopaedia Britannica* [en ligne], consulté le 23 février 2019, <https://www.britannica.com/biography/Abe-Masahiro>.

Ansei (Traités)

Premiers traités signés par le Japon avec les États-Unis, la Hollande, la Russie, le Royaume-Uni et la France, tous au courant de l'année 1858. Le nom *Ansei* provient du nom de l'ère (1854-1860) dans laquelle ces traités furent signés, comprise pendant l'ère Edo et pendant l'ère *bakumatsu*.

Michael Robert Auslin, *Negotiating with Imperialism*, p.211.

Bakufu

Aussi appelé shogunat, le *bakufu* (signifiant “gouvernement de la tente”) est le gouvernement militaire du *shōgun* qui a existé de 1185 à 1867. Sous le contrôle de l'empereur au départ, le *bakufu* devint de plus en plus indépendant à mesure que la société japonaise devint de plus en plus féodale et que le *shōgun* devait exercer un pouvoir militaire de plus en plus important. Le *bakufu* passa entre les mains de plusieurs dynasties au cours de l'histoire, la dernière étant celle des Tokugawa, qui installèrent leur capitale à Edo. Au moment, où les Occidentaux arrivent au Japon, c'est le *bakufu* qui gouverne *de facto* le Japon, alors que la cour impériale n'a qu'un pouvoir symbolique.

The Editors of Encyclopaedia Britannica, « Shogunate », *Encyclopaedia Britannica* [en ligne], consulté le 26 février 2019, <https://www.britannica.com/topic/shogunate>.

Bakumatsu (Ère)

La période *bakumatsu* (1853-1868), correspond à la fin de l'ère Edo. C'est durant cette période que les troubles politiques et sociaux qui secouaient le Japon s'amplifièrent en raison des nouveaux contacts avec les puissances occidentales, ce qui mena à la chute du *bakufu* et à la Restauration Meiji.

Bantō

Employé japonais d'une compagnie mercantile occidentale servant d'intermédiaire entre les clients et les acheteurs japonais pour le patron.

Bugyō

Poste d'administrateur relativement élevé sous le Japon des Tokugawa.

Comprador

Du portugais signifiant acheteur, un *comprador* est un marchand chinois aidant ou étant employé par des marchands occidentaux. Il pouvait servir d'interprète, d'intermédiaire entre les marchands occidentaux et les populations locales et de changeur de monnaie, qui était un de leur domaine de spécialisation.

Daimyō

Seigneur féodal possédant un domaine. Les *daimyō* ont tous prêté un serment d'allégeance au *shōgun*, lui-même étant également un *daimyō*.

Edo (Ère)

Nommée comme la ville d'Edo qui fut la capitale des *shōgun* Tokugawa, également nommée période Tokugawa, l'ère Edo (1603-1867) débuta à la pacification définitive du Japon par Tokugawa Ieyasu, premier *shōgun* de la dynastie, et se termina à la chute du *bakufu* et à la Restauration Meiji. La ville d'Edo changea de nom pour Tokyo (signifiant "capitale de l'Est") à la fin de l'ère.

The Editors of Encyclopaedia Britannica, « Tokugawa period », *Encyclopaedia Britannica* [en ligne], consulté le 26 février 2019, <https://www.britannica.com/event/Tokugawa-period>.

Hatoba

Traduction japonaise de quai.

Henry C. J. Heusken (1832-1861)

Interprète et secrétaire du consul Townsend Harris, Heusken arriva au Japon avec Harris en 1856 et c'est grâce à son aide que ce dernier négocia son traité en 1858. Sa langue maternelle était le néerlandais, ce qui a permis la communication avec le *bakufu* puisque c'était la seule langue occidentale connue au Japon à l'époque. Il fut assassiné par des *rōnin* anti-étrangers une nuit de janvier 1861.

Michael Robert Auslin, *Negotiating with Imperialism*, p.72.

Hong

Grande maison de commerce de Chine.

Hotta Masayoshi (1810-1864)

Nommé conseiller en chef à la suite de Abe en 1855, c'est lui qui commença à négocier le traité de 1858 avec les Américains avant d'être remplacé par Ii Naosuke, sans pouvoir le conclure. Devant les critiques, il demanda l'avis des *daimyō* et de l'empereur sur la question des traités avec les Occidentaux, ce qui donna de l'énergie à la faction pro-impériale contre le *bakufu* et causa son renvoi.

The Editors of Encyclopaedia Britannica, « Hotta Masayoshi », *Encyclopaedia Britannica* [en ligne], consulté le 26 février 2019, <https://www.britannica.com/biography/Hotta-Masayoshi>.

Ii Naosuke (1815-1860)

Daimyō de Hikone, conseiller en chef à la suite de Hotta en 1858, Ii est responsable de la signature du Traité Harris, qui est faite sans l'accord de l'empereur. Il était plutôt favorable à établir des relations avec l'Ouest, ce qui lui causa énormément de critiques provenant des autres *daimyō* et du mouvement anti-étranger. Il se fit assassiner en mars 1860 devant le château du *shōgun* à Edo.

Nobutaka Ike, « Ii Naosuke », *Encyclopaedia Britannica* [en ligne], consulté le 26 février 2019, <https://www.britannica.com/biography/Ii-Naosuke>.

Inoue Kiyonao (1809-1868)

Homme d'État, nommé *shimoda-bugyō* (magistrat de la ville de Shimoda) en 1855, c'est lui qui négocia la Convention de Shimoda avec le consul Harris en 1857. Il fut ensuite nommé négociateur avec Iwase Tadanari pour le traité Harris.

Iwao Seiichi et al. « 120. Inoue Kiyonao (1809-1868) », *Dictionnaire historique du Japon*, volume 9, 1983, Lettre I, p. 62.

Iwakura Tomomi (1825-1883)

Homme d'État très influent à la cour impériale, il devint un des hommes forts du nouveau gouvernement Meiji. En 1871, il fut nommé chef d'une mission diplomatique qui visita l'Occident dans le but de préparer la révision des traités inégaux, mais aussi d'étudier leurs systèmes d'éducation, d'administration, de finance et de lois.

The Editors of Encyclopaedia Britannica, « Iwakura Tomomi », *Encyclopaedia Britannica*, [en ligne], consulté le 27 février 2019, <https://www.britannica.com/biography/Iwakura-Tomomi>.

Iwase Tadanari (1818-1861)

Homme d'État s'étant brillamment illustré dans l'élaboration des défenses maritimes du Japon et aux affaires étrangères, Iwase était, vers la fin des années 1850, un des hommes-clé du *bakufu* concernant les affaires étrangères et il fut nommé comme négociateur aux côtés de Inoue Kiyonao pour le traité Harris.

Michael Robert Auslin, *Negotiating with Imperialism*, p.36-37.

Kōmei (1831-1867)

De son prénom Osahito, Kōmei-*tennō* (nom posthume, *tennō* signifie souverain céleste) monta sur le trône en 1846 et régna sur la période trouble du *bakumatsu*. L'empereur était pour une politique anti-étrangers et se heurta aux décisions du *bakufu* de signer des traités avec les puissances occidentales. Dans les années 1860, il eut une tentative de réunir la cour impériale et le *bakufu*, notamment avec le mariage de la princesse Kazu-no-miya, la sœur de l'empereur, avec le jeune *shōgun* Iemochi (1846-1866, règne en 1858) en 1860.

Iwao Seiichi et al. « 608. Kōmei tennō (1831-1867) », *Dictionnaire historique du Japon*, volume 13, 1987, Lettre K (3), p. 75.

Matthew Calbraith Perry (1794-1858)

Officier de la marine américaine, le commodore Perry fut mis à la tête d'une expédition navale chargée d'établir des relations diplomatiques avec le Japon par le président Millard Fillmore en 1852. Il conclut que la politique isolationniste japonaise ne pourrait être vaincu que si le problème était adressé avec une « attitude résolue » et une force navale intimidante. Ainsi, le 8 juillet 1853, il entra dans le port fortifié d'Uraga avec quatre navires de guerre, livra la lettre du président Fillmore adressée à l'empereur, et quitta pour revenir une année plus tard, cette fois-ci avec neuf navires. En mars 1854, il signa la Convention de Kanagawa, le premier traité entre le Japon et les États-Unis.

The Editors of Encyclopaedia Britannica, « Matthew C. Perry », *Encyclopaedia Britannica* [en ligne], consulté le 23 février 2019, <https://www.britannica.com/biography/Matthew-C-Perry>.

Meiji (Restauration)

La Restauration Meiji, du nom du nouvel empereur Meiji (1852-1912, règne en 1868) et qui débuta l'ère Meiji (1868-1912), est en fait un coup d'État contre le *shōgun* Yoshinobu (1837-1913, règne depuis 1866) le 3 janvier 1868 qui le destitua de ses pouvoirs afin de réinstaller l'empereur comme réel dirigeant du Japon. La période suivant la Restauration vit d'énormes réformes et changements politiques et sociaux afin de moderniser le pays.

The Editors of Encyclopaedia Britannica, « Meiji Restauration », *Encyclopaedia Britannica* [en ligne], consulté le 27 février 2019, <https://www.britannica.com/event/Meiji-Restoration>.

Musume

Terme japonais signifiant “fille”, utilisé par Kevin C. Murphy pour définir les jeunes femmes japonaises que l'on pouvait louer comme maitresses à Yokohama.

Oiran

Courtisanes japonaises de haut rang à ne pas confondre avec les *geisha*.

Rōnin

Guerrier sans seigneur et sans allégeance féodale.

Ryō, ichibu et shu

Monnaies d'or, d'argent et de bronze du système monétaire japonais.

Rutherford Alcock, Sir (1809-1897)

Homme politique ayant de l'expérience diplomatique en Chine où il fut consul à Fuchow en 1844, puis à Shanghai de 1846 à 1856, il devint consul britannique au Japon de 1859 à 1862 à la suite du traité signé entre le Japon et le Royaume-Uni en 1858. Ses accomplissements lui valent de se faire nommer chevalier commandant de l'Ordre du Bain (KCB) en 1862. Sir Alcock laissa un journal très volumineux de son séjour au Japon avec des informations sur la société et les coutumes japonaises très détaillées.

«Orbituary: Sir Rutherford Alcock», *The Geographical Journal*, vol 10, No 6, décembre 1897, p.642-645.

Sakoku

Politique de fermeture sélective du Japon par les Tokugawa, effective de 1640 jusqu'en 1853.

Samurai

Guerrier à proprement parlé, faisant également partie de la caste des guerriers qui était le groupe au sommet de la hiérarchie voulue par le nouvel ordre social des Tokugawa. Sous les Tokugawa cependant, les *samurai* devinrent essentiellement des bureaucrates afin de servir le *bakufu*. Sous le nouveau gouvernement Meiji, ils perdirent leurs privilèges lors de l'abolition du féodalisme en 1871. *Bushi* (signifiant “guerrier aristocrate”) peut également être utilisé comme synonyme pour les qualifier.

The Editors of Encyclopaedia Britannica, « Samurai », *Encyclopaedia Britannica* [en ligne], consulté le 28 février 2019, <https://www.britannica.com/topic/samurai>.

Shōgun

Traduit en “généralissime” dans l'historiographie, le *shōgun* est le dictateur militaire du Japon qui dirige *de facto* le pays au nom de l'empereur. Le terme *shōgun* provient

de *seiitaishōgun*, que l'on pourrait traduire en "grand général pacificateur des barbares", qui fut accordé par l'empereur dans la période Heian (794-1185) au général en charge des campagnes contre les tribus indigènes du Japon.

Bernard Bernier, *Capitalisme, société et culture au Japon*, p.444.

Tōkaidō

Grande route traversant le Japon de Kyoto à Edo, elle fut très utilisée pendant la période Edo, notamment par les *daimyō* pour se rendre à Edo.

Tokugawa Iesada (1824-1858)

Shōgun en 1853 jusqu'à sa mort en 1858, il commença son règne au moment où le commodore Perry arrive au Japon. Abe Masahiro le poussa à signer la Convention de Kanagawa avec les Américains.

Iwao Seiichi et al. « 268. Tokugawa Iesada (1824-1858) », *Dictionnaire historique du Japon*, volume 19, 1993, Lettre T, p. 101.

Tokugawa Ieyasu (1543-1616)

Nommé Matsudaira Takechiyo, puis Motoyasu, dans sa jeunesse, Tokugawa Ieyasu est le troisième des unificateurs militaires du Japon, celui qui termina l'unification à la bataille de Sekigahara en 1600, où il instaura l'hégémonie de sa famille après des décennies de conflits (1560-1600). Il est le fondateur de la dynastie de *shōgun* des Tokugawa.

Conrad D. Totman, « Tokugawa Ieyasu », *Encyclopaedia Britannica* [en ligne], consulté le 28 février 2019, <https://www.britannica.com/biography/Tokugawa-Ieyasu>.

Ton'ya

Marchands japonais.

Toyotomi Hideyoshi (1536-1598)

Deuxième unificateur du Japon, né fils de paysan, Hideyoshi combattit aux côtés d'Oda Nobunaga, le premier des unificateurs. À sa mort, il continua son travail d'unification avec le soutien de Tokugawa Ieyasu. En 1585, Hideyoshi devint *kampaku* (chancelier pour l'empereur) puis *dajō-daijin* (premier ministre) et l'empereur lui accorda un nom de famille, Toyotomi.

Tadachika Kuwata, « Toyotomi Hideyoshi », *Encyclopaedia Britannica* [en ligne], consulté le 28 février 2019, <https://www.britannica.com/biography/Toyotomi-Hideyoshi>.

Townsend Harris (1804-1878)

Premier consul américain au Japon, Harris occupa ce poste de 1855 à 1861. Même si la Convention de Kanagawa prévoyait la venue d'un consul, les Japonais firent savoir rapidement que Harris et sa suite n'étaient pas les bienvenus et il ne réussit que deux ans plus tard à conclure une première entente entre les deux pays (Convention de Shimoda). En 1858, il négocia, avec l'aide de son secrétaire Henry Heusken, et signa le Traité Harris, le premier d'une série de traités de commerce inégaux entre le Japon et les puissances occidentales.

The Editors of Encyclopaedia Britannica, « Townsend Harris », *Encyclopaedia Britannica* [en ligne], consulté le 28 février 2019, <https://www.britannica.com/biography/Townsend-Harris>.

Ukiyo-e

L'*ukiyo* (monde flottant) -e (image) ou tout simplement *ukiyo* représente la nouvelle culture urbaine et bourgeoise de l'époque Edo

Wakō

Pirates japonais.